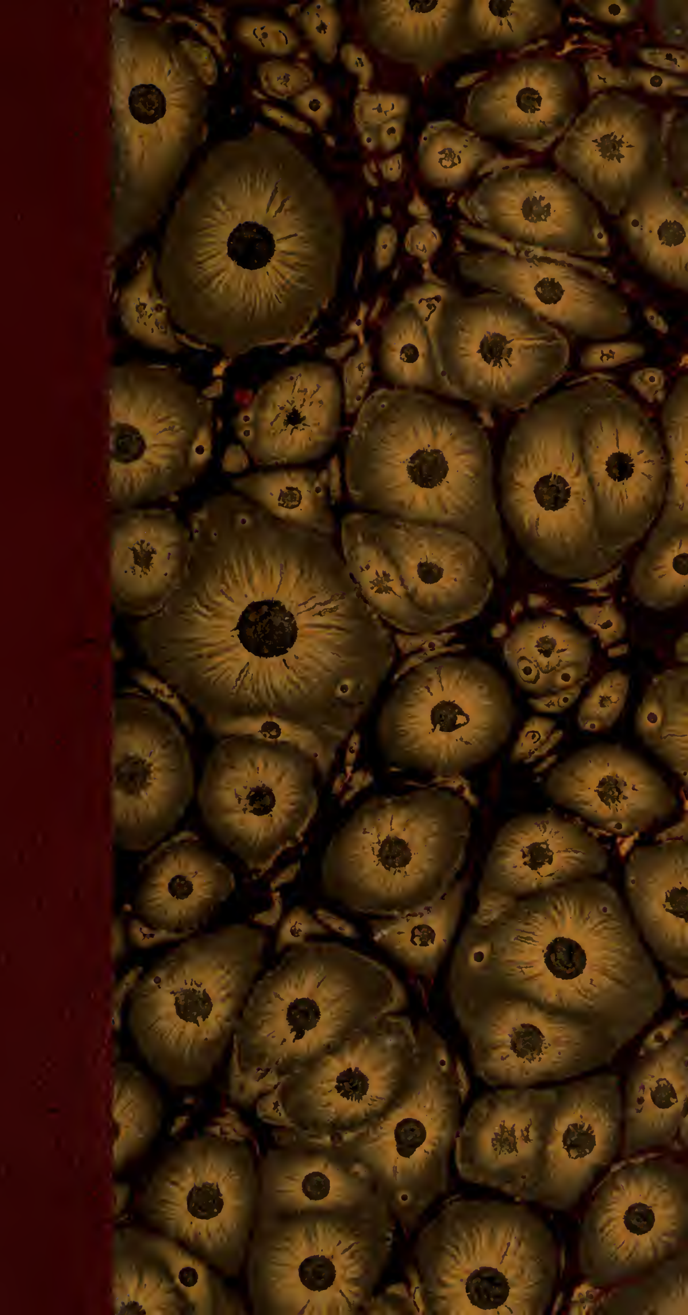
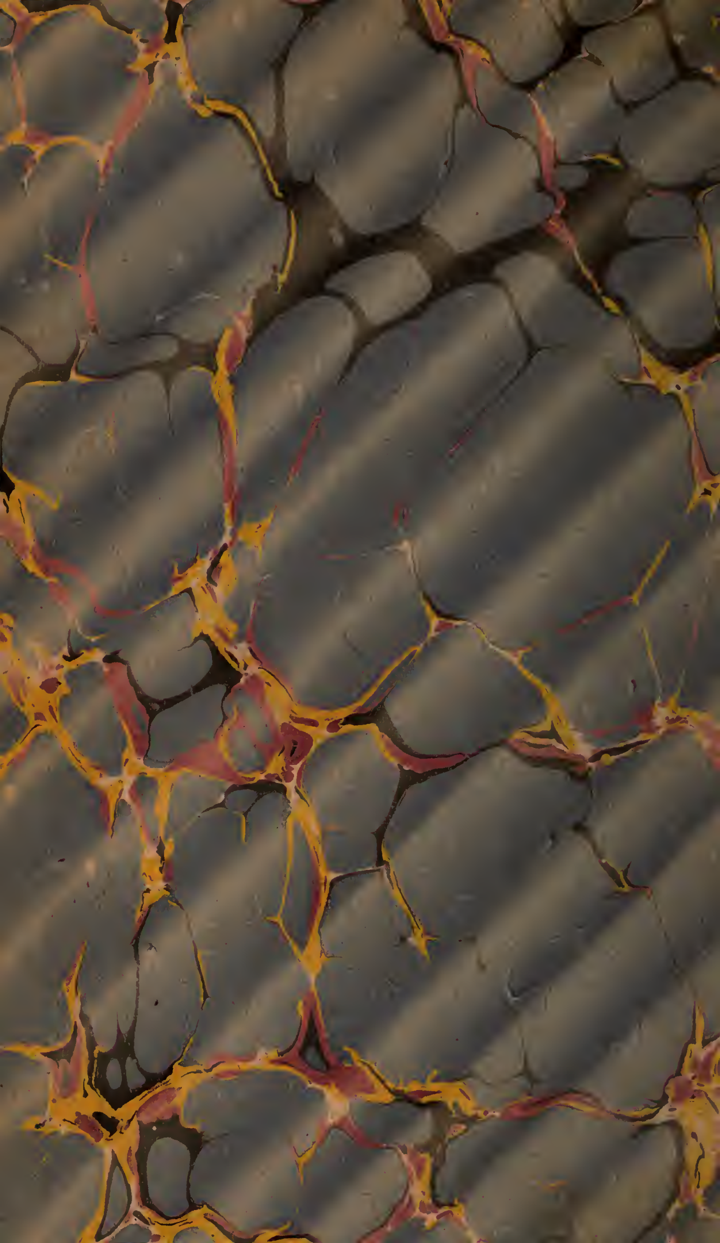
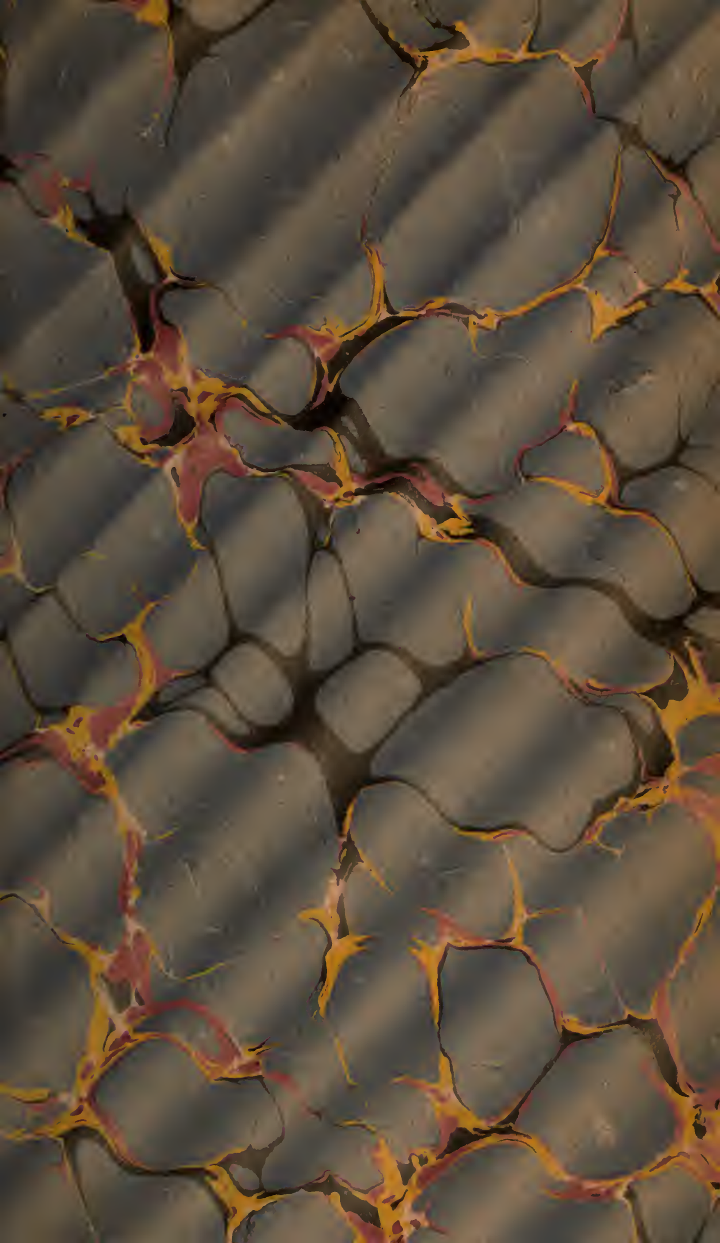






SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

A L'ISTHME DE SUEZ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ŒUVRE COMPLÈTE. — VOLUMES IN-18 A 3 FR.

SOUVENIRS D'UN ANCIEN CHEF DE CHANTIER, 7e édition . . . . 1 volume.
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, 7e édition. . . 1 —
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, 6e édition. 1 —
LES DEUX FRÈRES, 10e édition. . . . . 1 —
HISTOIRE D'UN SOUS-MAÎTRE, 9e édit. 1 —
HISTOIRE DU PLÉBISCITE, 17e édition.. 1 —
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, 5e édition. . . . . 1 —
LA MAISON FORESTIÈRE, 7e édition. . . 1 —
MAÎTRE DANIEL ROCK, 4e édition. . . . 1 —
MAÎTRE GASPARD FIX, 6e édition.. . . . 1 —
CONTES POPULAIRES, 5e édition. . . . 1 —
CONTES DES BORDS DU RHIN, 4e édit. . 1 —
CONTES DE LA MONTAGNE, 5e édition. 1 —
CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, 6e édition. . . . . 1 —
HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, 37e édition.. . . . . 1 —
L'INVASION, 15e édition . . . . 1 —
MADAME THÉRÈSE, 24e édition. . . . . 1 —
WATERLOO, 26e édition.. . . . . 1 —
LA GUERRE, 6e édition. . . . . 1 —
LE BLOCUS, 16e édition . . . . 1 —
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE, 10e édition. . . . . 1 —
HISTOIRE D'UN PAYSAN :
- 1re Partie. Les États Généraux, 1789, 21e édit. 1 —
- 2e Partie. La Patrie en danger, 1792, 14e éd. 1 —
- 3e Partie. L'an I de la République, 1793, 11e édition . . . . 1 —
- 4e Partie. Le citoyen Bonaparte, 1794 à 1815, 10e édition . . . . 1 —

LE JUIF POLONAIS, drame en 3 actes et 5 tableaux, avec airs notés. 1 vol. in-18. Prix : . . 1 fr. 50 c.
LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ. — Prix : . . . . 50 c.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

16563

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

A

L'ISTHME DE SUEZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

SIXIÈME ÉDITION



03342
17/9/0

PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

PQ
2238
S6
18--

A MONSIEUR

THÉODORE VILLARD

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

A L'ISTHME DE SUEZ

I

Lorsque j'étais employé au canal de Suez, en 1865 et les années suivantes, me dit mon ami Goguel, j'avais l'habitude de me lever une ou deux heures avant le travail, pour respirer la fraîcheur du matin et voir si tout était en ordre dans nos environs.

Le campement du Sérapéum, — où se trouvaient nos chantiers, — situé sur l'emplacement

de l'antique temple de Sérapis, ruiné depuis deux mille ans, se composait alors de cinq maisonnettes recouvertes de béton, de la cantine, grande baraque en briques, d'une vingtaine d'autres baraques plus petites, pour loger les ouvriers, et du village arabe, formé d'un monceau de huttes sur le bord de l'embranchement qui nous amenait l'eau potable du canal d'eau douce, éloigné d'environ deux kilomètres.

Quant aux ruines de Sérapis, c'étaient quelques briques qu'on déterrait de loin en loin; un vieux pot cassé, un tesson de cruche ou d'autres choses du même genre, que les amateurs admiraient comme des reliques, et qui ne valaient pas une pipe de tabac.

Presque toutes nos baraques étaient abandonnées depuis la mort du vice-roi Mohamet-Saïd, l'ami de M. de Lesseps, arrivée en 1863; son successeur, Ismaïl, ayant retiré les vingt mille fellahs qui travaillaient au canal maritime, pour les employer à la culture de la canne à sucre et du coton, il s'agissait de remplacer

cette masse de gens par des travailleurs libres, recrutés dans toutes les parties du monde.

A force d'articles de gazette et de promesses, il en arrivait quelques-uns de l'Italie, de la Syrie, de la Grèce; quelques barbarins, presque tous domestiques, garçons de barque ou d'écurie, venaient aussi de Kenneh et d'ailleurs; mais, sauf les anciens employés de la Compagnie universelle, bien logés et bien payés, il ne restait plus mille ouvriers dans l'isthme : c'était une véritable débâcle.

M. de Lesseps, pour monter son personnel, avait dû s'adresser aux Ponts-et-Chaussées, qui avaient commencé, grâce aux vingt mille fellahs, la première partie du canal maritime, de Port-Saïd au lac Timsah; un petit chenal, avec cinquante à soixante centimètres d'eau, permettait aux bateaux plats d'aller de Port-Saïd à Ismaïlia; mais pour terminer le canal il fallait couper les seuils d'El-Guirs, de Toussoum, du Sérapéum, de Chalouf jusqu'à Suez; creuser la tranchée dans une partie des lacs amers et lui donner

dans tout son parcours la largeur et la profondeur nécessaires au passage des plus gros paquebots; il fallait remuer plus de millions de mètres cubes de déblais qu'il n'en faudrait pour couvrir Paris et sa banlieue, bien au-dessus des tours de Notre-Dame.

D'après cela, Jean-Baptiste, tu comprends que mille ouvriers auraient eu de l'ouvrage jusqu'à la consommation des siècles.

C'est alors que M. de Lesseps eut l'idée de traiter, pour l'achèvement du canal maritime, avec les ingénieurs Borel et Lavalley, à tant le mètre cube, et moyennant de fortes avances sur les cent vingt millions d'indemnité dus par le vice-roi à la Compagnie universelle, en compensation des fellahs qu'elle avait perdus.

Ces messieurs avaient leur plan : c'était de remplacer les bras qui manquaient par des machines et par des dragues, qui n'emploieraient qu'un petit nombre d'hommes et feraient chacune le travail de trois cents fellahs.

Et l'affaire entendue de la sorte, ils se mirent à construire ces machines énormes dans tous les ateliers et toutes les fonderies de l'Europe; cela leur prit deux ans.

En attendant, nous autres employés de l'Entreprise, nous creusions un petit canal, large comme celui de la Marne au Rhin, entre le Sérapéum et le lac Timsah, pour recevoir les dragues et les bateaux porteurs quand ils viendraient; cette tranchée se développait sur la ligne même que devait suivre le canal maritime; les dragues devaient l'élargir et l'approfondir; seulement il fallait d'abord y faire arriver l'eau, chose qui nous paraissait assez difficile, attendu que le niveau de la Méditerranée d'un côté et celui de la mer Rouge de l'autre étaient à quelques mètres au-dessous du fond.

Enfin, cela regardait l'Entreprise; nous poursuivions notre travail sans nous inquiéter du reste.

Et maintenant que tu connais ma position, j'en reviens à notre histoire au Sérapéum, en

plein désert, à seize kilomètres d'Ismaïlia, à soixante-dix de Suez.

Je me levais donc la nuit, la chaleur du jour étant tellement grande qu'un œuf cuisait au soleil, et qu'il suffisait, pour se débarrasser des puces qui vous obsédaient, d'exposer sa chemise sur le sable : au bout de dix minutes elles étaient rôties.

Moi, j'étais devenu noir comme un corbeau, et tous les camarades d'Europe se trouvaient dans le même état.

Je passais simplement mon pantalon de coutil et je me mettais en route, en roulant une cigarette.

Il me semble encore y être.... Voici la baraque de notre docteur arabe, Chabassi ; voici celle de mon camarade Ker-Forme, commandant l'équipe de nuit ; celle du maître charpentier Gendron, un Parisien plein de bon sens ; le four de notre boulanger Sainbois, chez lequel on allait prendre un verre d'absinthe ou de raki à l'occasion ; la jolie maisonnette de M. Réné-

Caillé, chef de section de la Compagnie; celle de M. Laugaudin, le nôtre; la chapelle, la poste, le télégraphe, tout est là qui défile sous mes yeux à la lueur des étoiles.

J'allais au hasard, à droite, à gauche; et le plus souvent je longeais par derrière les petites baraques des Piémontais, Dalmates, Monténégrins, où fumait encore sur l'âtre, devant les portes, un restant du feu de la veille.

En rôdant ainsi, j'arrivais près des magasins de la Compagnie; là, parmi les hangars, dans une sorte de fenil en planches couvert de nattes en roseau, un vieux chameau tout pelé, les paupières à demi fermées, les lèvres pendantes, devant une auge en bois pleine de paille hachée et de fèves concassées, mâchait gravement sa pitance.

Il était vieux comme Mathusalem; ses longues dents jaunes rabotaient l'une contre l'autre pour moudre ses fèves, et de temps en temps il relevait sa vieille tête de patriarche, promenant au loin un regard mélancolique sur le désert, où

ses jambes s'étaient allongées pendant un demi-siècle.

Maintenant il avait sa retraite et remplissait seulement encore les petites commissions de M. Réné-Caillé.

J'éprouvais un certain plaisir à le contempler.

Au-dessus du fenil dormait le chamelier Iousef; ses jambes sèches et nues, couleur de chocolat, sortaient de la niche; et, dans les environs, des milliards de mouches tapissaient les madriers vermoulus; elles étaient venues s'abriter là contre la fraîcheur et devaient repartir aux premiers rayons du soleil.

Il m'arrivait quelquefois de pousser plus loin, pour donner des ordres à nos chameliers, des Bédouins du mont Sinaï, chargés de porter l'eau sur nos chantiers pendant le travail, les brouettes et les madriers d'un endroit à l'autre le long de la tranchée, et d'aller chercher notre viande à Ismaïlia.

Leurs tentes grises, rayées de brun, se détachaient sur le sable au clair de lune, à deux por-

tées de fusil du campement, quelques chameaux et bourricots autour, et de véritables nichées d'enfants blottis dessous, comme des poussins sous les ailes de leur mère.

Ces gens ne dormaient jamais; leurs chiens-loups donnaient l'éveil; une ou deux femmes à l'ouverture des tentes me découvraient de loin; elles se dépêchaient, en rampant sur les mains, de rentrer à mon approche, et presque aussitôt le cheik Saad-Mehémèche, un beau vieillard à large barbe grise, le nez fort, les joues ridées et couvertes d'un léger duvet jusqu'aux yeux, et la grande robe blanche traînant sur les talons, paraissait, me demandant ce que je désirais.

En quatre mots je lui disais ce qu'il avait à faire avec ses gens pendant la journée, et je repartais.

Il pouvait être alors cinq heures, moment où rentrait l'équipe de nuit, sous la conduite de mes camarades Ker-Forme et Bonifay.

En longeant l'embranchement du canal d'eau douce, et passant devant une baraque à deux

pas de la cantine, je toquais aux vitres d'une petite fenêtre, en criant :

« Hé! Georgette, il est temps de se lever.... La mère Aubry s'impatiente! »

Et une voie gaie, une voix de jeune fille, me répondait :

« C'est bon.... c'est bon!... Merci, Goguel.... Je me lève tout de suite. »

C'était une pauvre enfant qui demeurait là, Georgette Lafosse, la fille d'un peintre français venu dans l'isthme dès les premiers temps, et mort l'année précédente à l'invasion du choléra.

Il était en train de badigeonner l'intérieur d'une baraque, lorsque la mort l'avait surpris, et deux jours après seulement, au milieu de cette consternation générale, un garde du campement, voyant Georgette courir désolée, demandant son père, avait découvert le pauvre homme étendu sur les planches, auprès de ses brosses et de son pot de couleur. Des milliers de papillons blancs l'entouraient, disait le garde; il avait fallu l'enterrer tout de suite.

Georgette, âgée de treize à quatorze ans, restait seule au monde, loin du pays, sans personne pour la réclamer; et tout le campement, tous les vieux amis du père l'avaient adoptée. Elle nous tutoyait tous, et nous la tutoyions. Ce pauvre petit être, vif et gracieux comme un cabri, avec de grands yeux noirs, un fond de caractère un peu fantasque, chantant et pleurant tour à tour, nous intéressait tous et nous apitoyait.

Du reste, Georgette ne demandait rien à personne; elle aidait la mère Aubry à laver sa vaisselle, à servir les clients, et se nourrissait à la cantine.

On plaisantait avec elle, mais on se souvenait de son père, un brave ouvrier, un bon Français, et ce souvenir sauvegardait l'enfant contre toute mauvaise action.

C'est moi qui l'éveillais tous les matins, car elle était grande dormeuse; et puis je poursuivais mon chemin, en songeant à mes affaires.

Le père Surot, surveillant de la Compagnie,

un ancien soldat, ponctuel, matinal, avait déjà balayé sa chambre et pris son café; il allait maintenant éveiller le conducteur de son bourricot et faire un tour sur les chantiers. A huit heures il était de retour et rendait compte à son chef, M. Réné-Caillé, de tout ce qu'il avait vu et du nombre des travailleurs.

Mais il ne s'agissait pas de cela : les camarades rentrés, il fallait partir.

Abou-Gamouse (le père des buffles), un grand nègre efflanqué, déhanché, soi-disant gardien du jardin public, où ne poussait pas un radis, — parce qu'il ne l'arrosait jamais, — Abou-Gamouse se mettait à sonner la cloche du campement à tour de bras; il aurait éveillé des morts; les ouvriers sortaient effarés de leurs baraques, et passaient les manches de leurs vareuses en se dirigeant vers les chantiers. Moi, je coupais au court, près des ateliers de l'Entreprise, et j'arrivais en dix minutes à la tête de notre chenal, sur la butte du Sérapéum, où notre locomobile était en pression.

Cette machine, la première arrivée, le 21 décembre 1865, avec son treuil et ses quarante wagons, enlevait cinq cents mètres cubes par jour. Tous les visiteurs de l'isthme venaient la voir : des Russes, des Anglais, des personnages de toute sorte, même le grand-duc Constantin; pas un ne l'oubliait.

En ce moment, sa cheminée, à la fraîcheur du matin, détachait des auréoles qui tourbillonnaient jusqu'au ciel.

Je faisais vite mon appel, et les ouvriers des différentes attaques commençaient à charger; ceux de la décharge attendaient au haut de la rampe; les mulets, au fond de la tranchée, amenaient les wagons pleins au pied du plan incliné, la chaîne les accrochait; elle se tendait, et voilà tout en train.

Quelle activité tout à coup, Jean-Baptiste! quel mouvement!... Et, ma foi, tu riras si tu veux, quelle belle chose de voir ces wagons pleins de sable arriver à la rampe, de les voir monter à la file, basculer là-haut; d'en voir

d'autres descendre à vide, d'autres rouler au-dessous à la décharge, et d'entendre ce bruit de la machine, ces cris des charretiers!... Oui, c'était un grand et magnifique spectacle!

Au bout d'un quart d'heure, on ne pensait plus qu'à l'ouvrage : les mouches, les puces, la chaleur, le soleil rouge qui s'élevait sur la plaine aride, tout disparaissait. On était dans le feu de la bataille, et celle-là valait bien les autres de Crimée ou d'ailleurs; il devait au moins en rester quelque chose....

Mais la chaleur augmentait toujours; vers dix heures, elle devenait accablante; deux chameaux, toujours occupés à chercher de l'eau douce à l'embranchement du canal pour abreuver les ouvriers, ne faisaient qu'aller et venir; d'autres montaient de l'eau pour alimenter la machine; d'autres apportaient de la houille.

Les Autrichiens et les Piémontais, mêlés de quelques Arabes syriens, chargeaient les wagons, les Européens en manches de chemise, les Arabes tout nus.

C'est là qu'il fallait voir, par cette chaleur écrasante, l'âpreté des hommes au gain ; ils ne travaillaient pas à la corvée pour le vice-roi, les nôtres, ils travaillaient pour eux, c'était facile à reconnaître ; les mulets y résistaient à peine, ils se tenaient immobiles en attendant le chargement, la tête entre les jambes, comme affaissés ; les hommes allaient toujours.... Ils en ont sué des chemises !

Et les poseurs de la voie, qui travaillaient de onze heures à une heure, pendant le repas des autres, ont-ils souffert !...

Moi, presque toujours à l'ombre de la petite cassine qui me servait de bureau, je succombais presque ; dans ces moments, l'intérieur de la tranchée, où le soleil tombait d'aplomb, ressemblait à une fournaise.

Représente-toi cela toute l'après-midi, sans interruption ; il fallait sortir souvent, vérifier les chargements et s'assurer s'ils étaient complets ; il fallait en tenir note, se fâcher, s'indigner quand tout ne marchait pas rondement.

C'était une existence impossible; eh bien, Jean-Baptiste, je ne puis m'en souvenir sans attendrissement.

De ma porte toujours ouverte, je découvrais l'immensité du désert : du côté d'Ismaïlia, le campement de Toussoum ; du côté de la Syrie, vingt lieues de sables entassés comme les flots de la mer ; vers l'Arabie, quand le temps était bien net, les cimes lointaines des contre-forts du Sinaï ; et, à la chute du jour, les montagnes de l'Attaka, qui bordent la mer Rouge.

Tout est là comme peint devant mes yeux; mais dans tout cela, pas un arbre, pas un brin d'herbe, ce qui répandait une grande tristesse sur cette vue imposante.

Du côté de la Syrie, je voyais quelquefois défiler au loin une caravane; on aurait dit une ligne de fourmis sur la terre poudreuse; d'autres fois un cavalier arabe galopait là-bas comme la foudre, et je me demandais :

« D'où vient-il ? — Où va-t-il ? — Est-ce à la

chasse de la gazelle?... — Est-ce à la poursuite de quelqu'un? »

Bientôt il avait disparu, et le grincement de la machine m'avertissait de songer à mes affaires.

Souvent, à l'approche du soir, nous voyions arriver à cheval notre sous-chef de section, M. Saleron; c'était un de mes bons amis.

Il venait de passer l'inspection des autres chantiers, qui se faisaient encore à la brouette, et s'arrêtait près de nous, penché, les mains sur le pommeau de la selle, son grand chapeau des Indes en parasol sur la nuque, regardant ce mouvement d'un air satisfait. Et s'il me voyait dehors, à surveiller un chargement, il ne manquait jamais de me crier :

« Ça marche, Goguel?

— Oui, monsieur Saleron, oui, lui répondais-je en m'essuyant le front; ça roule.... le travail avance ! »

Et l'on continuait ainsi jusqu'à six heures, moment où le soleil disparaissait brusquement, presque sans crépuscule.

Alors l'équipe de nuit venait reprendre l'ouvrage jusqu'à six heures du matin : mules, travailleurs, surveillants, mécaniciens, tout était changé; des torches éclairaient le fond du chenal; la décharge allait toute seule sans lumières, car les nuits en Orient ne sont jamais bien obscures.

Le repos du travail de nuit était de onze heures à une heure du matin.

Tous les quinze jours environ, M. Cotard, ingénieur en chef de l'Entreprise générale Borel, Lavalley et Cie, venait inspecter l'avancement des travaux; il écoutait les réclamations que le personnel et les ouvriers avaient à lui faire.

Ainsi se passèrent les années 1865 et 1866.

Je me souviens que deux ou trois mois après mon arrivée au Sérapéum, un matin que j'avais couru vers huit heures prendre mon café au campement et que je sortais de la cantine, un homme de taille moyenne, la démarche vive, le couffi de soie jaune et verte serré par la chamelière autour de la tête, comme un bédouin, en bottes et redingote, m'aborda sans façons et me

demanda d'un ton familier comment j'allais, si je me plaisais dans ma position, enfin tout ce que peut vous demander une ancienne connaissance.

Et moi, tout surpris, je lui répondais de même :

« Mais ça ne va pas mal.... On pourrait être mieux.... vous comprenez.... On n'a pas les agréments de Paris.... Enfin, espérons toujours.... A la guerre comme à la guerre! »

Je riais.

« Oui, faisait-il, vous avez raison ; je vois avec plaisir que vous êtes satisfait ; j'aime les caractères comme le vôtre. »

Il finit par me serrer la main et s'en alla. Moi, je pensais :

« Il faut que cet homme-là te connaisse ; il a une bonne figure ; ses moustaches commencent à grisonner, mais il est encore vert; où diable as-tu pu le rencontrer ? »

Et je me creusais la cervelle, lorsque Saleron sortit de la cantine à son tour et, tout en marchant vers le chantier, me demanda :

« Qu'est-ce que monsieur de Lesseps vous a donc dit tout à l'heure ?

— Comment !... monsieur de Lesseps ?... ce monsieur ?

— Hé ! oui, c'est le président. Vous ne le connaissez pas ?

— Comment ?.... Comment ?... c'est lui ?.... »

Et je restai tout ébahi.

Le maître charpentier Gendron, qui nous suivait et nous entendait, se mit à rire en disant :

« Ah! oui.... cela vous étonne !.... Ce ne seraient pas messieurs les ingénieurs de la Compagnie, qui viendraient comme cela vous frapper sur l'épaule et souhaiter le bonjour au premier venu.... Ils auraient trop peur de manquer au respect qu'ils se doivent. »

Ce gueux de Parisien avait toujours des réflexions pareilles ; il nous faisait du bon sang à tous, car tu sauras qu'une sorte d'opposition existait entre les agents de la Compagnie universelle et ceux de l'Entreprise, ce qui devait natu-

rellement arriver, les autres étant chargés de recevoir nos travaux. On se disait :

« Nous faisons tout, et ces messieurs ont les honneurs et les bénéfices ! »

Plus d'un employé aurait peut-être quitté l'Entreprise ; mais M. Lavalley avait introduit un petit article dans son contrat avec la Compagnie : c'est qu'elle ne pourrait engager aucun de ses employés sans son consentement écrit ; il ne lâchait que ceux dont il voulait se débarrasser ! Voilà pourquoi nous restions tous, bon gré, mal gré ; plus d'un faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

II

Mais en voilà bien assez sur le pays, les habitants, les employés de la Compagnie et ceux de l'Entreprise; tu vois la situation générale, cela suffit.

Quant au reste, nous prenions nos repas à la cantine Aubry, la grande baraque dont je t'ai déjà parlé et qui ne brillait ni par le luxe ni par la propreté; la nappe et les serviettes n'étaient pas d'ordonnance; la femme, longue, sèche et laide, n'embellissait pas l'établissement; elle se grisait quelquefois et prisait

comme un vieux procureur, même devant ses marmites.

La petite Georgette seule, par sa bonne humeur et son empressement autour de nous, déridait toutes les figures rembrunies.

« Hé ! Ker-Forme !.... hé ! Goguel ou Bonifay, disait-elle, tu m'as l'air bien sombre ce soir... Voyons, ris donc un peu !

— Non !... va-t'en... laisse-moi, Georgette... je n'ai pas envie de rire.

— Oh ! le bourru.... il faudra donc que je lui tire les moustaches ! »

Et l'on riait malgré soi.... On faisait mine de l'embrasser.... elle se sauvait.

Souvent je l'avertissais d'être moins folle, je la prenais à part pour lui dire :

« Écoute, Georgette, il ne faut pas te familiariser avec tout le monde ; avec nous autres, les anciens, — Gendron, Ker-Forme, Brunet, — à la bonne heure ; mais les nouveaux venus n'ont pas connu le père Lafosse, eux ; ils pourraient croire autre chose et se tromper sur ton compte.

Il faut être sage, tu m'entends, et ne pas agacer le grand Yâni Olympios comme tu fais. Dans trois ou quatre ans, un brave ouvrier se présentera, c'est sûr, il te connaîtra bonne ouvrière, gentille; alors les anciens t'aideront, et tu deviendras une bonne petite femme. Mais surtout laisse Yâni tranquille. »

Ce Yâni était le pharmacien de notre hôpital, le plus grand imbécile que j'aie connu; c'est lui qui pilait les drogues du docteur Dechêne et qui composait ses onguents d'après la formule; cela lui donnait une importance que tu ne pourrais croire; quand on l'appelait « élève d'Hippocrate », le grand benêt se redressait et s'allongeait comme un âne qu'on étrille.

Les Grecs s'imaginent tous descendre d'un héros ou d'un être supérieur, j'ai vu ça cent fois. Mais cela n'empêchait pas Yâni Olympios d'être un fort bel homme, les yeux langoureux, le teint doré et le nez droit. Je ne sais pourquoi, rien que de le voir j'en étais agacé.

Georgette, lorsque je lui faisais ces remontran-

ces, me regardait jusqu'au fond de l'âme, et si j'ajoutais :

« Le vieux Bernard Lafosse te dirait la même chose.... Crois-moi.... je te dis la vérité. »

Quelquefois elle devenait toute rêveuse et me répondait :

« Oui, Goguel, je te crois... tu m'aimes bien. »

Et d'autres fois elle se mettait à sangloter.

Ces choses me sont revenues depuis et m'ont ouvent fait réfléchir.

Mais si Georgette nous faisait du bon sang, en revanche la mère Aubry nous désolait par son avarice vraiment sordide; elle ne nous servait jamais que des conserves restées dans je ne sais quel fond de magasin depuis la campagne de Crimée; nous aurions souhaité des choux, des haricots verts, de la salade; mais la vieille ladre n'avait jamais le temps d'aller en acheter au passage du bateau-coche d'Ismaïlia; le débarcadère du canal d'eau douce était trop loin pour elle, à quatre pas de la cantine; et puis les dames du campement avaient tout enlevé, le coche

avait à peine eu le temps de toucher la rive. Ainsi de suite; elle trouvait cent raisons pour nous faire avaler ses rogatons.

Plusieurs eurent alors l'idée de semer des radis et d'autres légumes; moi-même j'essayai d'avoir des fleurs et des plantes grimpantes devant ma baraque; notre saïs[1], un jeune barbarin de Kartoum, dans la haute Égypte, le petit Kemsé-Abdel-Kérim, les arrosait régulièrement chaque matin, après avoir lavé notre linge au canal; elles commençaient à s'étendre, je me réjouissais d'avance; mais le soleil rôtissait tout; de temps en temps un nuage de sauterelles pleuvait dessus comme la grêle, des sauterelles jaunes, desséchées, qui vous broutaient la verdure en un clin d'œil.

Je ne sais quelle bêtise nous retenait dans un endroit pareil; on avait honte de battre en retraite, de retourner au pays sans avoir rien fait; l'amour de la gloire, la vanité, vous donnaien

1. Domestique.

de l'obstination. Qu'est-ce que je sais, moi ? Car, de réaliser des économies dans les commencements de l'Entreprise, il ne fallait pas y songer; nous n'étions pas intéressés, nous n'avions pas l'occasion de gagner des gratifications comme par la suite; notre saïs me coûtait 35 fr. par mois et ma pension 150. Il me restait 30 fr. pour le vêtement et les menus plaisirs : beau chiffre!

Et voilà que, vers le milieu de 1866, les ouvriers, qui s'étaient tant fait tirer l'oreille, arrivent par milliers du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident; les gros salaires de 5 à 7 fr. par jour avaient fini par les décider.

Je ne parle pas des Européens; c'est une chose qui nous est naturelle d'aimer l'argent; mais les Arabes, des êtres sobres, vivant de galettes et ne buvant que de l'eau, je te demande un peu d'où l'amour du lucre pouvait leur venir!

Ils arrivaient du Delta, de la haute et de la moyenne Égypte, avec un pot à eau et quelquefois une vieille casserole en cuivre.

On leur distribuait des tâches, des madriers pour rouler les brouettes, des pioches et des pelles, tout ce qu'il leur fallait.

Aussitôt le travail commencé, ils allaient chercher un sac de farine au bazar arabe, moyennant quelques avances que leur faisait la caisse, et voilà mes gens acharnés à piocher, à s'échiner pour deux francs cinquante centimes par jour.

Qu'on vienne encore nous dire que la fureur du luxe corrompt les mœurs ! Quelle espèce de luxe pouvaient avoir des gens qui ne portent qu'une chemise, je te le demande ?

Les bédouins du désert, autres êtres désintéressés, arrivaient tous les matins avec leurs chameaux chargés de broussailles qu'ils vendaient aux travailleurs. Ceux-ci, dans un coin de leur manteau crasseux, mettaient de la farine qu'ils pétrissaient avec de l'eau, puis ils étendaient cette pâte sur une pelle dont ils avaient retiré le manche ; ils la posaient sur trois pierres et faisaient dessous leur feu de brindilles.

La galette se cuisait, elle était brûlée des deux côtés et encore toute en pâte à l'intérieur ; que leur importait ?

Ils s'asseyaient en rond à terre, déchiraient la galette, mettaient les morceaux en tas ; l'un d'eux tirait de son sac deux ou trois oignons, que l'on cassait d'un coup de poing, et la troupe se régalait, avec un peu de sel.

Les négociants grecs et arabes venaient aussi s'installer près de nos chantiers ; les Grecs vendaient du vin, de l'eau-de-vie, du raki, du tabac, des allumettes ; les Arabes de la farine, des oignons, des lentilles rouges, des dattes sèches, puis aussi du tabac, du café, de l'huile, etc. ; mais les pauvres gens ne faisaient pas de grandes affaires : nos ouvriers européens s'approvisionnaient à l'économat Bazin, et les Arabes ne buvaient que de l'eau.

Tous ces Égyptiens, fellahs ou autres, sont des gens très-doux ; ils avaient pourtant un défaut : chaque fois qu'ils trouvaient une brouette, un outil, un madrier égaré quelque part, après

avoir bien regardé si personne ne pouvait les voir, ils ne manquaient pas de le casser ou de le cacher dans le sable.

Ensuite, la grande bonne foi ne les distinguait pas non plus, car souvent pendant la nuit l'un d'eux se levait, et plantait tout doucement son piquet de séparation à deux ou trois mètres en deçà de sa tâche, pour augmenter celle de son voisin à sa propre décharge; celui-ci, s'éveillant à son tour, avait la même idée, et déplaçait le piquet à son avantage. Puis le matin ce n'étaient que des disputes, il fallait tout remesurer de fond en comble.

Hors cela, c'étaient les meilleures gens du monde, aimant à causer, à rire, à faire de la musique au moyen d'un manche de pioche qu'ils passaient dans une grosse boîte à sardines, tendant des cordes de boyau par-dessus en forme de guitare ; ils chantaient, en s'accompagnant de cet instrument, des airs nazillards et monotones, qui me produisaient l'effet de jérémiades ; tous les autres écoutaient après le tra-

vail, assis sur le sable, à l'ombre de leurs panneaux en bonnet de police.

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, tout cela fourmillait et travaillait le long de notre tranchée à perte de vue.

Oh ! le travail libre, à la tâche, quelle belle invention !.... Sans le travail à la tâche, jamais on n'aurait pu tirer parti de ces Arabes ; à la journée ils n'auraient rien fait du tout, car ces gens n'ont pas d'heures ; souvent, au milieu de leur ouvrage, ils s'arrêtent pour prier ou pour fumer une cigarette.

Si l'on avait voulu les faire lever au son de la cloche, ils seraient arrivés d'un demi-jour en retard. Mais, la tâche une fois commencée, il fallait la finir ou renoncer à la paye.

L'amour du gain est le fond de la nature humaine d'un bout du monde à l'autre ; ceux qui parlent d'abolir la propriété sont des imbéciles ou des filous.

Avec cette masse de gens, tu penses si notre travail avançait ; mais notre canal n'était tou-

jours qu'une rigole, auprès du grand canal maritime qu'il s'agissait d'exécuter ; nous avions encore quatre mètres à creuser en profondeur avant d'arriver à la ligne d'eau de mer, et huit mètres en plus pour arriver au fond du futur grand canal, et y faire passer de grands bateaux allant d'Europe en Asie ; donc douze mètres de profondeur, sur soixante de large !

A première vue cela paraissait impossible, on se disait : Ce ne sera jamais fini !

Les journaux d'Europe nous apprenaient que la construction des dragues allait toujours son train, et que ce matériel coûtait déjà plus de trente millions à la Compagnie ; mais comment élever l'eau dans notre rigole, au-dessus du niveau de la mer, et puis ces dragues énormes dans le petit canal pour l'agrandir ?

Mon ami Saleron expliquait que l'eau viendrait du Nil, par le canal d'eau douce ; que la prise d'eau, se trouvant au Caire, était plus élevée que le Sérapéum, et que la pente nous l'amènerait à la première grande crue du fleuve,

mais d'autres soutenaient à la cantine que le sable boirait cette eau douce, et qu'il n'en resterait pas une goutte pour porter les dragues.

Au milieu de ce mouvement immense, bien différent des commencements de l'Entreprise, comme le campement s'était étendu dans tous les sens ; comme de nouvelles fournées d'Italiens, d'Autrichiens, de Grecs arrivaient sans cesse, des gens dont la physionomie, les manières et la crasse invétérée n'annonçaient rien de bon, e qu'il fallait caser tout de même ; comme tout se repeuplait dans l'isthme : qu'Ismaïlia, Port-Saïd, Suez et tous les campements intermédiaires ressemblaient à de grandes foires, où les gens de toutes figures et de tous costumes se pressaient, jouaient, volaient, bataillaient, et que les cavas[1], autrefois trop nombreux, ne savaient plus où donner de la tête, dans ce temps, vers le milieu de 1866, la chaleur était accablante, mais notre jeune barbarin, Kemsé-Abdel-Kérim,

1. Gendarmes turcs.

à force d'arroser notre jardinet, avait pourtant fini par y faire pousser quelques brindilles de haricots, de volubilis et d'autres plantes grimpantes qui formaient berceau devant nos portes et nous donnaient un peu d'ombre.

C'est là que je me reposais en caleçon et en bras de chemise, au retour du chantier ; que je m'offrais un verre de vermouth, et que je rêvais au pays, à la fraîcheur des bois et des petits torrents vosgiens, au père, à la mère et aux belles nappes de neige en hiver, dans la vallée de Saint-Dié, sur la côte de l'Ormont, en face de l'Ermitage.

Plus il faisait chaud, plus je rêvais de fraîcheur ; plus je voyais à travers le léger feuillage de ma treille le désert aride, le canal d'eau douce immobile, avec ses vieux chalands, les mâts penchés, la petite voile latine pendante et le raïss en turban gris, affaissé nonchalamment, plus je rêvais de forêts touffues, de prairies verdoyantes, de gens actifs, à la charrue, claquant du fouet animant leurs bœufs de la voix ; enfin,

plus j'étais chez nous à l'Ermitage ; notre petite ville, avec ses toits rouges et ses clochers, au bas de la côte, et les bonnes gens du voisinage allant et venant par les sentiers.

Quelquefois je me représentais le père dans notre cour, fumant sous le pavillon sa grosse pipe d'écume, donnant un coup d'œil à la grange, aux écuries ; la mère et la grand'mère, dans la salle en bas, causant des petites affaires du ménage, de la rentrée des récoltes ; et tout à coup, sans savoir pourquoi, j'en avais les larmes aux yeux. Mais cela ne faisait que passer, je me levais, en me disant à moi-même :

« Allons, Goguel, est-ce que tu perds la tête, de t'attendrir ? Si des gaillards comme toi prennent le mal du pays, qu'est-ce que ce sera donc des autres ? »

Et je me secouais ; je me mettais à chanter une gaudriole, pour chasser les idées mélancoliques. J'écrivais à la mère que tout allait bien, que je me portais comme le sapin du père Pacaud, derrière chez nous, le plus beau de la côte,

et que j'étais en train d'avoir des augmentations; que M. Lavalley n'aspirait qu'à nous en donner, et d'autres choses pareilles qui lui faisaient plaisir.

Et tout continuait de la sorte, sans interruption ; grand travail tous les jours, ciel bleu le matin, blanc à midi ; jamais de pluie, jamais de nuages ; jamais de relâche non plus, sauf les dimanches, où nos Italiens et nos Autrichiens, presque tous chauffeurs, mineurs, mécaniciens, allaient entendre la messe, — que venaient dire dans notre chapelle les Pères de la Terre-Sainte, — laver leur linge et puis faire un tour au village arabe, ce qui nous forçait de suspendre le travail.

Franchement nous n'en étions pas fâchés ; on allait voir ces jours-là les amis d'Ismaïlia ou les camarades de Chalouf. J'en avais partout ; mais de faire le voyage en bateau-coche, cela ne me convenait pas trop.

Tu ne te figureras jamais rien de pareil, Jean-Baptiste ; d'abord on partait le soir du samedi,

pour avoir la journée du dimanche devant soi; et puis vous étiez avec des tas de Grecs, d'Arméniens, d'Italiens circulant sur le canal d'eau douce pour leur commerce; avec des femmes allant voir leurs maris sur les chantiers.

Au milieu de la nuit sombre, parmi les caisses et les ballots, les gens ne savaient où se mettre.

A chaque instant le chaland butait à droite, à gauche, contre les berges, contre les roseaux de la rive; on tombait les uns sur les autres; les hommes juraient; le raïss, en haut sur sa cabine, au gouvernail, chantait des versets du Coran; on restait engravé des demi-heures, il fallait aider à pousser aux perches pour se dégager; on risquait de perdre sa montre, son porte-monnaie, car les amateurs ne manquaient pas.

Et par-dessus tout cela, l'odeur de cette arche de Noé... Quelle partie de plaisir!

Aussi, depuis mon arrivée je ne songeais qu'à me procurer un cheval, que j'espérais faire nourrir par l'Entreprise, dans l'intérêt même du service; mais en attendant il fallait voyager en

bateau-coche, et je préférais les trois quarts du temps rester au Sérapéum, faire ma partie de baignade au canal ou bien une partie de chasse aux environs, mon fusil sur l'épaule.

Les cailles, les canards arrivaient par bandes aux grands passages du printemps et de l'automne; seulement, faute de chiens d'arrêt, on poussait quelquefois assez loin avant de rencontrer; et c'était une bonne précaution de partir à deux ou trois, en cas de mauvaise rencontre.

Un dimanche, étant parti avec Bruant, mon premier surveillant, dans la direction des lacs amers, — grande dépression de terrain où venait autrefois la mer Rouge, mais à sec depuis des milliers d'années, — je m'étais fait accompagner par Kemsé-Abdel-Kérim, qui portait la carnassière; elle ne se remplissait pas vite, et vers deux heures, n'espérant plus rien trouver, nous allions reprendre le chemin du campement, lorsque nous découvrîmes dans un repli du désert, à quelque cent pas de nous, les tentes d'une famille de bédouins.

Il y en avait trois. Deux chameaux, quelques moutons et un cheval au piquet paissaient l'herbe rare de ces lagunes.

Le chef, homme de trente-cinq à quarante ans, petit, vigoureux, la barbe courte et frisée, se promenait gravement autour des tentes, en fumant son chibouck; les enfants, tout nus, luttaient entre eux sur le sable; ils se roulaient, se relevaient, se poursuivaient; le père ne les regardait pas, il semblait pensif; les femmes observaient de loin, le nez presque à terre, sous les plis abaissés de leurs tentes; et en nous approchant nous les entendions ricaner entre elles, caqueter comme des poules, ce qu'elles font toujours à la vue d'étrangers; leurs grands yeux noirs brillaient dans les déchirures des vieilles tentes en loques; elles se moquaient de nous : les femmes sont partout les mêmes.

Le bédouin, lui, continuait de se promener, avec un petit balancement de corps, en se dandinant, comme satisfait de lui-même; il n'avait pas l'air de nous voir venir, mais il nous avait vus.

Moi, ce qui m'intéressait particulièrement, c'était le cheval ; il me donnait dans l'œil.

Quelques jours avant, un troupeau de chevaux très-considérable, deux ou trois mille au moins, avait passé vers Toussoum, s'en allant je ne sais où. C'était un cheval volé, sans doute, mais je n'en étais pas sûr, le plus beau type de la race du désert: la robe blanc cendré, la tête petite, fine, intelligente, le poitrail large, bien ouvert, les muscles admirablement dessinés, la crinière et la queue blanches; bref, un animal de toute beauté.

Les musulmans ne donnent pas le *salam* aux chrétiens; le bédouin, à notre approche, en se retournant, se contenta donc de nous saluer d'un petit signe de tête; les enfants se roulaient toujours dans le sable, sans paraître faire attention à nous; ils en avaient probablement reçu l'ordre du père; les femmes ne cessaient pas de rire.

Au bout de quelques instants, le bédouin, voyant que j'admirais le cheval, m'adressa la parole :

« Cawaga [1] regarde le cheval ? » dit-il en souriant.

Ils appellent ainsi tous les Européens.

« Oui, lui répondis-je; c'est un cheval du Liban, il a bien cinq ans.. D'où l'as-tu?

— Je l'ai élevé dans la famille, dit-il. C'est un enfant du désert. Combien en donnerais-tu, cawaga ? il est à vendre.

— Peuh! lui répondis-je, il n'est pas mal, j'aime le crin blanc et la robe pommelée, reste à savoir s'il est bon. »

Aussitôt le bédouin appela son fils aîné, garçon de quinze ans, et lui remit son chibouck; il détacha le cheval, le prit à la crinière et l'enfourcha d'un bond. Il partit comme l'éclair, fit un tour avec la légèreté du vent, au loin dans la plaine, revint comme il était parti, sauta à terre et rattacha le cheval en disant :

« Voilà, tu l'as vu. »

Je ne répondais rien, j'étais émerveillé. Il le

1. En arabe, seigneur ou cavalier.

devinait sans doute, et finit par me dire :

« En donnerais-tu bien quinze guinées ?

— Non ; mais j'en donnerais dix.

— Est-ce que tu as l'argent sur toi ?

— Non ; viens au campement, je te le compterai. »

Il avait repris son chibouck et paraissait réfléchir ; puis, appelant son fils, il lui remit sa pipe en disant :

« Tu veilleras Gafil, je vais bientôt revenir. »

Et, remontant à cheval, nous partîmes ensemble.

J'avais la somme, et si quelque chose y manquait, Saleron était là.

Une heure après, nous arrivions à ma baraque et je comptais ses deux cent cinquante francs en or au bédouin.

Il fit signe de la tête pour dire : « C'est bon! » Et, m'ayant remis la bride, il reprit à pied le chemin de ses tentes. Le cheval était à moi !

Jamais je n'ai éprouvé de plus grande satis-

faction; tous les camarades restés au Sérapéum étaient sortis pour l'admirer.

Tu sais, Jean-Baptiste, que mon père a longtemps parcouru le Mexique; c'est lui qui m'a donné les premières leçons d'équitation; il aimait les beaux chevaux et je lui ressemble. Aussi figure-toi comme je m'en donnai ce premier jour; le soir seulement j'allai chercher une selle à l'économat Bazin, qui vendait de tout. J'eus le bonheur d'en trouver une bonne, une selle française qui s'adaptait parfaitement à mon cheval Choubra.

Deux ou trois jours après, MM. Lavalley et Cotard étant venus faire leur tournée d'inspection, M. Lavalley, excellent cavalier, et qui possédait des chevaux de race, parut émerveillé de mon acquisition. Il avait un grand cheval gris pommelé truité, appelé Old-Roderer, un cheval parfait, qu'on a vu faire cent cinquante kilomètres en un jour, avec deux kilos et demi d'orge pour toute ration, et le surlendemain revenir d'une seule traite de Suez à Port-Saïd, un che-

val de grand prix ; eh bien ! mon Choubra soutenait la comparaison.

M. Lavalley n'en revenait pas.

Enfin, pour achever de te peindre mon cheval, je te dirai que j'ai fait vingt fois le chemin du Sérapéum à Ismaïlia en une heure, et qu'après m'être reposé vingt minutes, j'en revenais dans le même temps : quarante kilomètres en deux heures ! C'est presque incroyable.

Les chevaux de notre pays des Vosges, même les meilleurs, sont de véritables rosses auprès de ceux-là.

Les chevaux du désert n'ont qu'un défaut : ils vont toujours au galop, on ne peut les faire trotter que difficilement ; aussitôt le cavalier en selle, les voilà partis comme un ressort qui se détend.

Ils ne peuvent non plus être attelés.

Au retour d'une longue course, pas une goutte de sueur ne brille sur leur poil ; mais, en revanche, on croirait voir le sang couler sous la peau fine de leur long cou ; chaque rameau de veines

en est gonflé et semble battre d'ardeur et de fierté. Ils sont sensibles à la flatterie, une caresse de la main leur fait tourner la tête et vous regarder de leurs yeux doux avec reconnaissance; leur regard a quelque chose d'humain.

III

Depuis cette acquisition j'eus quelques instants de plaisir au Sérapéum; tous les soirs, en revenant du chantier, j'allais voir Choubra dans les écuries de l'Entreprise; il me reconnaissait au pas, nous causions ensemble; mais l'Entreprise ne voulait pas le nourrir, c'est moi qui lui fournissais ses rations d'orge, et je l'en aimais davantage.

Ce cheval a complétement changé mon existence, jusqu'à l'époque où je me rendis aux lacs amers; tous les dimanches, après le déjeuner,

au lieu de moisir dans mon trou, j'étais en route pour Ismaïlia, qui prenait alors une extension extraordinaire.

L'administration centrale de l'Entreprise, d'abord à Port-Saïd, avait été transportée dans cette jolie ville toute neuve, au milieu de l'isthme. C'est de là que partaient tous les ordres ; c'est là qu'aboutissaient les fils télégraphiques et que se concentraient tous les services : vivres, transports, postes, même le service médical et celui de la religion. Le beau monde y circulait comme à Nancy : on y suivait les modes, on y jouait gros jeu, car plus on gagne, plus on veut gagner et plus on hasarde.

Les hauts fonctionnaires de la Compagnie et de l'Entreprise avaient tous leur habitation, les unes magnifiques, les autres plus modestes, et leurs jardins, qui ressemblaient, pour la variété des plantes, à nos serres chaudes : palmiers nains en éventail, dattiers en panache, orangers, citronniers, figuiers, tout y poussait, grâce à l'eau douce que l'usine Lasseron, dirigée par

M. Pierre, un de nos compatriotes, fournissait en abondance non-seulement en ville, mais dans tout le nord de l'isthme jusqu'à Port-Saïd. Une énorme pompe à vapeur et des tuyaux de fonte desservaient tous les campements intermédiaires.

L'eau douce au désert, c'est la vie; avec quelques gouttes d'eau douce on obtient tout ce qu'on veut du soleil en Égypte.

Chacun cherchait à se donner de l'ombre et de la fraîcheur, et puis à gagner de l'argent, beaucoup d'argent, avec le moins de peine possible.

Au milieu de toutes ces figures européennes, allaient, venaient les bourricots, les chevaux, les dromadaires, les turbans, les tarbouches, etc.; on voyait le domestique nègre revenir du marché, son panier de légumes sur la tête; le saïs, en tunique blanche, courir devant le cheval de son maître; les caravanes, arrivant du Caire ou de Damas, traverser les rues ou se reposer à l'ombre des carrefours.

Qu'est-ce que je peux te dire? L'Orient et l'Oc-

cident se confondaient ; c'était un grand caravansérail, qui promettait de grandir encore.

Le lac Timsah, que sillonnaient des barques de toutes formes, surmontées de pavillons de toutes les nations, embellissait encore le coup d'œil, comme un miroir où tout se reflète et se dore au soleil.

Il fallait cela, Jean-Baptiste, après les privations, la monotonie de l'existence et du travail dans les sables, il fallait cette détente de l'esprit et du corps, pour ne pas s'abrutir tout à fait ; la nature ménage de loin en loin des oasis au voyageur dans les grandes solitudes ; Ismaïlia, avec son mouvement, ses parties de plaisir, même avec sa roulette et ses tripots, était une oasis sur la grande route que nous ouvrions à la civilisation.

En arrivant, je descendais à l'hôtel Masto et Frigara, dans le village grec. Frigara, un Corse à gros ventre et double menton, recevait les clients à bras ouverts et leur racontait les dernières nouvelles ; et l'autre, Masto, faisait la cuisine.

La grande salle en bas, sur ses légères colonnettes, ouverte à toutes les brises, fourmillait de consommateurs; on y buvait de la limonade, du bordeaux, du champagne, de l'absinthe, du raki. Chanteurs ambulants et employés de toutes les administrations s'y donnaient rendez-vous.

Tu penses bien que je ne m'amusais pas à boire du champagne à quinze francs la bouteille, cela n'entrait pas dans mes moyens. Je me contentais, après avoir attaché Choubra dans la remise, de prendre un verre de raki sur le pouce, et puis je faisais mon tour en ville, pour me remettre à la hauteur du progrès.

Je m'arrêtais aux devantures des nouveaux magasins, regardant les crinolines à la dernière mode, les vêtements de la dernière coupe, et derrière les vitrines étincelantes, les jolis minois débarqués de Marseille, de Gênes ou d'ailleurs, par le dernier paquebot des postes maritimes.

Je n'étais pas le seul, oh non! bien d'autres faisaient le pied de grue dans ces parages et se

rafraîchissaient le souvenir de la patrie absente.

Cette revue et celle des magasins d'objets de luxe, de comestibles, etc.; les visites aux amis Varlet, Gouget, Drouot; le temps d'aller saluer M. Pierre et sa jeune dame, vivant tout au bout de la ville dans leur grande usine et leur beau jardin, le plus beau de l'isthme, loin des intrigues et des caquets, tout cela me conduisait jusqu'au soir, et je repartais sur Choubra pour le désert.

Au bout d'une heure, je revoyais notre campement, ma baraque; je remettais le cheval dans son écurie et j'allais m'accouder devant les ragoûts de la mère Aubry, racontant à Georgette toutes les belles choses que j'avais vues, ce qui lui faisait ouvrir de grands yeux pleins d'admiration et me dire tout bas :

« Écoute, Goguel, il faudra que tu m'emmènes là-bas; si tu veux, je m'assoirai derrière toi sur le cheval; je me tiendrai bien, je n'aurai pas peur.

— Nous verrons ça, Georgette, lui disais-

je en riant, je ne dis pas non; mais il faut que je sois en fonds, pour t'acheter quelque chose qui te plaise; car d'aller à Ismaïlia sans rien acheter, ça te ferait trop de peine.... Attendons les gratifications, et nous verrons. »

Quel temps, Jean-Baptiste, et quelle existence! Lorsque j'y pense, il me semble avoir fait un rève.

Et nous n'en étions qu'aux débuts de l'Entreprise. Notre tranchée sur le bord du Sérapéum allait bien, mais il fallait encore quelques mois pour la terminer, et seulement alors l'œuvre colossale de MM. Borel et Lavalley pourrait commencer en grand.

Cependant ces messieurs étaient loin de se plaindre, notre section faisait le plus de travail et le meilleur marché; Saleron estimait que nous en avions encore jusqu'à la fin de l'année 1866, et que dès le mois de janvier suivant, le grand matériel pourrait venir, lorsqu'il arriva des contre-temps incroyables et qui pouvaient nous rejeter bien loin de notre compte.

Le 16 juin au matin, comme je surveillais ma locomobile et que les wagons roulaient à ma satisfaction, le surveillant Bruant vint me dire :

« Conducteur, un Arabe là-bas se tord dans la colique. »

Et je lui répondis :

« Que voulez-vous que j'y fasse ?... Est-ce que la colique me regarde ? Allez prévenir le docteur Chabassi. »

Il partit en courant.

Je pensais que l'Arabe avait cuit ses légumes dans une casserole pleine de vert-de-gris, ce qui leur arrivait assez souvent ; mais quelques instants après, tournant les yeux du côté de Toussoum, je vis deux autres Arabes qu'on apportait sur des manches de pioches en brancard ; cela me surprit.

Ceux qui les portaient suivaient le chemin de la berge ; ils allaient lentement et les travailleurs se retournaient pour les regarder.

Le docteur Chabassi n'avait pas perdu de temps, il arrivait. C'était un petit vieux en redin-

gote à l'européenne et culotte turque, la barbe grise, le tarbouche sur la nuque, un brave homme que M. de Lesseps avait sauvé de la corde, car, étant médecin de recrutement dans l'armée de Mohamet-Saïd, il exemptait les fellahs du service par douzaines, moyennant bien entendu quelques petites marques de reconnaissance de leur part. Le président avait obtenu sa grâce.

Tout cela ne l'empêchait pas de connaître son affaire ; à peine eut-il vu les gens attaqués de la colique, qu'il dit :

« C'est le choléra morbus, le vrai choléra asiatique, que les pèlerins viennent encore de nous apporter comme l'année dernière à la même époque. »

Il faut te dire, Jean-Baptiste, que les musulmans sont les plus grands pèlerineurs du monde ; ils arrivent du Soudan, du Maroc, de l'Arménie, des fins fonds de l'Afrique et de l'Asie ; leurs chameaux défilent pendant des semaines ; ils traversent l'isthme, suivent la route de l'Hedjaz,

le long des côtes de la mer Rouge, et disparaissent dans le désert.

Mais quelques mois après, en revenant, ils sont maigres, décharnés comme des coucous, à force de jeûnes, de fatigues, de privations; des milliers d'entre eux meurent en route; les carcasses de leurs caravanes empestent l'air.

Qu'est-ce que nos pèlerinages auprès de ceux-là? Chez nous, on revient gros et gras, le teint fleuri, riants et jubilants; on a trouvé de bonnes hôtelleries tout le long du voyage... Quelle misère! A proprement parler, l'Éternel doit être indigné de pareils sacrifices.

Enfin, voilà ce que déclara le docteur Chabassi, et le bruit se répandit aussitôt, d'un bout de la tranchée à l'autre, que le choléra était venu. De sorte que la débâcle commença; les Grecs donnèrent l'exemple; on avait beau leur crier : « Lâches!... gueux!... misérables!... » ils s'en allaient sans répondre, en allongeant les jambes; ils couraient au campement, faisaient leur paquet et prenaient le chemin d'Ismaïlia.

Les Dalmates, les Monténégrins, les Italiens les suivirent.

Il fallut arrêter ma machine; j'avais alors deux mécaniciens, deux chauffeurs et cent cinquante hommes sous mes ordres, car ce n'est pas une petite affaire de fournir à la locomobile assez de wagons chargés pour couvrir les frais, il en faut des pioches et des pelles!

J'étais dans la désolation.

Ah! les gueux de Grecs!

Nous avons appris depuis qu'ils s'étaient sauvés jusqu'à Port-Saïd, à quatre-vingt-dix kilomètres du Sérapéum, qu'ils encombraient le port et qu'ils aimaient mieux s'embarquer sur de vieilles barques à moitié pourries, que de rester dans l'isthme. Quel malheur qu'un bon coup de vent ne les ait pas tous coulés à fond!

Moi, naturellement, je ne quittai pas les travaux, tâchant de continuer à la brouette autant que possible, et beaucoup d'Arabes restèrent aussi, parce qu'ils croyaient à la fatalité.

Je leur criais :

« Allah seul est grand !... Ceux qui se sauvent n'ont pas la foi !... Il les rattrapera tout de même. »

Eux m'écoutaient en murmurant je ne sais quoi.

Aussitôt pris par les coliques, ils se couchaient sur le sable, au grand soleil, et refusaient tous les remèdes du docteur Chabassi, ce qui ne les empêchait pas de mourir aussi bien que ceux qui les prenaient tous. Ils devenaient bleus sous leur peau jaune, et quelques heures après, ils étaient étendus à cinq pieds sous le sable. Arabes et chrétiens, on ne faisait pas de différence : ils sont alignés derrière les déblais, de l'autre côté du village arabe.

Et comme la dégringolade continuait, en apprenant dans l'après-midi que plusieurs d'entre nous avaient emboîté le pas à l'hôpital du campement, — des employés de bureaux, des surveillants, des gens qui se portaient aussi bien que toi, Jean-Baptiste, avec lesquels nous avions trinqué le matin, et qui ne se doutaient de rien

pas plus que nous, — en apprenant ça, je ne te cache pas que nous étions aussi fort inquiets ; moi-même je me disais : « Tu pourrais bien y passer tout comme un autre ! »

Or, c'est au milieu de cette déroute, que je revis pour la première fois notre vieux camarade Charles Hardy. Depuis mon départ de Saint-Dié, sept ans auparavant, pour aller travailler aux chemins de fer d'Espagne, je n'avais plus de ses nouvelles ; je savais seulement qu'au sortir de l'École des arts et métiers, il s'était engagé dans la marine marchande, et que sa mère, la vieille Catherine Hardy, de Provenchère, chaque fois que le vent soufflait et qu'on apprenait des naufrages par les journaux, faisait dire des messes pour le salut de son Charlot.

Dieu sait si je pensais à lui, quand rentrant le soir à la cantine, je me trouve en face d'un grand gaillard, le nez long, la bouche bien fendue, les favoris en côtelettes, et la petite casquette de marin liée sous le menton, qui me regarde et me dit :

« Hé! ça n'est pas malheureux... voilà plus d'une heure que je t'attends ! »

Il faisait déjà un peu sombre, mais rien qu'à sa voix je m'écriai :

« C'est Charlot! »

Et nous nous embrassâmes !

Il était tout attendri; moi je criais :

« D'où viens-tu? Tu tombes bien.... tout est à la débandade !

— D'où je viens? je viens des Indes... je viens de l'Amérique... je viens de partout, mon vieux Goguel. Depuis que nous nous sommes quittés, je ne me suis reposé nulle part... j'ai fait tous les commerces : huiles, vins, thés, sucres, opium, bois de teinture..., qu'est-ce que je sais ! En débarquant à Suez, j'ai voulu voir le canal, et le gros Bernard, de Saucy, m'a dit à Chalouf que je te trouverais au Sérapéum ; de sorte....

— Bon !... bon !... entrons.... nous allons causer de ça.... Hé! mère Aubry, vous n'allez pas nous servir vos rogatons, j'espère, ni vos con-

serves alimentaires du temps d'Adam, ni votre vin bleu.... C'est vous qui nous empoisonnez ! »

La grande baraque ne bourdonnait pas de monde comme les autres jours ; sauf la petite Georgette qui pleurait dans un coin, la figure sur les genoux, en se rappelant la mort de son père, juste deux ans avant, au milieu des mêmes circonstances, mon camarade Ker-Forme, et le respectable ingénieur mécanicien, M. Glément, premier organisateur des forges et chantiers de la Méditerranée, à Port-Saïd, un des hommes les plus capables de la Compagnie, et qu'on a chargé depuis d'établir encore les phares du canal et des lacs amers, sauf ces deux vieux amis, qui soupaient d'un air mélancolique au bout de la longue table, tout était vide. La mère Aubry contemplait ses marmites dans la désolation, et se bourrait le nez de tabac.

Charlot et moi nous prîmes place sans façon à côté des autres, et la vieille nous apporta ce qu'elle voulut, sachant bien que nous ne pouvions pas aller ailleurs.

Comme j'avais présenté Charlot aux amis, le père Clément, passant sa main sur sa longue barbe blanche, tout en mangeant et buvant, se prit à dire :

« Eh bien ! Goguel, nous sommes donc revenus aux premiers temps du Sérapéum ? la moitié des baraques sont vides, et si cela dure un mois, elles le seront toutes.

— Que voulez-vous, monsieur Clément, on croirait que le diable s'en mêle ; ce n'était pas assez des Anglais, de Palmerston, de lord Strafford, de sir Bulwer, de Nubar-Pacha, il fallait encore le choléra pour la seconde fois. »

Et l'on se mit à s'indigner contre le choléra, contre les Grecs, contre les pèlerins arabes et tous les intrigants qui nous mettaient des bâtons dans les roues depuis le commencement des travaux.

Ker-Forme aurait voulu de nouvelles croisades, pour l'extermination de tous ces imbéciles qui nous apportaient régulièrement la peste de leurs pèlerinages, et le père Clément disait que

ce serait inutile, parce que la race des pauvres d'esprit est indestructible, que la nature en crée tous les jours de nouveaux, et qu'après ceux-ci il en viendrait d'autres, qui seraient peut-être encore pires.

Charlot écoutait en fermant l'œil gauche à sa manière, et, seulement après avoir bu deux ou trois bons coups, il répondit au père Clément :

« Je suis de votre avis, monsieur, la bêtise est naturelle au genre humain ; il faut des siècles pour la déraciner, et quand on croit avoir réussi, cela recommence. Mais c'est aux Indes qu'il faut voir le danger de la bêtise du peuple entretenu dans l'ignorance par la caste des prêtres ; c'est là qu'elle fleurit dans toute sa magnificence, et qu'elle se marie agréablement avec toutes les pestes et tous les fléaux du monde. Qu'est-ce que cette petite épidémie, auprès du choléra toujours en permanence ? le grand choléra de Calcutta, que j'ai vu fonctionner presque à chacun de mes voyages, car il ne

se repose jamais complétement ; on l'entretient avec une sorte de complaisance.

« Les gens du pays, continua-t-il, ont l'habitude d'exposer par dévotion leurs malades sur les rives du Gange, de sorte qu'à la marée l'eau monte et les entraîne. Les pauvres imbéciles, malgré leur piété, cherchent tous à se sauver ; à la vue de la mort, ils se réveillent, l'instinct de la conservation prend le dessus, ils se traînent à quatre pattes ; les paralytiques, les aveugles, les êtres criblés de toutes les infirmités, tous veulent en réchapper ! Mais la marée de Calcutta monte de quatre mètres ; le fleuve déborde et s'étend au loin ; il entoure bientôt les misérables et les entraîne dans son courant. Chaque fois que les Anglais ont voulu s'opposer à cette religion stupide, qui condamne le progrès et veut en revenir à Bouddah, ils ont soulevé de grandes révoltes. Aussi laissent-ils maintenant les Indous se noyer à leur aise ; après tout, le commerce est leur principale affaire ; ils seraient bien bêtes de vouloir sauver des idiots malgré

eux, la race en sera toujours assez nombreuse. Mais il en résulte qu'en remontant le fleuve, vous rencontrez dans toutes ses anses, autour de tous ses îlots, quelques cadavres flottant dans les hautes herbes, et des milliers de vautours, de cormorans et de corbeaux qui s'en régalent. C'est là que la peste, le choléra, toutes les maladies contagieuses prennent naissance, et voilà ce que ces gens appellent la vraie religion, la plus vieille du monde, la plus respectable, la mère de toutes les autres, la religion de Vichnou, de Schiva et d'Osiris ! »

Il riait de pitié, mais nous n'avions pas envie de rire ; et vers neuf heures, le docteur Dechêne étant venu nous annoncer, en sortant de l'hôpital, que notre camarade Larrague, employé de la caisse, venait d'expirer après deux heures d'horribles convulsions, et qu'une dizaine d'ouvriers auxquels il administrait du laudanum, pour leur épargner au moins la souffrance, ne passeraient sans doute pas la nuit, chacun pensa qu'il valait mieux aller tranquillement se cou-

cher, que de continuer à se goberger et de se donner une indigestion.

Charlot et moi nous restâmes seuls en face d'un grog au rhum que la mère Aubry venait de nous servir ; il me raconta son arrivée à Suez, et le coup d'œil qu'il venait de donner aux travaux du canal d'Ismaïlia à Port-Saïd.

Il retournait à Suez. Je vis bien qu'il avait quelque projet en tête, mais il ne m'en dit rien alors, et une demi-heure après le départ des autres, nous sortîmes tranquillement pour aller dormir.

Je ne veux pas oublier une singulière rencontre que nous fîmes encore cette même nuit.

Le ciel était trouble ; le desséchement du canal de Néfich avait fait s'élever une sorte de brouillard, qui remplissait l'air de je ne sais quelle odeur marécageuse ; et comme nous passions devant une file de baraques avant d'arriver à la mienne, nous en vîmes une vivement éclairée à l'intérieur : c'était celle d'un garde du

camp dalmate, Ballatino Antonio, un grand beau garçon à barbe noire, qui faisait les réponses aux Pères de la Terre-Sainte, lorsqu'ils venaient dire la messe au Sérapéum.

« Tiens, dis-je à Charlot, qu'est-ce qui se passe là-dedans ? On dirait un commencement d'incendie. »

Et je poussai la porte entr'ouverte.

La lumière venait de cinq ou six bougies, qui brûlaient autour de la table où le pauvre Ballatino Antonio était étendu mort, en redingote et pantalon noir, mais sans gilet, une grosse rose en papier peint et un rosaire entre les mains.

Il avait succombé dans la journée ; plusieurs de ses compatriotes, assis sur un banc, contre le mur, le veillaient et se passaient une outre de vin avec componction : les malheureux étaient complétement ivres ; l'un d'eux chantait, en nazillant, une antienne, les yeux à demi fermés et la tête penchée sur l'épaule, comme assoupi. Nous allions poursuivre notre chemin, quand quelqu'un arrivant derrière nous, dit :

« Pardon.... laissez-moi entrer ! »

C'était le nommé Reboul, entrepreneur des fourrages pour les mulets et les bourricots de la Compagnie, un être chétif, qui se plaisait à faire de grandes phrases, et qui, voyant le mort sans gilet, se mit à dire :

« Mes amis, vous ne pouvez enterrer votre camarade sans gilet.... c'est impossible !... Non... cela ne se peut pas.... ce serait indécent et même contraire à notre sainte religion. »

Et les autres, qui n'en pouvaient plus à force de boire, trouvèrent qu'il avait raison ; ils se levèrent, prirent en trébuchant leur mort sous les bras et le dressèrent tant bien que mal.

Reboul, ayant décroché le gilet pendu au mur, cherchait à tirer les manches de la redingote du mort, qui tombait à droite, à gauche avec un bruit sourd.

« Tiens, allons-nous-en, dis-je à Charlot, c'est abominable

— Oui, fit-il en haussant les épaules, ces

gens-là méritent d'être de la religion de Vichnou; ils en sont tout à fait dignes. »

Quelques pas plus loin, nous entrâmes dans ma baraque ; nous étendîmes un de mes matelas à terre, et Charlot se coucha de son côté pour dormir.

Je me souviens qu'au bout d'un instant Charlot m'appela :

« Goguel ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu ne connaîtrais pas par hasard un nommé Julien Desrôses ?

— Un employé du canal ?

— Non, un peintre décorateur, venu en Égypte du temps de Mohamet-Saïd. Tu n'as jamais entendu parler de lui ?

— Jamais ! Parle-moi du personnel de l'Entreprise ou même de la Compagnie universelle, à la bonne heure. Mais est-ce que je me connais en peinture ?... Est-ce que ça m'inquiète ?

— Ah ! je croyais, fit-il ; le hasard est si grand ! »

Et, deux minutes après, je l'entendais ronfler comme un bienheureux.

Quant à moi, je ne pus fermer l'œil ; la chaleur de nos baraques, surtout la nuit, était insupportable ; les mouches, sorties du canal d'eau douce en partie desséché, bourdonnaient avec ce petit bruit plaintif, aigu, qui vous agace.

Deux fois je me levai pour renouveler l'air.

Dehors, tout était silencieux.

Enfin, sur les trois heures du matin, j'allais m'assoupir, quand un autre bruit étrange, une sorte de tintement, de cliquetis, d'abord lointain, mais qui se rapprochait, me réveilla de nouveau.

Je me levai et je regardai dehors.

Une file de cinq ou six dromadaires longeaient le canal ; leurs grandes silhouettes grises se dessinaient dans le brouillard ; et comme ils passaient devant ma porte, le conducteur, un nègre assis sur le cou du premier, s'arrêta et fit arrêter ceux qui le suivaient ; il n'avait que le caleçon, le taki et le bâton recourbé ; en même

temps je vis que sur les autres dromadaires se trouvaient des femmes, des saltimbanques, une grosse caisse, des drapeaux tricolores, des cartons, des chapeaux chinois.

C'était la troupe de madame Dalbert, qui donnait des représentations depuis trois semaines à Ismaïlia, et dont tout l'isthme parlait.

Et comme je regardais cet étrange spectacle une des femmes, la plus grosse, me demanda du haut de son dromadaire :

« Monsieur, est-ce que le choléra est ici ?

— Oui, madame.

— Avez-vous perdu beaucoup de monde ?

— Beaucoup, madame.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... » fit-elle en se cachant la figure des deux mains.

Et une autre alors, plus jeune, me demanda :

« Monsieur, est-ce que le choléra est à Chalouf ?

— Je ne sais pas ; il est possible que non ; nous n'avons pas de nouvelles de ce côté. »

Alors toutes ensemble, et même deux ou trois

artistes du sexe intrépide, assis derrière, s'écrièrent :

« Allons à Chalouf... oui... allons à Chalouf!... Connaissez-vous l'arabe, monsieur ?

— Oui.

— Eh bien, dites donc au conducteur de nous mener à Chalouf. »

Charlot me tirait par le bras, en me disant :

« Engage-les à rester, cela nous égayera tous. »

Mais de rire, après avoir perdu de bons camarades, ce n'était pas le moment, et je dis au nègre :

« Conduis ces dames à Chalouf, tu seras bien payé. »

Alors Charlot, élevant la voix, s'écria :

« Pardon... un instant!.. Ces dames voudraient-elles bien me permettre de les accompagner ?... J'attendais une occasion pour Suez, et celle-ci me paraît charmante.

— Ah ! monsieur, c'est le plus grand service que vous pourriez nous rendre, répondit l'une

de ces aimables personnes.... D'aller seules par le désert, avec cet Arabe.... »

Charlot n'attendit pas la fin, il me serra la main et, posant le pied sur le genou du premier dromadaire, saisissant son licol, en deux bonds il fut en selle près de la grosse dame, sans que le conducteur eût besoin de l'aider.

« Allons! au revoir, Goguel, criait-il; dans quinze jours ou trois semaines nous nous reverrons, je pense. »

Et la caravane s'éloignait à grands pas. Je la regardai deux secondes se perdre au milieu de la brume, puis je rentrai dans ma baraque faire un somme.

Cela se passait en juin 1866.

Le lendemain, MM. de Lesseps, Lavalley, Cotard, M. Guichard, chef des transports, et d'autres employés supérieurs, arrivèrent au triple galop. Ils se rendirent au campement et visitèrent, accompagnés de M. Laugaudin et des docteurs Chabassi et Dechêne, d'abord l'hôpital, puis toutes les baraques où se trouvaient des malades.

M. de Lesseps et ses compagnons, aussitôt après leur visite, voyant que l'épidémie n'était pas aussi forte que la précédente, ne s'inquiétèrent plus que des Grecs, et repartirent sur leurs chevaux, qui filaient comme l'éclair, pour Ismaïlia.

Bien loin d'arrêter les fuyards, ils couraient là-bas organiser des transports pour les aider à décamper au plus vite, car ces Grecs et tous ces gens de l'Archipel, filous, voleurs, pirates de père en fils, étaient la vraie peste de l'isthme; cette race abominable ne faisait rien de bon et faisait beaucoup de mal; c'est elle qui, les jours de paye, attirait les travailleurs dans les tripots de Suez et d'Ismaïlia, où l'on jouait dans une heure le gain de tout le mois; c'est elle qui bizeautait les cartes, qui donnait les coups de couteau; c'est à cette race dégradée que s'adressait surtout le président, lorsqu'il disait sur les chantiers :

« Tout le monde est libre ici... mais que les fainéants s'en aillent; c'est le plus grand service

qu'ils puissent nous rendre; quand on ne fait rien, on gêne les autres. »

Le pire, c'est que ces bandits, une fois pris sur le fait, arrêtés et convaincus, étaient réclamés par leur consul d'Alexandrie, pour les faire juger en Grèce, d'où les braves gens ne tardaient pas à revenir sous un autre nom, recommencer le même métier.

A la fin, sur la demande du gouvernement égyptien, quelques vieux renards de la police européenne vinrent leur rendre visite; ils les dénichèrent partout; on les expédiait tout de suite en Grèce, sur de vieux navires à moitié pourris, qui coulaient souvent en route. Alors les Grecs comprirent que le métier n'était plus bon et disparurent; il ne resta que les travailleurs et les négociants honnêtes.

Mais nous n'en étions pas encore là, malheureusement, et M. de Lesseps se dépêcha de faciliter à tous ces mauvais sujets les moyens de déguerpir.

Chez nous, au Sérapéum, on distribuait matin

et soir du café aux travailleurs; il était même question d'évacuer le campement et le village arabe.

Quelques jours après, M. Guichard, étant revenu, trouva l'hôpital vide; plusieurs malades, au moyen de frictions, avaient été sauvés; d'autres étaient morts. Il n'existait plus dans les baraques que des cas isolés; en conséquence, les projets d'évacuation furent abandonnés, tout rentra dans l'ordre ordinaire.

IV

A la fin de juillet on ne parlait plus du choléra; c'était passé. Les travaux avaient repris avec une nouvelle ardeur; onze cents hommes étaient à l'ouvrage dans notre seule section, le triple à Chalouf, où le canal se creusait à sec et à fond, parce que le terraïn, étant trop dur et semé de roches, les dragues ne devaient pas aller là.

Ce chantier de Chalouf, où se concentrait provisoirement le travail, ressemblait à un gouffre.

Notre ingénieur en chef, M. Cotard, venait

tous les huit jours au Sérapéum; M. Lavalley l'accompagnait quelquefois. Ils arrivaient à cheval et regardaient; chacun avait le droit de leur parler et de leur présenter des observations. M. Cotard en prenait note; M. Lavalley écoutait jusqu'au bout et répondait tout de suite. Je le vois encore sur son Old-Roderer, au bord de la tranchée; c'était un homme grand, sec, froid, le nez aquilin, les favoris à l'anglaise. Il donnait ses ordres d'un ton bref, clair et net, comme un homme sûr de lui-même. Il fallait avoir l'esprit bien bouché, pour ne pas le comprendre du premier coup; mais quand on ne le comprenait pas, il vous lançait un regard de mépris terrible, qui vous ôtait l'envie de lui demander d'autres explications.

Quelquefois, avec le bout de sa cravache, il vous traçait un dessin, qui vous aidait à mieux comprendre.

Voilà comme je l'ai toujours vu; quant à moi, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ni de l'Entreprise, car, lorsque le travail s'exécutait conve-

nablement, vous étiez bien récompensé. Après avoir payé mon sous-chef et mes surveillants, j'ai fait quelquefois mes douze cents francs par mois, et même plus ; il fallait pour cela des circonstances exceptionnelles, des difficultés à vaincre dans un temps donné ; si vous dépassiez le temps fixé, chaque jour de retard vous était pris en déduction. Mais je te raconterai cela, Jean-Baptiste, à mesure que les circonstances se présenteront.

M. de Lesseps, lui, quand il n'était pas en France, en Turquie, en Angleterre, ne faisait que parcourir le canal d'un bout à l'autre ; je ne crois pas qu'aucun autre homme ait autant circulé dans sa vie. Même quand il était absent, ses chevaux venaient tous les jours, conduits par des domestiques ; et les ouvriers, qui considéraient le Président comme le défenseur de leurs droits, en voyant ces belles bêtes, se disaient :

« Monsieur de Lesseps est dans son chalet, à Ismaïlia, il viendra un de ces quatre matins. »

Ensuite, quand il arrivait, accompagné de grands personnages, d'étrangers de distinction, capables de répandre la bonne nouvelle et de dire la vérité sur les progrès du canal, rien que de le voir aller, venir, gesticuler, et de penser qu'il parlait de nous, c'était une véritable satisfaction ; le dernier travailleur arabe, appuyé sur sa pioche, le regardait avec admiration.

Et lorsqu'il nous adressait enfin quelques paroles sur la patrie, sur la grandeur de l'œuvre et l'honneur qui nous en reviendrait, on avait envie de l'interrompre à chaque mot, pour crier :

« Vive de Lesseps !... Vive la France !... »

On oubliait le reste : les appointements, les gratifications, tout ce qu'on voulait demander ; on n'y pensait qu'au moment du départ, au roulement du galop dans la poussière.

En a-t-il eu de beaux jours à galoper, à s'embarquer, à revenir, à parler, à expliquer, à encourager, à porter des toasts, à prononcer des speechs, et à voir tout marcher aux applaudisse-

ments du public et des Anglais eux-mêmes, malgré Palmerston !

Mais c'est au milieu des jeunes dames anglaises, russes, françaises, américaines, qu'il fallait le contempler ; les respectables, plus loin, dans le grand chariot attelé de dromadaires, les roues larges de trente centimètres, pour aller en pèlerinage à Jérusalem, à Bethléem, au Sinaï. C'est là qu'il voltigeait et caracolait parmi la jeunesse, adressant tout de même de temps en temps un petit compliment flatteur aux vénérables ladies, pour les consoler de leur carriole.

Oui, Jean-Baptiste, voilà ce que j'appelle une existence grande, utile, tournée à la justice, au bons sens.

Enfin, tu vois d'ici la chose, je n'ai pas besoin de t'en dire plus : c'était le diplomate ; et les autres, — les hommes de science, les hommes d'administration, — étaient les hommes d'exécution. Il les avait tous mis dans sa manche et se disait bien sûr tous les jours :

« Je veux que le canal se fasse, et il se fera !...

parce que c'est nécessaire pour le commerce, pour la civilisation, pour la gloire de la France! Et j'entraînerai tout le monde, même ceux qui n'en veulent pas; ils seront forcés à la fin de se taire et de reconnaître que je suis plus fin qu'eux tous, plus fort et plus grand. »

Que le canal soit à n'importe qui, c'est toujours un Français qui l'a fait; l'Amérique est aux Yankees, mais un Génois l'a découverte. Qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas, Jean-Baptiste, cela revient au même, car c'est la vérité.

Cependant notre tranchée avançait rapidement, grâce aux milliers de travailleurs qui se présentaient de jour en jour; elle s'étendait sur la ligne du futur canal maritime; elle avait vingt mètres de large, deux de profondeur, et parcourait environ seize kilomètres, de Toussoum aux lacs amers; le seuil du Sérapéum était traversé.

Alors on avait circonscrit de digues trois grandes dépressions de terrain touchant la tranchée

du côté Asie ; on les avait fermées pour empêcher l'eau de se répandre dans le désert, lorsqu'on couperait le barrage entre le village arabe et le village européen, qui séparait notre rigole du canal d'eau douce. Et comme le canal d'eau douce avait sa prise au Caire, il se trouvait à six mètres au-dessus de la mer, juste à notre niveau, et devait remplir jusqu'au bord notre rigole, en même temps que ces dépressions de terrain, qui formeraient alors des lacs artificiels où l'on porterait facilement en bateau les déblais, à mesure que les dragues étendraient et creuseraient notre tranchée.

Cette idée venait de M. Lavalley, et sans elle peut-être le canal maritime aurait traîné de longues années.

Un soir, revenant du chantier, je trouvai mon ami Saleron au pied de la butte, derrière les ateliers. Il allait monter et me dit :

« Venez avec moi, Goguel, jetons un coup d'œil sur l'ensemble des travaux, car Ismaïl-Pacha vient d'envoyer seize mille fellahs pour creu-

ser le canal d'eau douce, ce qui nous annonce que bientôt la coupure sera faite. »

Nous partîmes donc ensemble, grimpant des pieds et des mains dans le sable, jusqu'au sommet de la butte, l'un des points les plus élevés de l'isthme.

Le soleil allait se coucher, ses derniers rayons éclairaient obliquement le désert de la Syrie, où l'on aurait marché des semaines et des mois avant de rencontrer une culture ; à peine de loin en loin quelques broussailles desséchées, une touffe de tamaris, apparaissaient-elles dans l'étendue.

Devant nous se prolongeait en ligne droite notre tranchée, avec ses déblais en cavaliers, ses fourmillements de travailleurs ; et à nos pieds se trouvaient les toits blancs du campement, les tas de charbon, les ateliers, les écuries ; c'était un coup d'œil sec, aride, comme celui d'une ligne de chemin de fer.

« Notre rigole ne fait pas grande figure, dit Saleron après avoir repris haleine ; si jamais le

canal maritime se termine, ce sera tout autre chose : quatre-vingts mètres de largeur, quinze, vingt, trente de profondeur, selon les renflements du terrain ; quarante à cinquante millions de mètres cubes à déplacer, dont huit au moins pour notre section seule, ce n'est pas une petite entreprise. ».

Il me regardait, et j'avais envie de rire.

« Tenez, dit-il, du point où nous sommes, pour arriver au fond de la cuvette, il faudra descendre de trente mètres sur vingt-deux de largeur au fond; quel gouffre épouvantable cela suppose ! »

Je m'étais déjà dit cela cent fois, et tous les camarades se tenaient les côtes pour s'empêcher de rire, quand on en parlait; MM. de Lesseps, Lavalley et Cotard seuls avaient la foi.

Enfin, mon ami Saleron m'ayant expliqué le système des dragues, la façon dont elles seraient élevées par une écluse dans le canal d'eau douce, et puis introduites dans notre

rigole au moment d'une forte crue du Nil; comment elles enlèveraient un mètre cube de déblais en trois godets, et le verseraient sur les berges au moyen de longs couloirs; pour ne pas le contrarier, je fis semblant d'être convaincu.

La seule objection qui lui paraissait sérieuse, c'était que le sable pouvait n'être pas étanche, et que, dans ce cas, il absorberait l'eau douce à mesure qu'elle viendrait.

Mais, sous ce rapport, je n'avais pas d'inquiétudes.

« Quant à cela, lui dis-je au moment où nous redescendions de la butte, pourvu que les dragues fassent bien leur service, je vous réponds que le sable fera le sien et qu'il retiendra l'eau comme une bouteille. Dans nos montagnes sablonneuses des Vosges, quand il pleut durant des semaines, l'eau ne pénètre pas de cinquante centimètres en terre; elle coule à la rivière comme sur un toit.

— C'est aussi ce que je pense, disait-il ; mais

des ingénieurs de la Compagnie, des hommes très-savants, pensent le contraire.

— Les savants ont quelquefois des idées impossibles, lui dis-je ; dans le temps ils soutenaient que le niveau de la mer Rouge était de neuf mètres au-dessus de la Méditerranée ; le poids de neuf mètres d'eau, multiplié par la surface de la mer Rouge et de l'océan Indien qui pousse derrière, aurait enlevé l'isthme de Suez, comme un boulet de quarante-huit crèverait une feuille de papier ; ils ne voyaient pas cela, les savants ; ils étaient trop savants pour se rappeler que la terre est ronde. »

Saleron se faisait du bon sang à m'entendre.

C'est ainsi que nous arrivâmes au bureau de notre chef de section, M. Laugaudin, qui me demanda pour combien de jours je pensais avoir encore du travail sur mon chantier.

Je lui répondis : « Huit jours. »

« C'est bien, dit-il ; aussitôt votre travail terminé, nous enverrons la locomobile à Chalouf, et, d'après l'ordre de M. Lavalley, nous ferons

la coupure; notre tranchée, étant fermée aux deux bouts par de solides barrages, se remplira dans un jour; mais quant aux lacs artificiels, pour ne pas entraîner les berges et risquer de mettre le canal d'eau douce à sec jusqu'à Zagazig, il faudra modérer l'entrée de l'eau par des vannes; selon nos calculs, le remplissage nous prendra trois semaines pour le bassin 158, et un mois pour le bassin 125, vers Toussoum; quant au bassin 175, on le remplira plus tard, lorsque les dragues se porteront de ce côté. Il faudra laisser les sables s'imprégner d'eau lentement. Vous surveillerez l'établissement des vannes et des coulottes, et puis vous aurez sous vos ordres un chantier de déblai sur le bassin 158. »

Je ne fus pas fâché de cet ordre, car dix-huit mois de terrassements consécutifs, en plein soleil d'Égypte, cela commençait à me paraître un peu monotone; j'éprouvais une certaine satisfaction à changer d'exercice.

V

Tout se passa comme l'avait ordonné M. Laugaudin.

La coupure ne fut pas longue à faire, car un petit embranchement se détachait du canal d'eau douce et venait jusqu'au Séparéum; il suffit de le prolonger jusqu'à la tranchée, qui se remplit dans une nuit; les vannes et les coulottes ne laissèrent entrer l'eau dans les bassins que selon la mesure qu'on voulut bien leur donner.

M. Lavalley surveillait lui-même le remplissage des lacs artificiels, comme toutes les autres

opérations importantes ; son associé, M. Borel, venait rarement dans l'isthme ; il était chargé de l'administration générale et résidait à Paris.

Depuis mon arrivée en Égypte, je n'avais encore vu que le travail libre, tel qu'il était organisé chez nous ; je voulus voir alors le travail des fellahs, et le premier dimanche qui suivit leur arrivée au kilomètre 16 du canal d'eau douce, j'enfourchai Choubra et je poussai un temps de galop jusque-là.

Seize mille hommes à l'ouvrage, c'est un grand spectacle, Jean-Baptiste, mais seulement quand tout se fait avec ordre, quand tout est calculé d'avance, quand chacun a sa tâche marquée, et qu'aucun trouble ne règne, ni dans le commandement, ni dans l'exécution.

C'est ce que M. Cotard, notre directeur, avait établi sur nos chantiers ; aucune force n'était perdue, parce que toute force libre se paye argent comptant, et qu'il faut en tirer le meilleur parti possible.

Les ingénieurs de la Compagnie universelle

ne s'étaient pas trouvés dans les mêmes conditions à l'origine du canal maritime; comme les fellahs ne coûtaient rien, ils s'étaient dit sans doute :

« Chaque fellah fait peu individuellement, il ne donne pas la moitié de ce qu'il pourrait donner, c'est positif; mais vingt fellahs, au bout de la journée, ont pourtant fait un beau tas de déblais; et en ajoutant les tas aux tas, pendant dix, vingt, trente ou quarante ans, le canal se terminera tout de même! »

Je te dis les choses telles qu'on me les a racontées cent fois. C'était le système oriental, le système des Turcs, des pachas.

Je vis alors ce beau système en action.

Le canal était plein de boue liquide; les fellahs, par centaines, des hommes et des quantités de gamins tout nus, barbotaient dans la vase presque jusqu'aux aisselles, comme des grenouilles dans une mare; les uns portaient des couffins, sorte de paniers à deux poignées, qui se fabriquent en masse dans la haute Égypte;

d'autres les chargeaient à la pelle, et quelquefois, quand les couffins manquaient, ils plaquaient sur les reins de leurs camarades un tas de boue, que les pauvres diables retenaient des deux mains par derrière, se dépêchant d'aller le secouer sur la berge. Mais cette boue, au grand soleil, s'attachait vite; en haut, il fallait la râcler.

Tout cela montait, descendait, courait, faisait semblant de rire, d'être de bonne humeur.

Sur le chemin de halage et sur les berges, se tenaient debout les cheiks de chaque village appelé à la corvée, en robe noire ou bleue et gros turban blanc ou vert, appuyés sur un grand bâton. Ils encourageaient leur monde.

Et plus loin, en arrière, se tenait à cheval le bey turc, au milieu de ses cavas.

Ce groupe à cheval, au milieu de ces êtres humains grouillant dans la fange, sous le soleil ardent, était terrible à voir: c'était la force, la puissance farouche du maître impitoyable et brutal veillant sur ses esclaves.

Les fellahs semblaient rire; mais à peine le

cheik avait-il une distraction et détournait-il les yeux... crac! un coup de pioche éventrait le couffin fourni par le gouvernement.

Mais aussi gare si le cheik avait vu faire le coup! Aussitôt le coupable était saisi par les cavas, jeté à terre, étendu sur le ventre, et, malgré ses cris, ses plaintes, ses invocations à la barbe du Prophète, la courbache lui traçait des raies bleues, jaunes et rouges, sur la plante des pieds, jusqu'à ce que le Turc impassible fît signe que c'était assez.

Voilà le travail des fellahs!...

C'est la corvée du bon vieux temps!... La corvée du roi très-chrétien, du couvent, du seigneur.... Oui, c'est ainsi qu'étaient traités les paysans de France avant 1789.

Et c'est pour cela que la nation a fini par se révolter; qu'elle a confisqué les terres des émigrés et qu'elle les a vendues aux malheureux qui les cultivaient depuis des siècles, n'obtenant d'autre salaire que des coups; c'est pour cela qu'elle les a défendues contre toute l'Europe

soulevée par ces nobles barbares, et qu'au lieu d'être encore aujourd'hui des fellahs nous sommes devenus des citoyens, dont les droits et les devoirs sont inscrits dans les lois.

Tu sais, Jean-Baptiste, que de mauvaises gazettes ont reproché dans le temps à la Compagnie universelle du Canal du Suez de se servir des fellahs pour faire le canal maritime, et que Nubar-Pacha, ministre du khédive Ismaïl, homme très-capable, mais complétement dévoué à son maître, est même venu protester en France contre cet abus.

C'était une mauvaise plaisanterie.

Si Nubar avait dit :

« Nous voulons abolir la corvée en Égypte, et M. de Lesseps, en vertu de son contrat, s'y oppose ! »

Alors l'affaire aurait été sérieuse.

Mais de venir nous dire :

« Vous autres Français, qui regardez tous les hommes comme des frères, vous ne devez pas vous servir des fellahs ; c'est un privilége qui

nous appartient à nous seuls, parce que nous les regardons comme des bœufs, comme des ânes et des dromadaires. Rendez-nous donc nos fellahs, que nous vous avons loués trop bon marché, et qu'il nous serait plus profitable d'employer ailleurs ! »

Quelle farce !

Il faut avouer que ces Orientaux ont parfois des idées singulières, et qu'ils nous croient un peu trop bêtes.

Mais Nubar avait sans doute donné d'autres raisons aux journaux qui le soutenaient, des raisons plus solides et qu'ils ont gardées pour eux.

Enfin, quoi qu'il en soit, tu peux te faire une idée du travail des fellahs, d'après ce que je viens de te dire. Ils font ce que faisaient leurs pères depuis trois mille ans, sous les Pharaons, sous les empereurs grecs, sous les Romains, sous les Arabes et les Turcs. Rien n'est changé !

C'est à cet état d'abrutissement que les a ré-

duits la caste de leurs prêtres, toujours avec les vainqueurs, jamais avec les vaincus; soutenant l'envahisseur dès qu'il avait le dessus, partageant avec lui le pouvoir et ses jouissances; invoquant Dieu, pour asservir encore davantage les victimes et leur ôter le courage de se révolter, de reconquérir leur indépendance, leur dignité.

Voilà le fond de toutes les histoires.

Il n'y a que nos évêques à nous qui soutiennent le peuple contre les puissants de la terre; qui considèrent le pauvre à l'égal du riche; qui prêchent d'exemple le désintéressement, l'humilité, la mansuétude, le pardon; qui respectent les lois du pays, et qui mettent toujours les intérêts de la patrie avant leurs intérêts particuliers et ceux de leur chef, notre saint-père le pape.

Aussi le peuple les vénère, — et il a bien raison!

V

Quelques jours après ma visite aux fellahs, en revenant un soir du chantier, qu'est-ce que je trouvai dans ma baraque ? le grand Charlot, avec un nommé Van den Bergh, planteur, armateur et négociant à Batavia.

Ils avaient loué trois chameaux pour visiter l'isthme; le chamelier de Suez, Arambourou-Omar, leur servait de guide.

Toute la caravane se trouvait dans mon jardinet, parmi mes choux, mes radis et ma salade.

Tu te figures quel ravage, Jean-Baptiste ! Si ce n'avait pas été Charlot, je me serais fâché;

mais avec un vieux camarade, on n'y regarde pas de si près; j'eus même l'air d'être content.

Ce Van den Bergh était maigre, jaune et transparent comme un parchemin; on aurait vu le jour à travers ses côtes, mais il était riche à millions, d'après ce que me dit Charlot; il avait des plantations, des navires, des esclaves en masse; il avait aussi des femmes à la douzaine, c'est dans cet état qu'elles l'avaient réduit.

Malgré ses millions, je me dis en le voyant que j'aimais mieux être dans ma peau que dans la sienne.

Il était assis sous ma tonnelle, et quand Charlot nous eut présentés l'un à l'autre, il resta longtemps à me regarder de ses grands yeux pâles, d'un air rêveur, et puis il finit par me dire :

« Il y a dix-neuf ans, quand je passai dans l'isthme avec le courrier de la malle des Indes, pour aller recueillir à Java la succession de mon oncle Tobie Van den Bergh, j'avais une santé comme la vôtre, monsieur Goguel.

— Je vous crois, monsieur, lui répondis-je, car vous êtes bien bâti, vous deviez être un solide gaillard dans votre temps.

— Oui, fit-il en souriant, oui, j'ai largement usé de mon capital, et je ne m'en repens pas!... Non... je ne m'en repens pas! »

Je crois qu'il s'en repentait tout de même un peu, ne pouvant plus recommencer la danse.

Arambourou vint nous servir le café dans de petites tasses chinoises, grandes comme des coquilles de noix, et M. Van den Bergh nous offrit des cigares délicieux.

Lui ne fumait plus, étant poussif, il devait se contenter du parfum des autres.

Voilà ce que c'est, Jean-Baptiste, que d'avoir brûlé, comme on dit, la chandelle par les deux bouts, et de se trouver usé jusqu'à la corde.

Nous causâmes longtemps du canal, des travaux, du nombre des ouvriers sur les chantiers, du prix de la main-d'œuvre pour les Européens et les Arabes, de la quantité de sable qu'il nous restait à extraire, de l'arrivée prochaine des dra-

gues et de leur puissance, enfin de toute l'entreprise en gros et en détail.

Après cela nous parlâmes de la nouvelle situation où se trouvaient les puissances en Europe depuis Sadowa.

Mais ce qui me surprit dans un homme aussi positif, c'est que dans cette guerre, si dangereuse pour tout le monde, il en voulait beaucoup moins aux Prussiens, cause unique de tout ce bouleversement, qu'aux Anglais qui ne s'en étaient pas mêlés du tout. Il leur souhaitait toutes les misères, et je crois qu'il nous en souhaitait autant à nous autres Français, qu'il accusait d'avoir conquis son pays soixante-douze ans avant, sous la première République, de se l'être annexé jusqu'en 1814, et de l'avoir entraîné dans toutes nos misères.

Son grand nez blanc se recourbait en parlant de ces choses lointaines, et ses yeux pâles s'allumaient comme des lanternes.

Je regardais Charlot, qui souriait et lui disait :

« Calmez-vous, monsieur Van den Bergh, votre état nerveux ne vous permet pas de si longues discussions irritantes, qui n'aboutissent à rien. »

Mais il ne voulait rien entendre et disait :

« Laissez-moi !... j'ai raison, et quand j'ai raison, le reste m'est parfaitement égal. »

Puis il reprenait d'un air de satisfaction :

« Maintenant la partie est engagée, les Prussiens ont gagné la première manche et relégué l'Autriche dans son coin; la seconde, ils la joueront contre vous; si vous aviez bougé après Sadowa, ce serait déjà fait, heureusement vos troupes étaient au Mexique, vous avez été prudents malgré vous; ils la gagneront aussi, car ils s'y préparent depuis cinquante ans, et vos meilleures armées se sont englouties en Crimée, en Italie, au Mexique; et la troisième ils la joueront contre l'Angleterre; l'enjeu de la partie, c'est la Hollande. C'est malheureux pour nous autres Hollandais, mais tôt ou tard cela devait arriver, comme pour le Schleswig-Holstein;

l était impossible de supporter la situation plus longtemps. Le despotisme des mers est le plus épouvantable des despotismes, tous les peuples en souffrent, il fallait que cela finît d'une manière ou d'une autre; l'aristocratie anglaise, avec sa marine exclusive contraire au droit des gens, ne peut durer toujours. Ne s'est-elle pas opposée à votre canal? N'a-t-il pas fallu la pression de l'opinion de tous les peuples et de plusieurs gouvernements, pour l'empêcher d'intervenir? C'était tout simple, ce canal doit rétablir un jour la grande route de l'Asie, interceptée bêtement au quinzième siècle par les Turcs, qui se sont coupé eux-mêmes les vivres en jetant leur cimeterre en travers de la carte, et décidant ainsi toute l'Europe à prendre le chemin du Cap. Votre canal doit forcer le commerce du monde de repasser par la Méditerranée; il doit ranimer le commerce et la marine de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce; il doit réveiller le génie des races latines, tombé dans le marasme faute de communications. Cela suffisait à ces aristocrates anglais pour résister

au progrès, pour vous mettre des bâtons dans les roues. C'était une grande idée, une idée généreuse à la française, dont l'univers était appelé à profiter; une œuvre de paix, car tous les peuples ont besoin de travail, de commerce, de débouchés pour leurs produits; la mer est le bien de tous! Aussi Palmerston n'en voulait pas; il a fallu que le peuple anglais lui-même, par esprit de justice, vînt vous appuyer et lui forcer la main. Est-ce vrai, monsieur Goguel? fit-il en me regardant en face.

— Sans doute, lui dis-je, il y a beaucoup de vrai là-dedans.

— Tout est vrai, dit-il. Mais aujourd'hui les affaires vont être portées sur un autre terrain, bien autrement grave pour cette aristocratie britannique que pour votre canal. On peut dire qu'elle branle au manche et que rien ne peut la sauver. Elle a eu beau s'emparer de tous les golfes, de tous les caps, de tous les détroits, de toutes les îles du monde, pour couper le chemin aux autres et les effacer de la carte des nations

commerçantes quand il lui plaît.... bientôt.... bientôt on va la saisir corps à corps chez elle. Vous êtes jeunes et vous verrez ça!.... Ces Anglais qui, par la ruse et la violence, vous ont pris à vous Français le haut et le bas Canada, la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve, la Grenade, Saint-Vincent, Saint-Dominique, Saint-Christophe, Tabago, Sainte-Lucie, l'Ile-de-France; à l'Espagne, la Jamaïque, le Honduras, Campêche, la Trinidad, les îles Falkland; à nous, Demerary, Essequibo, Berbice, le Cap, sans parler de ce qu'ils ont enlevé à la Turquie, au Danemark et aux autres puissances; ces Anglais qui, en somme, ne sont que trente millions d'hommes pour dominer tout le globe, vont enfin trouver leurs maîtres!... C'est moi, Van den Bergh, qui vous le dis; l'heure est proche, et toute la terre respirera; les quatre-vingt-dix millions d'Indous qu'ils habillent malgré eux de leurs cotonnades, en leur refusant une poignée de riz et quelques grains de sel qui leur seraient bien plus nécessaires; tous ces millions d'êtres

humains lèveront les mains au ciel, pour le remercier de ce soulagement inespéré. »

M. Van den Bergh gesticulait comme un véritable fou ; et je dois t'avouer, Jean-Baptiste, que plus d'une fois pendant cette longue tirade je regardai Charlot, pour lui demander si la cervelle du pauvre homme n'avait pas complétement déménagé.

Les Hollandais n'ont pas la réputation d'être de grands discoureurs, et c'était une raison de plus de croire que celui-ci ne se trouvait pas dans son état naturel.

« Mais, monsieur Van den Bergh, lui dis-je, à supposer que les Allemands parviennent à nous battre, comme vous le croyez, grâce à leur magnifique organisation préparée depuis cinquante ans, comment pourraient-ils lutter contre les Anglais sur mer, eux qui n'ont pas de marine ?

— Pas de marine ! fit-il en haussant les épaules. Quand on a des côtes, et quand on a des marins, des ports, du bois, du fer, du chanvre,

du charbon, on a bientôt des vaisseaux, des canons et tout ce qu'il faut pour passer un bras de mer comme la Manche. Depuis le commencement du monde, les nations exclusivement maritimes ont été dévorées par des peuples de terre ferme : Tyr, Carthage, Venise, Gênes, enfin toutes ont passé par là. Il suffit d'être le plus fort pendant quinze jours pour en venir à bout ; une expédition d'un mois et la réunion de toutes les matières premières nécessaires ne sont pas une grande histoire. Votre premier Bonaparte, qui se calquait sur les Romains, le savait bien. Et d'ailleurs la Prusse, en s'annexant la Hollande et la Belgique, aura, depuis le Niémen jusqu'aux bouches de l'Escaut, autant de côtes en Europe que les Iles Britanniques; c'est un des pays les mieux situés pour le commerce et la navigation ; il est maître des embouchures de quatre grands fleuves, qui traversent toutes les provinces de l'Allemagne du Nord, et d'un grand nombre d'autres rivières navigables. Les Prussiens avaient depuis longtemps les ports

de Stettin, de Colberg, de Dantzig, de Memel et de Pilau, excellents pour la marine marchande; ils viennent de s'en donner deux de premier ordre pour la marine de guerre : Kiel et Jahde; ils sont en train d'augmenter leur marine militaire; le budget de la Prusse, au moment où je vous parle, monsieur Goguel, s'élève pour cet objet important à trente-cinq millions de thalers, ce qui fait plus de cent millions. Et si vous ajoutiez à tout cela les fleuves, les ports, les forces navales de la Hollande, vous verriez une situation maritime fort respectable.

— Comment, lui dis-je, vous Hollandais, vous, un peuple libre, indépendant, vous pourriez un jour vous courber sous le joug des Prussiens; vous prévoyez cette situation avec calme?

— Écoutez, monsieur Goguel, fit-il d'un ton flegmatique, nous avons été la première nation maritime du monde; les Anglais, joints quelquefois aux Français, nous ont anéantis comme puissance politique; nous n'avons plus d'amour-

propre; nous ne voyons plus que nos intérêts matériels... A qui la faute? Et puis à quoi bon se fâcher contre les choses? Cela ne leur fait rien, cela ne les empêche pas d'exister! Si jamais les Allemands l'emportaient sur vous, comme sur l'Autriche, ils voudraient profiter de leurs avantages, et le seul profit réel, durable, qu'ils pourraient en tirer, ce serait de s'enrichir; pour s'enrichir, il leur faudrait une bonne marine, de bonnes colonies. Tout cela ne conviendrait pas aux Anglais, il faudrait donc en venir aux mains, car, comme l'a dit Bismarck, c'est par le fer et par le feu que se tranchent les grandes questions. Nous autres Hollandais, nous ne sommes guère plus en état de résister que le Hanovre....

— Mais en rompant les digues?.... dit Charlot.

— Rompre nos digues et nous engloutir pour faire plaisir aux Anglais, qui nous ont abaissés et dépouillés de tout ce qu'ils ont pu nous prendre!... s'écria M Van den Bergh, allons donc!

nous serions bien bêtes. Si les Anglais, les Français et les Autrichiens comptent là-dessus, ils ont tort. La force des choses, c'est que le commerce du centre de l'Europe passe entre les mains des Prussiens et les nôtres, sur tout le versant de la Baltique et de la mer du Nord. C'est un principe que tout pays industriel ayant les matières premières en abondance, qui ne se crée pas de marine, est appelé à disparaître. C'est justement le cas, et je ne crois pas que les Prussiens veuillent se laisser dépecer par n'importe qui.... Que je me fâche ou que je rie, monsieur Goguel, cela ne changera rien à l'état des choses. »

Les discours de M. Van den Bergh m'avaient rendu tout pensif, et je finis par demander à ce finaud s'il considérait notre canal maritime comme inutile.

« Tant que la guerre menacera, dit-il, le canal maritime n'aura pas le quart de sa valeur; mais après la guerre, si les Anglais sont battus, toute l'activité du monde se portera vers le commerce;

le droit des gens sera rétabli sur mer, et votre canal maritime ne sera plus assez large pour recevoir tous les bateaux qui voudront passer. Tout ce qui nuit à la paix nuit aussi à votre canal. »

Voilà ce que me dit ce monsieur, et si je t'en parle, c'est qu'il avait prévu notre guerre avec la Prusse.

Je me souviens aussi qu'il me dit que la Russie serait exclue définitivement des affaires de l'Europe, et que les Allemands lui diraient tranquillement : « Allez là-bas, en Asie, c'est votre chemin, et tâchez de nous laisser tranquilles. Happez Constantinople si vous pouvez; nous ne serons pas fâchés d'une pareille diversion pendant notre affaire avec les Anglais; mais ensuite nous aurons encore à nous entendre, à régler nos comptes pour la Courlande, l'Esthonie et la Livonie. »

Il parlait avec beaucoup d'aplomb. Reste à savoir maintenant si la seconde partie de sa prédiction s'accomplira, Jean-Baptiste. C'était un

finaud de premier ordre; mais je crois qu'il se trompait sur le chapitre de la marine allemande. Pourquoi les Allemands auraient-ils besoin d'une marine? La haute aristocratie de la Prusse et celle de l'Angleterre peuvent très-bien s'entendre, faire des traités, se marier entre elles; quant au peuple, avec le caractère servile des Allemands, il ne bougera pas; moins on est riche, plus on est soumis et résigné. Tout se passera donc comme autrefois, j'espère, d'autant plus que les Anglais, qui ne sont pas bêtes, occupent déjà Aden, ce qui leur permet de concentrer toutes leurs forces rapidement en Europe et en Asie, selon le besoin. »

Il pouvait être alors huit heures du soir, et comme M. Van den Bergh n'avait pas l'air de vouloir aller dormir, n'ayant pas encore soupé, j'envoyai mon saïs Kemsé-Abdel-Kérim me chercher une bouteille de vin à la cantine, avec quelques autres petits accessoires; Charlot n'était pas fâché non plus de se mettre quelque chose sous la dent.

Depuis deux ou trois heures, Ker-Forme avait emmené l'équipe de nuit à la tranchée, mes hommes à moi se reposaient. Le plus grand silence régnait aux environs, et, sauf une lampe qui brillait sous la tonnelle, tous les feux du campement étaient éteints.

Un quart d'heure environ après le départ de Kemsé, nous l'entendîmes revenir causant et riant avec Georgette ; ils portaient à deux le panier de la mère Aubry, le tenant chacun d'une main par l'anse.

« Nous voilà, Goguel, dit Georgette tout ébouriffée ; tu n'auras pas grand' chose, les autres ont tout avalé. »

Elle riait, montrant ses petites dents blanches, et se mit à déployer la nappe sur la table d'un air joyeux, insouciant, sans regarder mes convives et ne s'adressant qu'à moi. Kemsé l'aidait.

« Ah ! faisait-elle, Kemsé est arrivé juste à temps, nous allions fermer. Par bonheur, la mère Aubry avait mis de côté la moitié d'un gigot et le fond d'un saladier, pour son déjeuner

de demain ; c'est tout ce que nous avons ; et puis ces quatre oranges ; mais je sais que tu n'aimes pas les oranges, un bon morceau de fromage te convient mieux. »

Et poussant un éclat de rire :

« Tiens.... il en reste.... Oui.... au fond du panier, avec la bouteille de rouge. »

Elle me regardait :

« Hé ! tu ne me dis rien... c'est pourtant moi qui l'ai découvert au fond de l'armoire... la mère Aubry voulait le garder. »

Alors je pris sa jolie petite tête dans mes mains et je l'embrassai sur le front :

« Maintenant, va te coucher.... Bonne nuit, Georgette.... Dors bien !

— Et toi aussi, fit-elle en s'éloignant. Tu n'oublieras pas de m'éveiller, car j'ai bien sommeil, je vais m'en donner. »

Cette voix de jeune fille, vive et gaie, retentissant dans la nuit, sembla tirer M. Van den Bergh de sa rêverie, car il s'était accroupi dans mon fauteuil de canne, et regardait de

ses yeux pâles ce qui se passait, d'un air d'indifférence.

« C'est étonnant, murmurait-il, étonnant.

— Allons, si le cœur t'en dit, prends place, dis-je à Charlot en me mettant à dépecer le gigot. — Vous ne vous décidez pas, monsieur Van den Bergh ?

— Merci ! fit-il, je me sens bien et ne veux pas me charger l'estomac à cette heure avancée du soir ; c'est une précaution dont je me suis toujours bien trouvé, monsieur Goguel.

— Oui, monsieur Van den Bergh ; mais comme je suis forcé de me lever demain de grand matin pour aller au chantier, vous comprenez....

— Sans doute.... sans doute !... fit-il ; à chacun ses nécessités, les positions sont différentes et les besoins aussi. »

Et tandis que Charlot et moi nous mangions de bon appétit, en nous regardant, tout à coup il reprit :

« Qu'est-ce donc que cette jeune fille, monsieur

Goguel ; cette enfant qui tout à l'heure est venue vous apporter ces provisions ?

— Georgette ?

— Elle s'appelle Georgette... C'est une jolie enfant.

— Oui, monsieur Van den Bergh, une pauvre enfant dont le père est mort voilà dix-huit mois, à la première invasion du choléra ; mais nous l'avons adoptée ; tout le campement du Séra-péum, tous les anciens l'ont prise sous leur protection ; elle est de la famille.

— Elle est charmante, fit-il, oui, charmante, pleine de vivacité, d'espièglerie, de bonne humeur. »

Je pensais :

« Tu voudrais bien l'emmener à Batavia, vieux farceur, ou bien en Hollande ; mais un instant, nous sommes là, nous autres. »

Et j'ajoutai :

« Oui !... Et malheur à celui qui la regarderait de travers, qui lui rendrait la vie dure, qui chercherait à mettre la main des-

sus.... Vous comprenez, monsieur Van den Berg.... il se trouve dans le monde des gueux capables de tout....Mais celui-là n'aurait pas beau jeu.

— Je vous crois, fit-il. C'est bien.... c'est très-bien. »

Il semblait tout pensif, et, tirant de la poche de sa redingote une toute petite pipe en or, dont le fourneau n'était pas plus grand qu'un dé à coudre, il y mit quelques grains d'opium, renfermés dans une petite boîte.

Alors je me dis en moi-même :

« Ah ! ah ! voilà donc pourquoi tu es si maigre ! »

Car j'avais vu des Chinois adonnés à cette passion terrible et tous secs comme des allumettes.

Il alluma sa pipe à la lampe et me demanda :

« Vous avez connu le père de cette enfant ?

— Sans doute, je l'ai connu ; dans les premiers temps de mon arrivée au Sérapéum, nous n'étions pas plus de six ou huit employés de l'Entreprise ;

on se voyait tous les jours, on vivait ensemble. Le père de Georgette était un excellent homme au fond, mais un peu maniaque, ne communiquant ses affaires à personne, et toujours comme absorbé par une idée fixe.

— Quelle idée? demanda Charlot.

— Ma foi! je n'en sais rien. Dans tous les cas, ce n'était pas une idée gaie, car, malgré son humeur joviale qui le portait à chanter des gaudrioles au haut de son échelle, en badigeonnant les murs, quelquefois il se mettait tout à coup dans une fureur incroyable, jurant comme un possédé, lançant ses brosses, ses pots de couleur, tout ce qui lui tombait sous la main, à droite, à gauche, et hurlant : « Je ne le retrouverai donc jamais!... Il faudra donc que je me pende sans avoir eu le bonheur de l'étrangler!... Où est-il?... où est-il?... » Sa petite fille seule parvenait à le calmer, par ses pleurs et ses cris. Alors il remontait à son échelle et se remettait à l'ouvrage comme si rien ne s'était passé. Voilà, monsieur Van den Bergh, ce que je puis vous dire sur Ber-

nard Lafosse, le père de Georgette, et personne n'en sait plus long que moi. »

Le Hollandais avait changé deux ou trois fois de figure en écoutant mon histoire ; ses grands doigts maigres s'allongeaient et se raccourcissaient au bord de la table, comme sur les touches d'une épinette.

« C'était un singulier caractère, fit-il en regardant Charlot du coin de l'œil. Et sans doute ce Bernard Lafosse était chargé de décorer votre chapelle ?

— Non, monsieur Van den Bergh, il était simplement chargé de mettre en couleur au blanc de céruse les baraques bretonnes, pour empêcher les insectes de s'y loger et les planches de pourrir.

— Alors, fit-il brusquement, c'était un malheureux !

— Un malheureux, monsieur ! Dites un simple ouvrier, un homme de métier qui gagne ses cinq à six francs par jour.

— Bon.... bon !... fit-il en se levant, c'est ce

que j'entends.... Et le gueux traînait l'enfant avec lui.... il l'exposait à périr misérablement.... il n'avait pitié de rien!... »

Une sorte d'indignation sourde avait saisi M. Van den Bergh, qui se promenait de long en large, les yeux à terre, ses longs bras croisés sur le dos.

Charlot me faisait signe de me taire; mais en entendant cette espèce de diplomate appeler *gueux* un bon et brave ouvrier, parce qu'il n'avait pas eu la chance d'hériter de quelque oncle de Batavia, la colère me gagnait à mon tour et je lui dis :

« Que vouliez-vous donc, monsieur, que fît Bernard Lafosse? Son enfant, il l'avait avec lui; il l'entretenait aussi bien que possible, d'après son état et sa paye; il ne pouvait pas l'élever en duchesse. Je vous trouve bien singulier aussi, moi, d'appeler un de nos ouvriers : gueux!

— Allons.... allons.... Goguel, me disait Charlot, tu vois bien que M. Van den Bergh raisonne d'après son point de vue.

— Je vois qu'il raisonne très-mal, » lui répondis-je.

Mais M. Van den Bergh ne nous écoutait déjà plus ni l'un ni l'autre ; il allait et venait, les poings crispés, et bégayait :

« Oui.... oui.... voilà ce que je supposais.... Et elle.... elle.... qu'est-elle devenue ? fit-il en s'arrêtant tout à coup et me regardant.

— Qui, elle ?

— La femme.

— La femme de Bernard Lafosse ?

— Oui, monsieur, la mère de l'enfant ?

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, vous m'en demandez trop, je n'ai jamais connu que Bernard lui-même ; il n'était pas communicatif, je vous l'ai déjà dit.

— C'est bien, fit-il en se rasseyant, tout cela doit être tiré au clair, sans perdre une minute, vous m'entendez, monsieur Hardy ?

— Très-bien, monsieur Van den Bergh, je ferai mon possible, » répondit Charlot.

J'étais stupéfait de leur air grave à tous les deux et je n'y comprenais rien.

« Et, dit encore M. Van den Bergh, il faut que la jeune personne soit retirée immédiatement de la situation déplorable où l'autre l'a laissée.

— Qui cela.... Georgette? lui dis-je.

— Oui, monsieur Goguel.

— Ah! ah! ceci est autre chose, monsieur Van den Bergh, lui répondis-je; pour mettre la main sur Georgette et l'emmener à Batavia ou ailleurs, vous trouverez des gens qui vous crieront: Halte! Moi tout le premier, je vous en préviens. »

M. Van den Bergh haussa les épaules sans daigner me répondre et dit :

« C'est bon!... Vous m'avez entendu, monsieur Hardy, cela suffit. »

Puis s'adressant de nouveau à moi, d'un ton plus convenable :

« Monsieur Goguel, me dit-il, votre ami Hardy m'a promis l'hospitalité de votre part; mon état de souffrance ne me permet pas de pas-

ser la nuit en plein air, comme les jeunes gens ; je coucherai sous votre toit, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, lui répondis-je, et je vous souhaite même un bon sommeil. Seulement, sur le chapitre de tout à l'heure, je vous préviens que nous ne serons jamais d'accord. »

Il ne me répondit pas et entra se coucher sur mon lit. Charlot et moi nous restâmes dehors ; le chamelier tira quelques couvertures du sac d'un de ses chameaux accroupis dans mon jardin ; Charlot, tout rêveur, m'en remit une ; j'éteignis ma lampe et chacun se coucha de son côté contre le mur. Il pouvait être alors onze heures, je ne tardai pas à m'endormir profondément.

VII

Le lendemain vers quatre heures, Arambourou vint éveiller mes hôtes ; Charlot roula sa couverture, moi la mienne ; M. Van den Bergh sortit de ma baraque, et me dit en souriant :

« Je vous remercie, M. Goguel, de votre bonne hospitalité. Je pense rester encore quelque temps en Égypte, et vous me feriez bien plaisir d'accepter à déjeuner pour dimanche prochain, dans l'Ouadi de Bir-Abou-Ballah, où je me rappelle avoir vu de jolies cultures autrefois.

— Nous verrons cela, monsieur Van den

Bergh, lui répondis-je ; en ce moment le travail presse ; il s'agit de terminer notre tranchée avant l'arrivée des dragues, mais, si c'est possible, j'irai. »

Là-dessus Charlot me serra la main, ils se mirent en selle, les chameaux accroupis se levèrent, et la petite caravane partit en silence dans la direction d'Ismaïlia.

Moi, je fis mon tour dans le campement, comme à l'ordinaire ; j'allai donner mes ordres aux chameliers de l'Entreprise, voir, en passant, si Choubra avait eu sa ration ; bref, je m'occupai de mes affaires, sans m'inquiéter davantage des propos du Hollandais, que j'attribuais à l'abus de l'opium.

Vers six heures j'allais toquer aux vitres de Georgette, lorsque je l'aperçus sur le seuil de sa petite baraque.

« Hé ! me dit-elle en riant, tu viens trop tard ce matin, Goguel, je suis plus matinale que toi ; vous vous êtes bien amusés, hier soir ?

— Pas trop, Georgette, » lui dis-je en m'arrê-

tant sur le pas de sa porte, et regardant à l'intérieur la petite chambre blanchie à la chaux, le plancher déjà balayé et le petit lit déjà fait.

« Tu te soignes bien, lui dis-je; tu sais t'arranger dans ton nid.

— Tiens ! fit-elle, qui donc penserait à moi, si je ne veillais pas à mon ménage?

— C'est juste, Georgette. »

Et remarquant une petite croix de bois contre le mur, au-dessus du lit :

« Tu fais donc aussi tes dévotions, Georgette?

— Mais, sans doute, je ne suis pas païenne.

— Est-ce que tu vas aussi te confesser aux Pères de la Terre-Sainte?

— La mère Aubry m'en parle tous les jours.... Mais j'ai tant de péchés.... tant de péchés, que je n'ose plus.... Depuis six mois je n'y suis pas allée. »

Elle riait, et je la regardais dans le blanc des yeux, ce qui la fit rire encore plus fort.

« Écoute, lui dis-je, quand tu voudras te confesser, viens auprès de moi.... Tu me raconteras

tout.... tout.... jusqu'à tes plus secrètes pensées, et je te donnerai toujours l'absolution.

— Oh ! le bon apôtre, faisait-elle.... oui.... le plus souvent !... aller lui dire mes péchés à lui !

— Méfie-toi toujours d'Olympios, repris-je, et de tous les Grecs, même des Hollandais ; tu ne sais pas combien de gens t'en veulent. »

Et je lui racontai ce que M. Van den Bergh, le grand pâle, m'avait dit. Elle ne finissait pas de rire, ne croyant pas un mot de cette histoire.

Enfin, comme Abou-Gamousse sonnait le départ de mon équipe, je la quittai, tout réjoui moi-même de sa bonne humeur et bien persuadé qu'elle ne ferait jamais rien sans me consulter.

Ce jour se passa comme tous les autres ; et le dimanche suivant, les Italiens et les Dalmates ayant laissé l'ouvrage en plan pour aller assister à la messe du Père Domingo, je me rappelai l'invitation de M. Van den Bergh. En conséquence de quoi, sitôt après déjeuner, je sellai mon cheval, et je partis pour l'Ouadi de Bir-Abou-Ballah (l'oasis du Père des Dattes).

Cette petite oasis, située sur le canal d'eau douce de Suez à Nefich, était le rendez-vous habituel des employés d'Ismaïlia, les jours de fêtes. Ils y venaient en famille, par bateau; on y dansait, on y riait; les jeunes dames et les demoiselles se faisaient un bonheur d'y respirer à l'ombre des palmiers; et nous autres employés de l'Entreprise, venus de neuf kilomètres pour jouir d'un instant de distraction, nous n'étions pas moins heureux de renouveler connaissance avec les doux yeux bleus de la mère-patrie. On ne se quittait jamais sans regrets, sans promesses de se revoir et sans une légère pression de main à l'heure des adieux.

Bref, cet endroit me rappelait les plus gracieux souvenirs, et puis aussi d'agréables parties de chasse à la saison d'automne, au grand passage des cailles.

Combien de fois M. Durant, notre chef comptable, notre chef de section, M. Laugaudin, Saleron et moi, n'avions-nous pas fait ce petit voyage en barque, une volaille froide, un gigot,

quelques bouteilles de vin sous la banquette, de grand matin, à la fraîcheur, pour être à notre poste avant le lever du jour !

Le mulet de halage ne se pressait jamais, il fallait une bonne heure et demie pour arriver le long des rigoles d'irrigation bordées de jeunes saules, où les sarcelles, les canards et autres oiseaux aquatiques se plaisaient à dormir la tête sous l'aile, avant de prendre leur vol vers les grands lacs.

Au premier rayon de soleil, le cri d'éveil était donné, la fusillade commençait.

Ah ! si nous avions eu des chiens d'arrêt, surtout des épagneuls qui vont à l'eau, quelles belles chasses nous aurions faites !

Tout en galopant, voilà les souvenirs qui me trottaient par la tête.

Je me rappelais aussi le vieux cheik Békri, de la tribu des Benou-Hadjar, venu de l'Arabie bien des années avant la création du canal, avec ses femmes et ses enfants, pour cultiver au milieu des sables ce coin reculé du monde, un bon

vieux bédouin à tête d'épervier, toujours assis dans l'ombre de sa vieille tente effilochée, les joues creuses, la barbe blanche, le gros turban enfoncé jusqu'aux épaules, le tuyau du chibouck entre ses lèvres tremblantes.

Et rêvant à ces choses, au bout d'une heure environ, j'aperçus de loin, par-dessus les hautes berges du canal, sur l'autre rive, l'oasis de Bir-Abou-Ballah ; la jolie maisonnette à l'égyptienne entourée de son élégante vérandah, les persiennes peintes en vert, offerte par la Compagnie universelle à l'émir Abd-el-Kader lors de sa visite dans l'isthme en 1863 ; et à côté, la belle gerbe de palmiers et l'antique puits du Père des Dattes surmonté de sa roue vermoulue, où pendait un long chapelet de pots plongeant dans la citerne. En tournant la roue, les pots remontaient à la file, vidant leur contenu dans une petite auge de bois, et redescendaient sur la poulie. L'auge répandait l'eau dans un bassin plus large, qui la distribuait par de petites rigoles sur toutes les terres environnantes. C'est la no-

riah d'Égypte, une invention qui date des premiers temps de la Bible et qui nous prouve que les gens d'alors n'étaient pas bêtes.

Tout cela me revient quand j'y pense ; il me semble le voir peint devant mes yeux, avec les tamarix qui poussaient au voisinage du vieux puits, et sans oublier la tente du père Békri, ni ses fils, dispersés dans les cultures d'orge, de maïs, de coton, en train de faire la seconde ou la troisième récolte.

Comme j'arrivais, ma première idée fut de découvrir au loin les trois dromadaires de mes amis Charlot et Van den Bergh, dont le profil n'aurait pas manqué de se détacher sur cette plaine immense, s'ils avaient été là ; mais j'eus beau regarder, rien de pareil n'apparaissait sur l'horizon, ce qui me fit pousser un juron, Jean-Baptiste, chose bien naturelle en semblable circonstance.

Enfin, ayant pris mon fusil en bandoulière, je m'écriai :

« Bah ! passons le canal tout de même, je suis

peut-être en avance, et les canards, s'il en vient, m'aideront à prendre patience. »

Là-dessus, descendant la berge, je mis Choubra à la nage. Mais au moment de reprendre pied en face, près d'une mare d'infiltration comme il s'en rencontrait sur le parcours du canal, deux grands buffles, enfoncés jusqu'aux yeux dans la vase, se relevèrent le muffle en l'air, soufflant et me regardant d'un air menaçant. Choubra frémissait, et je tenais déjà le plus avancé des deux buffles en joue, entre les yeux, à quelques pas, lorsqu'il eut la bonne idée de se détourner et de me livrer passage.

Je n'en fus pas fâché, car du plomb de canard aurait bien pu glisser sur une tête pareille.

J'abordai donc et je m'avançai tranquillement au pas vers le vieux cheik, qui m'avait reconnu de loin et me regardait venir sans bouger, d'un air de satisfaction.

« Allah te donne une longue vie, père Békri ! lui dis-je en mettant pied à terre près de la noriah.

— Qu'il t'entende ! répondit le vieux bédouin d'un ton de bienveillance.

— Tu n'as vu personne auprès du puits ? lui demandai-je.

— Personne, fit-il. Mais le soleil est haut, il peut venir quelqu'un avant la nuit. »

J'étais fort ennuyé, mais l'observation du cheik me semblait juste; j'attachai Choubra au tronc d'un tamarix, et je m'assis au bord de l'auge, les yeux sur le canal, du côté d'Ismaïlia.

Le père Békri était rêveur ; nous restions ainsi en silence depuis quelques instants, lorsqu'il me demanda :

« Combien as-tu de femmes, mon gentilhomme ? »

C'était un titre d'honneur qu'il me donnait d'après l'inspection de mon cheval.

Il voulait entrer en conversation, je le compris tout de suite, et, n'ayant rien de mieux à faire, je lui répondis:

« Je n'en ai point, je suis encore trop jeune.

— Trop jeune ! fit-il après avoir aspiré lente-

ment une bouffée de son chibouck; quel âge as-tu donc?

— Vingt-quatre ans.

— A vingt-quatre ramadans[1] j'avais deux femmes, dit-il; mon fils Hamoud en a deux, il est de ton âge, et mon fils le plus jeune, Zalim, en a deux aussi.

— C'est possible, lui dis-je; mais dans mon pays on ne se marie pas si jeune, et puis il ne nous est jamais permis d'avoir plus d'une femme. »

Là-dessus il resta pensif pendant deux ou trois minutes, pour se mettre cela dans la cervelle, et moi, ne voyant rien venir sur le canal, pour passer le temps, je repris :

« Non, nous n'avons jamais plus d'une femme, père Békri; elle est maîtresse de la maison et nous ne pouvons pas en changer, à moins qu'elle ne meure avant nous, alors il nous est permis d'en épouser une autre. »

1. Neuvième mois du calendrier arabe. Les musulmans comptent les années par ramadans.

Cela lui paraissait étrange; il fixait sur moi ses petits yeux noirs, et, remarquant sans doute que je parlais sérieusement, il me demanda :

« Et combien une jeune vierge vaut-elle de guinées dans ton pays, mon gentilhomme ?

— Dans mon pays les femmes ne s'achètent pas, lui répondis-je; au contraire, le père vous donne de l'argent pour qu'on prenne sa fille. »

Et voyant combien ce chapitre l'intéressait, je lui racontai dans tous les détails la manière dont se font les mariages en France, l'âge où l'on peut se marier, la demande, la dot, le contrat, la comparution devant le maire, et puis la bénédiction à l'église.

Il comprenait tout cela très-bien, et, selon son habitude, il inclinait doucement la tête, en murmurant :

« Bon !... bon !... ah! c'est ainsi qu'on se marie dans ton pays... Alors, les femmes sont très-heureuses et très-fières, mon gentilhomme.

— Sans doute, lui dis-je; elles sont libres

d'aller et de venir ; elles n'ont point de voile sur la figure ; on les mène partout, à la danse, au spectacle ; plus l'homme a d'argent, plus il se fait d'honneur d'en dépenser pour elles. »

Il clignait des yeux et me demanda :

« Vont-elles aussi à la mosquée, vos femmes ? Font-elles leurs prières ? Votre prophète a-t-il dit qu'elles auraient part au paradis ?

— Cela va sans dire, père Békri ; elles ont part à tout, et même le prêtre conserve la direction de leur âme après le mariage, pour être sûr de la sauver. Elles vont, quand il leur plaît, lui raconter en secret, dans un petit pavillon, leurs péchés et leurs plus secrètes pensées.

— C'est bon, fit-il, je comprends : ils sont eunuques.

— Eunuques ! m'écriai-je avec indignation ; tu oses avoir une idée pareille, père Békri ? c'est abominable.

— Vos marabouts ne sont pas eunuques ? fit-il d'un ton sec.

— Certainement non, lui dis-je.

— Et vos femmes vont les voir en secret... les maris ne disent rien?...

— Sans doute. »

A peine eut-il entendu cela, que, se levant de sa place, il me tourna le dos en criant :

« J'avais cru tout ce que tu me disais; mais, à cette heure, je vois que tu n'es qu'un menteur ! »

Et sans vouloir m'entendre davantage, il entra dans sa tente.

Voilà les Arabes, Jean-Baptiste, la foi leur manque; et quand la foi vous manque, tout est perdu, on ne peut pas être sauvé. Jamais notre sainte religion ne se répandra dans ce pays; il n'y a que les Français, avec quelques autres peuples intelligents, qui soient dignes de comprendre nos saints mystères.

Si je t'ai raconté ces choses, c'est pour te montrer la bêtise des hommes, lorsqu'on n'a pas soin de leur ouvrir l'esprit dès l'enfance par l'enseignement du catéchisme.

Après cela, voyant que rien ne venait sur le

canal, du côté d'Ismaïlia, je détachai Choubra et je repris la direction du Sérapéum.

Je me souviens que le chaland-coche arrivait justement de Suez, ce qui me força d'attendre qu'il eût passé ; il était encombré de monde, comme toujours, et je remarquai le Père Domingo et son servant, debout au milieu de la foule, contre la cabine. Dès qu'ils m'aperçurent près de la berge, ils firent un mouvement de surprise. Le Père Domingo ferma brusquement la porte, contre laquelle il s'appuyait, et me lança un coup d'œil singulier.

Ces choses, je n'y fis pas attention alors, elles me sont revenues depuis.

Le chaland passé, je me mis à la nage, et sur l'autre rive Choubra prit le galop.

Maintenant, Jean-Baptiste, il faut te figurer mon indignation contre Charlot et M. Van den Bergh, qui m'avaient fait venir là pour se moquer de moi ; je ne voyais pas d'autre raison, et je me promettais bien de leur rendre la pareille, si l'occasion s'en présentait.

Mais une bien autre surprise m'attendait au Sérapéum.

Comme j'entrais dans la rue de l'Hôpital, au tournant du four de Sainbois, voilà que le grand Olympios, ce fameux pharmacien grec dont je t'ai déjà parlé, ce bel homme qui rôdait à la cantine autour de Georgette, et dont la vue seule me rendait de mauvaise humeur, le voilà qui se met à m'appeler, à crier, me faisant signe des deux mains d'arrêter.

Naturellement, je passais sans vouloir l'entendre, quand je distinguai dans ses cris le nom de Georgette, ce qui me fit retourner furieux, en demandant :

« Eh bien, quoi ?... Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que vous voulez ?...

— Ils l'ont emmenée, monsieur Goguel, fit-il tout pâle.

— Emmenée... Qui... qui... animal ?

— Elle... Georgette... le Père Domingo...

— Le Père Domingo... vous dites ?...

— Le Père Domingo et son vicaire ont emmené Georgette voilà deux heures... Et tout ce que j'ai pu dire, monsieur Goguel, tout ce que j'ai pu faire, ne les a pas arrêtés... Ils sont partis par le coche. »

Je ne l'écoutais plus. J'avais sauté à terre devant les écuries de l'Entreprise; je poussais Choubra dedans et je l'attachais à sa place, sans penser à rien. Olympios, derrière moi, continuait à parler, à gémir; tout ce que je me rappelle, c'est qu'en ressortant, tout à coup je lui dis brusquement :

« Et vous n'avez pas empoigné le moine, grand lâche ? Vous l'avez laissé faire !... Ah ! si j'avais été là !... »

Puis je courus à la cantine. Olympios me suivait toujours, et, en entrant, je dis aux camarades en train de dîner :

« Vous savez, les Pères de la Terre-Sainte viennent d'enlever Georgette ? »

Bonnifay se retourna tranquillement et me répondit :

« Oui, ils avaient des ordres supérieurs, les papiers étaient en règle.

— Et vous n'avez pas protesté ? m'écriai-je... la fille d'un vieux camarade !...

— Bah ! s'écria Ker-Forme, toutes les protestations n'auraient servi de rien... Et d'ailleurs, chez les Pères de la Terre-Sainte elle sera mieux qu'ici... tous les jours elle courait des chances ; si le père Lafosse avait vu ça, il aurait été le premier à donner son consentement, il aurait été le premier à dire... »

Je me retournai sans lui répondre, et m'adressant au pauvre Olympios, aussi désolé que moi :

« Allons voir M. Laugaudin, lui dis-je ; c'est là que nous verrons s'il est permis à ces Espagnols de mettre les pieds dans le plat... si nous ne sommes plus rien ici... Arrivez !... »

La grande baraque était partagée en deux compartiments ; d'un côté nous prenions nos repas, nous autres chefs de chantier, conducteurs,

surveillants, et de l'autre nos supérieurs : MM. Laugaudin et Saleron.

Nous entrâmes et, par bonheur, Olympios se trouvait devant moi ; c'est lui qui prit la parole.

« Monsieur Laugaudin, dit-il en ânonnant, vous savez que le Père Domingo vient d'emmener la petite Georgette sur le chaland-coche ? »

Et il resta bouche béante.

M. Laugaudin s'était retourné sur sa chaise, il écoutait, surpris de notre brusque entrée :

« Eh bien ? fit M. Laugaudin, un ancien officier d'artillerie, à la physionomie militaire ; après ?

— C'est la mère Aubry qui l'a conduit à la baraque de Georgette ; ils l'ont endoctrinée ensemble.

— Et puis, monsieur Olympios ?

— Elle pleurait.... elle ne voulait pas partir... Elle demandait Goguel, qui n'était pas là.

— Tiens.... c'est étonnant ! Et puis ?

— Et puis, à force de sermons, de promesses

de la ramener, ils ont fini par la décider.... Ils l'ont emmenée sur le bateau....

— Et puis.... monsieur Olympios.... Est-ce que cela vous regarde ? Est-ce que c'est une question de votre pharmacie?... Êtes-vous le frère, le tuteur de cette petite ? »

Moi, derrière lui, je voyais que les autres se mettaient à rire, cela me défrisait. Olympios n'ajoutant plus rien, M. Laugaudin, qui buvait son café à petites gorgées, lui demanda :

« Êtes-vous chargé, monsieur Olympios, de veiller sur cette jeune fille ? Voyons... qu'est-ce qui vous amène ? »

Le Grec avait un air si bête, si penaud, que tous éclatèrent de rire, et moi-même, je fis comme eux par contenance.

Cependant, élevant alors la voix, je dis :

« Monsieur Laugaudin, cette enfant est la fille d'un camarade, mort au service de l'Entreprise, et de vieux amis du père ont bien le droit de demander si des moines espagnols....

— Écoutez, Goguel, interrompit M. Laugau-

din, nous sommes ici pour faire le canal maritime, et notre devoir n'est pas de nous mêler des affaires de police. Ces moines de la Terre-Sainte avaient leur ordre en règle ; ils étaient autorisés régulièrement à prendre la petite, qui est mineure, et dont personne n'a jamais su positivement la nationalité, car Lafosse n'a jamais dit de quel pays, de quel endroit il était, de sorte qu'on avait cette charge sur le dos. Les moines nous en délivrent. Ils étaient autorisés à l'emmener, et nous n'avons pas à mettre le nez dans ce genre d'affaires. »

Là-dessus, il se retourna sur sa chaise et se mit à reprendre une conversation interrompue par notre arrivée.

Nous sortîmes, Olympios et moi, nous regardant tout vexés. Mais sa figure à lui était si longue, si drôle, que malgré moi je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Elle vous a passé devant le bec, mon pauvre Olympios.... c'est malheureux... hé ! hé ! hé ! oui, bien malheureux !... Ah ! les gueux de

moines, quelle chance ils ont eue que je n'aie pas été là!... mais ils reviendront, ils auront à s'expliquer. »

Et l'idée me vint au même instant que l'invitation de M. Van den Bergh n'avait été que pour m'écarter du Sérapéum, pendant que les moines, envoyés par lui sans doute, viendraient faire leur coup. Cela m'agaça jusqu'au bout des ongles ; j'aurais été capable de remonter à cheval pour les rattraper, mais ils avaient au moins deux bonnes heures d'avance, ils étaient même arrivés à Néfich depuis une heure, et à partir de là quelle route avaient-ils prise ? Était-ce du côté de Zagazig pour Alexandrie, ou d'Ismaïlia pour Port-Saïd et Jérusalem ?

L'indignation me tenait au cœur, et ce sentiment me poursuivit longtemps, mais à quoi bon ? Georgette était partie sur un ordre régulier, tous les amis et connaissances trouvaient cela bien, que pouvais-je faire tout seul ?

C'est alors, Jean-Baptiste, que je vis combien l'existence des faibles tient à peu de chose ; com-

bien l'indifférence des gens est grande à l'égard de ceux qui n'ont point de défenseurs naturels.

Tous les amis du père Lafosse, qui s'étaient promis de défendre Georgette, aussitôt qu'elle fut partie, se dépêchèrent en quelque sorte de l'oublier. La mère Aubry s'indignait quand on lui faisait des reproches au sujet de cet enlèvement, et tout le monde lui donnait raison ; le Père Domingo, du moment qu'il avait agi par ordre supérieur, ne pouvait avoir tort. Personne ne s'informait d'où venait cet ordre supérieur, qui l'avait délivré ; on aurait cru que l'Éternel lui-même avait parlé.

Bien des fois depuis, en passant le matin devant la petite baraque de Georgette, l'idée me revenait de frapper à la vitre et de crier :

« Georgette, lève-toi, c'est l'heure !... »

Et puis, songeant qu'elle n'était plus là, je poursuivais mon chemin tout triste et rêveur. Insensiblement cette impression s'effaça comme tant d'autres, et je ne songeai plus qu'à mes propres affaires.

VIII

Vers la fin de septembre, le seuil du Sérapéum était enlevé, notre rigole terminée, ma locomobile et ses wagons chargés sur chalands et dirigés par le canal d'eau douce vers Chalouf.

La plupart de nos terrassiers partaient, ils allaient offrir leurs bras plus loin, sur d'autres chantiers. L'armée de M. Lavalley, les travailleurs du fer, arrivaient ; ils installaient leurs ateliers et leurs forges en grand, pour la réparation des machines, qui ne pouvaient plus tarder à venir.

En attendant, les bassins 158 et 125 se remplissaient ; en novembre, on put ôter les derniers barrages et ouvrir au large les communications de notre tranchée avec les deux lacs ; l'eau douce était de niveau, du bassin de Toussoum au Nil, à la hauteur du Caire. On n'attendait plus alors que les dragues et les bateaux porteurs destinés à la section du Sérapéum. Ils stationnaient déjà dans le lac Timsah, mais M. Lavalley décida que le plus urgent était d'envoyer son matériel à la section de Suez.

Et voilà qu'on apprend un beau matin que les cinq dragues destinées à Suez ont franchi les écluses d'Ismaïlia et qu'elles s'avancent sur le canal d'eau douce.

On court sur la butte, derrière les ateliers, et l'on découvre ces grandes masses noires qui s'approchent lentement, au milieu du désert. Elles venaient remorquées par des mulets et par des hommes ; un gabari les précédait d'au moins deux kilomètres, pour empêcher ces masses de fer de s'engager dans des passages impo-

ssibles. Sur le fond vide du désert, elles paraissaient immenses.

Arrivées en face du Sérapéum, à l'écluse du kilomètre 16, distante de notre campement d'environ dix-huit cents mètres, elles firent halte.

Avant de pousser plus loin du côté de Suez, on voulait s'assurer que le passage était possible; le gabari partit donc dans cette direction, pour s'assurer que rien ne leur ferait obstacle jusqu'au kilomètre 42, où se trouvait l'écluse suivante.

Mais dès le kilomètre 21, le gabari rencontre une résistance ; on l'allége, on le redresse, rien n'y fait. On commence des sondages et l'on constate que sur un parcours de trois kilomètres le canal d'eau douce est trop étroit dans le fond d'un mètre cinquante centimètres, et que le fond lui-même est trop haut de dix à quarante-cinq centimètres.

On télégraphie aussitôt la chose à M. Lavalley, qui donne l'ordre de diriger les cinq dragues sur le Sérapéum.

Le lendemain elles étaient en place dans notre

tranchée, à deux kilomètres l'une de l'autre, et huit jours après les bateaux porteurs à clapets latéraux étant arrivées, les dragues fonctionnèrent.

D'autres, Jean-Baptiste, ont décrit ces machines colossales, ils les ont analysées dans toutes leurs parties ; ils ont raconté l'usure de leurs articulations par le sable et la manière de les réparer ; quant à moi, tout ce que je puis te dire, c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus grand, de plus imposant que le travail de ces dragues, rien qui puisse vous donner une plus haute idée du génie humain, et de sa puissance à vaincre les résistances de la matière.

Il fallait voir ces énormes hottes de fer descendre à la file sous le bateau, plonger au fond du canal, remonter pleines de sable, de vase, de déblais jusqu'au bord, s'élever, basculer en haut contre l'énorme roue à engrenage qui les tirait, verser leur charge dans le couloir et redescendre s'emplir de nouveau.

Chacune de ces hottes contenait quatre cents

litres de sable, chacune faisait seule par jour le travail de cinquante fellahs ; et comme le chapelet de ces hottes allait son train à la vapeur, sans interruption, en tournant verticalement autour d'une grosse charpente en tôle, imagine-toi le nombre de mètres cubes qu'une drague pareille vous extrayait du canal dans un mois.

Encore n'étaient-ce pas les plus grandes dragues de l'Entreprise : les dragues à longs couloirs, qui faisaient jusqu'à quarante mille mètres cubes par mois, en déversant les déblais directement sur les berges, par des couloirs immenses.

Mais celles-ci suffisaient pour nous convaincre à l'avance que le canal maritime se terminerait quand même, chose dont nous avions douté jusqu'alors, moi tout le premier, attendu que je n'étais pas très-fort en mécanique.

Entre nous, je crois que plus d'un ingénieur de la Compagnie se trouvait dans le même cas, de sorte que je ne suis pas trop honteux d'avouer mes doutes ; au contraire, je me fais en quelque sorte honneur d'être en si bonne société.

••

Mais c'est le bruit de ces machines, leur respiration haletante, leurs sifflements qu'il fallait entendre; et puis le passage des bateaux à clapets, venant les accoster sous le couloir, pour recevoir les déblais, et repartant à toute vapeur se décharger dans les lacs artificiels, tandis que d'autres arrivaient prendre leur place; c'est la circulation des bateaux à citernes, pour alimenter d'eau douce toutes ces machines; les allées et venues des jolis canots d'employés à deux rameurs, la petite voile blanche déployée, surveillant le travail, allant chercher ou rapportant les ordres; les visiteurs assistant du haut des berges à ce mouvement; les hautes cheminées des dragues déroulant dans le ciel les flots de leur fumée au milieu du désert aride.... C'est tout cela qu'il faudrait te représenter et que je me reconnais incapable de te dépeindre.

Souvent *le Julien*, canot à vapeur de M. Lavalley, filant ses vingt-cinq kilomètres à l'heure, passait comme une hirondelle au milieu de ce mouvement, tantôt tout bondé de visiteurs, tan-

tôt M. Lavalley seul avec M. Cotard, ses papiers sous le bras ; ils allaient inspecter les travaux et tout vérifier par eux-mêmes.

Et notre pauvre campement du Sérapéum, quel changement il vit alors s'accomplir au désert !... Ah! nous n'en étions plus au temps des cinq maisonnettes et des vingt baraques bretonnes élevées sous la direction de l'ami Gendron ; une partie de l'activité de l'isthme se portait chez nous ; c'est là maintenant qu'on allait aussi travailler en grand, et que les écus allaient rouler.

La nouvelle s'en était répandue du jour au lendemain, de Port-Saïd à Suez ; et les commerçants accouraient, les établissements se montaient, on apportait sa baraque, comme à la foire, on clouait son enseigne, on posait ses affiches, on étalait sa marchandise.

Des buvettes, des cantines, même des cafés-concerts s'ouvraient. On ne s'y reconnaissait plus ; la mère Aubry avait dû fermer boutique devant la concurrence du fameux Robichon, cuisinier

d'Ismaïlia, qui donnait le vin, les biftecks, les rosbifs à moitié prix; sans parler des jolies Valaques, Italiennes, Albanaises, qui vous servaient en costume national, ce qui ne laissait pas de vous charmer les yeux en vous ouvrant l'appétit.

Je me rappelle même avoir vu dans ce temps s'ouvrir un théâtre sur chalands; le fifre, la trompette, annonçaient les débuts de Mlles Angèle, Malvina, etc.

Oh! l'argent... l'argent!... Quelles merveilles il fait faire, Jean-Baptiste! Si le bruit se répandait qu'on gagne beaucoup d'argent à Tombouctou, dans le centre de l'Afrique, avant six mois Tombouctou serait peuplé comme le boulevard des Italiens.

Le 3 décembre, au moment de toutes ces installations, comme il s'agissait de faire passer d'autres dragues à Suez, et qu'il était bien constaté que le passage du kilomètre 23 était impossible, MM. Lavalley et Cotard vinrent au Sérapéum; ils agitèrent la question et se consultèrent

avec M. Laugaudin; après quoi, l'on me fit appeler. Ces messieurs me dirent que j'irais le lendemain enlever le banc de rocher, et que ce travail se ferait au compte de la Compagnie.

Je partis donc de grand matin pour m'établir là-bas dans une de ces petites bâtisses en pierre, hautes de trois mètres sur quatre de largeur, construites le long du canal d'eau douce de distance en distance; enfin une baraque de cantonnier.

Je m'étais fait accompagner d'un cuisinier et de trois surveillants. Un comptable, M. Philipot, était aussi de la compagnie. J'avais des hommes autant qu'il m'en fallait pour les premières opérations.

Après avoir inspecté les lieux, je fis crever une berge du canal et lever l'écluse du kilomètre 42. Le soir, tout était à sec; j'écrivis au Sérapéum, à Ismaïlia, à El-Guisr, de m'envoyer des travailleurs, et quelques jours après j'avais douze cents hommes à ma disposition; les Arabes en-

levaient les déblais au couffin, les Européens faisaient jouer la mine.

Sainbois, notre boulanger, m'approvisionnait tout cela; tous les matins, ses chameaux arrivaient chargés de pain, de vin, de comestibles en abondance.

Le 23, tout était terminé, la roche était enlevée, le canal avait la largeur et le tirant d'eau voulus; les dragues n'avaient plus qu'à passer.

Je me souviens avec plaisir que M. Lavalley me dit :

« Vous avez bien conduit le travail ».

Et qu'il me fit donner mille francs de gratification.

Mais quelles fatigues ! Être debout le premier, se trouver tout le jour au milieu des travailleurs et des coups de mines, et ne se coucher qu'après avoir mis la comptabilité en ordre avec l'ami Philipot! Ceux qui n'ont pas passé par là ne peuvent s'en rendre compte.

En janvier 1867, j'étais à la tête d'un chantier de dragues; j'avais en plus à surveiller la dé-

charge des bateaux à clapets dans le bassin 158 ; il fallait baliser le bassin et faire approcher les bateaux le plus près possible des berges, avant de les décharger, autrement les premiers auraient fermé le chemin à ceux qui devaient arriver par la suite, et les lacs artificiels n'auraient pas reçu la quantité de déblais qu'ils devaient recevoir. La décharge de ces bateaux se faisait en lâchant un déclic ; dans les grandes profondeurs, le fond s'ouvrait, le sable tombait; près des rives, les bateaux plats ouvraient leurs portes ou clapets sur le côté; ainsi aucun espace n'était perdu.

IX

Sur la fin de janvier, les Pères de la Terre-Sainte, absents depuis cinq mois, revinrent dire la messe au Sérapéum; je courus aussitôt leur demander des explications; mais les braves gens avaient opéré une mutation dans leur personnel; l'Espagnol était allé dire sa messe ailleurs; celui qui le remplaçait s'appelait Ambrosio, un gros court, avec une grosse barbe d'un rouge sale, qui lui cachait une partie de la figure, et sentant l'ail à plein nez.

Quand je lui parlai de Georgette, il eut l'air de ne pas me comprendre :

« Je ne sais pas, signor, ce que vous voulez dire, faisait-il ; j'ignore de quelle personne vous me parlez ; le Père Domingo pourra peut-être vous en donner des nouvelles ; actuellement il est en Cilicie, je crois, pour recueillir le denier de saint Pierre ; mais ayez patience, mon fils, il reviendra. »

L'odeur du personnage et son accent papelard me révoltaient ; je compris qu'il se moquait de moi, et j'en devins tout rouge ; quelques Italiens et Dalmates, qui nous observaient du seuil de la chapelle, m'empêchèrent de lui dire vertement ma façon de penser.

Seigneur Dieu, faut-il recourir à de pareils instruments pour répandre vos saintes doctrines ? Quelle opinion les Turcs et les Arabes peuvent-ils prendre de nous, sur de tels échantillons ? — Enfin, comme disait un homme pieux rempli de bon sens, il faut bien que notre religion soit divine, puisque ces ordres mendiants, criblés de

vices, la véritable peste de l'Orient, n'ont pu la détruire.... Oui, c'est la meilleure preuve qu'elle nous vient d'en haut, aucune autre religion n'a de preuves aussi solides que celle-là.

Je me retirai donc fort triste, n'espérant plus revoir Georgette; d'ailleurs, j'étais le seul à m'en souvenir encore: le travail nous absorbait tous, quatre mille ouvriers finissaient à la brouette les quatre kilomètres qui nous séparaient des lacs amers, et de notre côté les dragues approfondissaient le canal sans relâche.

Les bassins, toujours remplis jusqu'aux bords, nous donnaient de l'eau douce en abondance; aussi jamais nos petits jardins n'avaient été si beaux : salades, radis, pois, y foisonnaient, sans parler des plantes grimpantes qui montaient jusque sur nos baraques.

Ker-Forme, Philibert, — un ancien zouave, — et moi, nous faisions notre popote ensemble. Tout allait donc très-bien.

Une seule chose m'ennuyait; depuis quelque temps, mon saïs Kemsé-Abdel-Kérim maigris-

sait à vue d'œil, ce n'était plus le même garçon, gai, riant, que tout le campement m'enviait à cause de sa belle humeur; il semblait toujours rêvasser et négligeait son service.

A chaque instant j'étais forcé de le brusquer, de le rappeler à l'ordre; finalement, un beau matin il vint me dire :

« Je pars.

— Tu pars !... Pour aller où?

— A Kartoum, mon pays; je suis assez riche, je m'en vais. »

Naturellement, cela m'ennuya; mais je n'ai pas l'habitude de retenir les gens malgré eux; je lui réglai son compte, et, supposant qu'il avait peut-être la nostalgie et qu'après avoir vu son pays il ne serait pas fâché de revenir, je le prévins que pendant deux mois j'attendrais pour le remplacer définitivement.

Il parut bien heureux et se mit en route.

En attendant, comme je ne pouvais pas me passer de domestique, je pris un autre saïs, un jeune nègre venu du Soudan, noir et luisant

comme des bottines bien vernies, et la tête crépue comme un agneau ; il s'appelait Achmet et courait devant Choubra durant des kilomètres, sans reprendre haleine ; souvent le pauvre diable me faisait de la peine, je lui criais de rester en arrière, mais il ne voulait pas m'entendre.

Nous avions en outre un cuisinier fellah, Charaf, grand, sec, grêlé jusqu'au bout du nez, et qui s'entendait à rôtir le mouton et la volaille comme pas un cuisinier d'Europe.

Ma position était donc améliorée, j'aurais dû me trouver heureux, mais tout cela ne m'empêchait pas de regretter le bon temps du Sérapéum, où nous vivions en famille, le temps de la sécheresse, des sauterelles, des cinquante degrés à l'ombre... voilà l'homme !

Peut-être le souvenir de Georgette n'était-il pas étranger à mes regrets ; même au milieu des travaux, il m'arrivait de songer à elle et de m'indigner contre Charlot et Van den Bergh, qui m'avaient écarté du campement par ruse, pour faci-

liter leur enlèvement aux moines; cette pensée me rendait tout mélancolique.

Un soir, revenant à pied de mon bassin 158, je rencontrai le vieux chamelier Saad-Méhémèche; nous n'avions plus de rapports ensemble depuis l'arrivée des dragues, et je poursuivais mon chemin, en lui faisant un petit signe de main d'ancienne connaissance, lorsqu'il me dit :

« Attends, conducteur, j'ai quelque chose pour toi. »

Il fouillait dans sa robe, et finit par me remettre un chiffon de papier tout crasseux, en disant :

« Tiens, c'est à toi! »

C'était une lettre de Charlot, remontant à plusieurs mois.

« Qui t'a remis cela ? dis-je au vieux bédouin.

— Arambourou Omar, le mouker de Suez, en revenant d'Ismaïlia, le troisième jour avant la fin du Rhamadan; il s'est arrêté sous ma tente

et m'a demandé si je te connaissais; j'ai dit oui.... et voilà !

— Tu ne pouvais pas venir plus tôt ?

— Je t'ai cherché, conducteur ; je pensais toujours à toi ; mais depuis que tu travailles sur l'eau, je ne te vois plus, et puis j'ai été malade.

— C'est bon, lui dis-je en fourrant brusquement la lettre dans ma poche, quand je serai pressé, je t'enverrai en courrier. »

Et je partis de mauvaise humeur.

Cette lettre m'avait rappelé la petite ; j'allais devant moi tout pensif; il me semblait revoir la pauvre enfant, entendre ses joyeux éclats de rire.

L'idée de lire ma lettre ne me venait pas, c'est machinalement que je l'avais fourrée dans ma poche, je pensais : « C'est une lettre d'excuse... une farce ! » Mais, arrivé dans la baraque, et me trouvant seul avec Charaf, qui faisait sa cuisine, par curiosité je la lus.

Tiens, la voici, Jean-Baptiste ; hier, en fouil-

lant mes vieux papiers, pour te raconter mon histoire, je l'ai trouvée; écoute :

« Ismaïlia, le 10 septembre.

« Mon cher Montézuma,

« M. Van den Bergh est mort avant-hier à l'hôtel Noger; il m'a chargé de liquider ses affaires en Hollande et dans l'Amérique du Sud, et je pars ce soir même, sans pouvoir remplir la mission qu'il m'avait confiée d'abord en ta présence, au sujet de Georgette Lafosse. Je me repose sur toi pour veiller au sort de cette enfant jusqu'à mon retour; les bons sentiments que je te connais, et l'intérêt que je t'ai vu témoigner à Georgette Lafosse, me donnent pleine confiance dans ta vigilance et ton dévouement. Tout me porte à croire que Georgette est la fille de M. Van den Bergh et qu'elle doit succéder à son immense fortune. Il a fait un testament en sa faveur avant de mourir, mais sous condition.

« Pour te mettre à même de remplir les in-

tentions de M. Van den Bergh et les miennes, je vais t'ouvrir un crédit de mille livres sterling sur la maison Sinadino, d'Alexandrie; tu pourras toucher cette somme à mesure des besoins, et tu retireras d'abord Georgette Lafosse de la triste position où je l'ai vue; tu l'installeras dans un bon établissement d'éducation, soit en France, soit ailleurs. Il est inutile de rien ménager sous le rapport de la dépense; il faut que tout soit convenable; mais je te recommande la plus grande discrétion.

« Dès mon retour en Égypte, il s'agira de recueillir les preuves légales de la filiation, car le sort du testament en dépend, et la famille aura le plus grand intérêt à les faire disparaître... Il importe que je prenne les devants dans tous les consulats où cette preuve peut exister.

« Tu me comprends... Je n'insiste pas davantage, mon cher Goguel, et je te serre la main de tout cœur.

« Ton vieux camarade,

« CHARLES HARDY. »

« *P. S.* La poste est déjà partie, mais le mouker Arambourou part à l'instant, il te remettra lui-même cette missive, c'est plus sûr. »

Figure-toi mon indignation à cette lecture : les moines avaient donc agi pour leur propre compte en enlevant Georgette.... Ils voulaient bien sûr happer sa succession ; mais comment avaient-ils pu savoir que la pauvre enfant était fille de Van den Bergh, homme riche, étranger au pays et prêt à la reconnaître ? Le gueux de mouker leur avait donc communiqué la lettre ?

Je courus tout de suite au campement des chameliers, pour m'en assurer. Le vieux Saad-Mehémèche se trouvait là ; il fut tout surpris de mon animation, lorsque je l'interrogeai sur le papier.

« Quand Arambourou t'a-t-il vu, lui dis-je, à quelle heure ?

— Il est arrivé juste à la nuit ; l'étoile était déjà levée, fit-il, nous mangions, mes enfants et

moi; je lui ai dit de s'asseoir, il a mis la main dans l'écuelle...

— C'est bon, je ne te demande pas ce qu'il a mangé; mais venait-il directement d'Ismaïlia?

— Oui.

— Il ne s'était arrêté nulle part?

— Non, il s'est arrêté juste à la nuit, près de nos tentes, pour manger, car nous étions en Rhamadan; l'étoile venait de se lever et il avait faim, n'ayant pas mangé de la journée, comme tout bon croyant.

— Et alors il t'a remis la lettre?

— Oui; il m'a demandé d'abord : « Tu connais le conducteur chez lequel j'ai fait halte avec mes gens, voilà six jours? » — Et j'ai répondu que je te connaissais; alors il m'a remis le papier pour toi et je l'ai gardé jusqu'à ce que je t'aie vu moi-même ».

Comme il parlait, la réflexion me vint que Charlot n'avait écrit sa lettre que le 10 septembre, six jours après sa visite au Sérapéum, et que les moines étaient venus faire le coup la

veille de ce jour; ils n'avaient donc pu connaître la missive, leur action l'avait devancée.

Je remerciai le vieux chamelier de ses explications et je repris le chemin du campement.

Si Charlot ne m'avait pas demandé le secret, ma première pensée aurait été de consulter M. Laugaudin, Saleron et tous les amis capables de me donner un bon conseil, car je n'ai pas l'habitude de ce genre d'affaires, moi, je n'aime pas les longs détours et je vais directement au but; mais dans le cas particulier, étant forcé de me taire, tout s'embrouillait dans ma tête, et, le souper terminé, je me promenai plus d'une heure dans ma baraque, me demandant comment réclamer la petite, qui pourrait m'aider, quel moyen prendre.

Malheureusement, plus j'y songeais, plus cela me paraissait difficile; je finis par me coucher, renvoyant les réflexions au lendemain.

Il paraît que j'y rêvai toute la nuit, car ma première idée en me levant fut de confier l'affaire à

Yâni Olympios. Tous ces Grecs, même les plus bornés, sont remplis de ruse; ils s'entendent entre eux comme des larrons en foire; l'idée de mettre la bande des Grecs sur le dos des moines me parut une inspiration lumineuse.

Yâni Olympios aimait Georgette; je soupçonnais même un peu la petite de le regarder d'un œil favorable; mais à cette heure que les Pères de la Terre-Sainte tenaient l'oiseau sous leur griffe, il n'y avait plus aucun danger du côté d'Olympios, je pouvais me fier à lui.

Malgré cela, c'était grave, et je ne me pressais pas, quand l'ordre m'arriva d'aller à Kabret-el-Chouche, à quarante kilomètres du Sérapéum, établir un nouveau chantier au milieu des sables pour la continuation du canal maritime vers Suez.

J'allais être employé principal à 416 francs par mois, sans parler des autres avantages, car, en plus de mes appointements, j'avais un dixième sur les travaux, d'après un prix fixé d'avance par M. Cotard; mais la position par elle-même lais-

sait beaucoup à désirer, il fallait un bon tempérament pour y vivre.

Représente-toi, au milieu d'une plaine immense brûlée par le soleil d'Égypte, sans un brin d'herbe et sans une goutte d'eau, un monticule de galets agglomérés, d'où l'on ne découvrait rien, absolument rien que le désert à perte de vue; voilà Kabret-el-Chouche, entre les grands et les petits lacs amers.

Quant à ces lacs, c'étaient d'anciens marais desséchés, que la mer Rouge avait remplis quelques milliers d'années avant nous; le soleil ayant pompé l'eau après sa retraite, les coquillages et les galets étaient restés au fond, avec des plaques de sel, qui craquaient sous vos pieds comme des coquilles d'œufs.

Du Sérapéum à Chalouf, ces lacs mesuraient environ quarante kilomètres, sur une largeur variant de dix à vingt.

La mer Rouge les avait abandonnés en deux fois; elle s'était retirée d'abord des grands lacs enfoncés dans le désert, puis, après un repos,

des petits lacs rapprochés de ses rives, chose visible, car entre les deux s'étendait un large banc de sable, formant un second rivage amoncelé sur ses bords, avant sa retraite définitive dans le golfe de Suez.

A l'ouest de la barre se trouvait la butte de Kabret-el-Chouche (le Tombeau des Oiseaux), ainsi nommée par les bédouins, sans doute parce que des quantités d'oiseaux aquatiques avaient laissé là leurs ossements, à l'époque où les marais salants entouraient ces solitudes.

La ligne droite du canal maritime devait couper cette barre, pour arriver dans les petits lacs et plus loin à Chalouf, puis dans la plaine de Suez.

Je te dis cela tout de suite, pour te faire connaître ma nouvelle destination ; j'avais déjà poussé plus d'une reconnaissance dans cette direction, aux grands passages des cailles, en automne, et j'avais découvert au loin l'îlot de Kabret-el-Chouche, sans me douter que j'irais passer là deux années de ma vie.

Enfin, aussitôt mes ordres reçus, ma décision était prise. Je fis mon paquet, je mis mes poules, mes dindes et mes lapins sous la surveillance de Charaf, puis, avant de seller Choubra, je dis à mon saïs Achmet d'aller prévenir Olympios que j'avais des communications à lui faire et que je l'attendais dans ma baraque.

Il partit en courant, et M. Olympios ne tarda point à paraître.

Je le vois encore arriver dans sa polonaise, le tarbouche sur l'oreille et l'air grave.

« Vous m'avez fait appeler, monsieur Goguel ? me dit-il.

— Oui, monsieur Olympios ; donnez-vous la peine d'entrer, et toi, Charaf, va voir dehors si j'y suis. »

Le cuisinier sortit ; alors, me retournant brusquement vers le Grec, je lui demandai :

« Vous avez aimé Georgette ? »

Et comme il hésitait à répondre, j'ajoutai :

« Vous n'étiez pas le seul ; tous les honnêtes gens du Sérapéum aimaient cette pauvre enfant ;

elle ne méritait pas de tomber entre les mains des moines; c'est abominable.

— Oui, c'est abominable; cela m'a fait de la peine, dit-il, beaucoup de peine. »

Je remarquai qu'il avait les yeux troubles et j'en fus touché.

« Asseyez-vous, lui dis-je; et d'abord, lisez-moi ça. »

Je lui présentai la lettre de Charlot, qu'il se mit à lire, penché sur sa chaise, le coude sur la table, avec la plus grande attention.

Il la lut deux fois, et c'est alors que je me rendis compte du caractère de ces Grecs; au lieu de se fâcher, il devint tout pâle, puis une légère rougeur colora ses joues; il déposa la lettre au bord de la table pour rouler une cigarette, et comme je voulais parler, il me dit à voix basse, en me posant la main sur le bras :

« Attendez, monsieur Goguel, je n'ai pas fini. »

Il se remit à lire, exhalant la fumée par les narines, comme ils le font tous.

Je l'observais ainsi depuis deux minutes, lorsque, se relevant lentement, il me dit, en jetant son bout de cigarette par la porte d'un air flegmatique :

« Tout cela, je le savais déjà.

— Comment, vous le saviez ?

— Oui, quatre ou cinq jours après l'enlèvement de Georgette, j'avais pris toutes mes informations. »

Et voyant dans ce moment quelqu'un passer dehors, il cria :

« Hé ! Angélo ! Angélo ! »

C'était le second du docteur Chabassi, qui passait dans la rue, un docteur de la fabrication de M. Aubert-Roche, autrefois simple porte-mire au campement de Raz-el-Ech, et devenu du jour au lendemain médecin en titre. Aussi tout le monde l'appelait en riant : le docteur de la Faculté de Raz-el-Ech !

« Eh bien, fit-il en entrant, qu'est-ce que vous désirez, monsieur Olympios ?

— Tenez, racontez donc à Goguel votre aven-

ture d'Ismaïlia.... vous savez, l'histoire des moines.... vous pouvez tout dire. M. Goguel est des nôtres.

— Ah! fit-il, je sais tout l'intérêt que monsieur Goguel portait à Georgette. »

Et sans autre préambule, s'asseyant au bout de la table, les jambes croisées, il me raconta qu'environ cinq mois avant, se trouvant à l'hôtel Noger, en train d'extraire une dent à la dame de l'établissement, on était venu l'appeler en toute hâte pour un malade qui se mourait à côté.

« Je n'eus que le temps de serrer mon instrument, dit-il, de replier ma trousse et de grimper quatre à quatre à la galerie. Arrivé là, je vis, sous une grande tente dominant le lac Timsah, un monsieur déjà pâle comme la mort, étendu sur un lit, entouré d'un grand nombre de personnes, entre autres Arambourou Omar, le mouker de Suez, un agent consulaire, cinq ou six autres personnages et deux moines, l'un le Père Domingo, et l'autre appelé, je crois, Tomasio, de

la Propagande romaine, un beau moine napolitain à barbe noire et large tonsure, qui se tenait debout au pied du lit, levant un crucifix qu'il montrait au moribond.

« L'agent consulaire, assis devant un petit bureau, taillait sa plume, attendant que le mo-n sieur revînt à lui, car il avait perdu connaissance. Sa face était baignée de sueur. Je lui fis humecter les tempes de vinaigre et je lui donnai mon flacon de sel à respirer. Il ne me quitte jamais, monsieur Goguel, tenez, le voilà.

— Bon.... bon.... monsieur Angélo, je vous crois.... Après ?

— Eh bien, après il revint à lui, et se mit à dicter son testament. C'était un riche planteur de Java, un nommé Van den Bergh. Il parlait avec le plus grand calme, et légua tout son bien, une fortune considérable : des navires, des plantations, des esclaves, il légua tout sans exception à la fille d'un certain Julien Desrôses, et finit par dire que ce Julien Desrôses n'était utre que Bernard Lafosse, mort du choléra au

Sérapéum, et la légataire, sa fille Anne-Louise-Georgette.

— Vous avez entendu cela, monsieur Angélo ?

— Comme je vous entends, fit-il ; et les moines aussi l'ont entendu ; le Père Domingo, penché sur le lit du monsieur et l'oreille tendue, recueillait son moindre souffle.

— Oh ! les gueux ! m'écriai-je ; c'est pour sa succession qu'ils ont enlevé la petite !

— Parbleu ! dit Olympios en ricanant ; mais je me charge de leur apprendre qu'on n'est pas plus bête qu'eux. »

L'indignation me possédait et je criai :

« Où peuvent-ils l'avoir emmenée ?... où ?... où ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Cela ne signifierait rien, dit Olympios. Si nous conduisons bien l'affaire, ils seront forcés de la rendre eux-mêmes, mais surtout gardons le secret ; votre ami monsieur Hardy n'a pas tort, la famille aura le plus grand intérêt à faire disparaître les preuves de la filiation, et si la

chose s'ébruitait, les moines auraient aussi le plus grand intérêt à les rechercher, pour les vendre aux héritiers deux ou trois petits millions; vous comprenez, M. Goguel? »

Il clignait de l'œil, et je faisais semblant de comprendre ; mais toutes ces histoires de preuves, de filiation, de micmac en tout genre, n'ont jamais pu m'entrer dans la tête; les Grecs, au contraire, nageaient là-dedans comme le poisson dans l'eau, c'est leur élément naturel.

Enfin Achmet, que j'avais envoyé chercher Choubra, revint; le cheval piaffait à la porte, et je n'en fus pas fâché.

« Tout ce que vous me racontez là est clair, dis-je aux Grecs, je m'en rapporte à vous; mais il faut que je parte pour Kabret-el-Chouche, et j'espère que vous me donnerez des nouvelles.

— Partez tranquillement, me dit Olympios, et comptez sur moi, j'aurai soin de vous tenir au courant.

Ils sortirent là-dessus ; je bouclai mes éperons et je me mis en route pour Chalouf, heureux d'avoir laissé les affaires de Georgette en aussi bonnes mains.

X

L'ordre que j'avais reçu me mettait à la disposition de M. Montrichard, chef de section à Chalouf; la section des Petits-Lacs, quoique distante de ce campement d'au moins vingt kilomètres, était par le fait une de ses sous-sections.

C'est à Chalouf que se concentrait en ce moment le plus grand travail; huit à dix mille ouvriers occupaient sa tranchée ; le sol se composait en partie de rocher, et, depuis le début, on n'avait pas cessé d'en extraire mille à quinze cents wagons par jour.

Impossible de se représenter un tel gouffre; plusieurs chantiers se trouvaient au fond même du canal; la mer Rouge, à quelques kilomètres, le dominait de huit mètres; ses infiltrations menaçaient de tout engloutir; des pompes énormes, de distance en distance, en épuisaient l'eau et la jetaient par des coulottes dans l'ancien canal des Pharaons, qui la déversait dans le désert. Ces pompes marchaient jour et nuit.

Quant au campement, il s'étendait entre le canal d'eau douce et le canal maritime, distants l'un de l'autre en cet endroit d'environ cinq cents mètres; tout cet espace était rempli de constructions variées, les unes en briques cuites au soleil, les autres en torchis.

Dans l'origine, toutes ces constructions s'étaient faites au hasard; la seule chose qu'on eût ménagée, c'étaient des rues entre les bâtisses; mais plus tard, à l'époque dont je parle, comme on ne trouvait plus de place pour les déblais le long du canal, les wagons allaient se décharger dans les rues. Ces déblais, s'élevant de jour en jour, bou-

chaient les portes et les fenêtres, et finissaient par écraser les baraques, d'où les gens se sauvaient à la dernière minute, emportant ce qui leur tombait sous la main.

Tâche de te figurer ces tas de roches et de terre allant les uns par-dessus les autres comme des montagnes, et parmi ces décombres, ici un cabaret : « *A la belle Hélène* », plus loin un poste de cawas, ailleurs la cabane d'un surveillant, surmontée de son petit pavillon blanc et bleu, portant les deux grosses lettres B.-L. (Borel-Lavalley), et puis encore un tripot fourmillant de Grecs et d'Arabes, un piéton, avec sa gibecière, courant porter les ordres de service, des bandes d'ouvriers en blouse, en vareuse, des Arabes tout nus, la pioche et la pelle sur l'épaule, allant à l'ouvrage. Que sais-je ? Il faut avoir vu ce spectacle, cette confusion de gens de tous pays, accourus pour avoir leur part des millions tambourinés par les journaux jusqu'au bout du monde.

C'est au milieu de tout cela que j'arrivai vers

cinq heures du soir, et que je m'arrêtai devant les écuries de l'Entreprise.

Le gros Bernard, de Saulcy, surveillant des écuries, vint aussitôt prendre la bride de Choubra et me serrer la main. Je lui dis ma nouvelle destination, ce qui le réjouit beaucoup, car étant de la même section, nous devions nécessairement nous rencontrer plus souvent et nous entretenir des nouvelles du pays.

Mais Bernard m'avertit que M. Montrichard était un fort mauvais coucheur, qu'il ne s'entendait avec personne et trouvait moyen de vexer tout le monde, depuis ses premiers employés jusqu'au dernier ouvrier de l'Entreprise. « Méfiez-vous, disait-il, c'est un renard ; vous verrez cela tout de suite à sa mine. »

Je riais, et me rendis ensuite chez ce monsieur, dont le portrait se rapportait assez bien à ce que Bernard m'en avait dit. Il avait une fort jolie femme, qui ne devait pas avoir les sept joies du paradis en sa société, mais cela les regardait.

M. Montrichard, sur le vu de mon ordre, me

renvoya sans explications à M. Rodolphe, sous-chef de section aux Petits-Lacs.

M. Rodolphe était un brave homme, qui me reçut en camarade. Nous dînâmes gaiement ensemble. Sa bonne figure bourguignonne, aux gros favoris ébouriffés, me plut, et je crois que ma physionomie lui revint également, car, vers la fin du repas, il me dit :

« Je vois, Goguel, que vous êtes un excellent garçon ; c'est un grand point de se convenir, quand on a la perspective de passer ensemble de longs mois au désert. Vous me convenez et j'espère que tout ira bien. Moi, je suis un peu vif, j'ai mes défauts.... Mon Dieu ! qui n'a pas les siens ? L'essentiel, c'est d'être franc, ouvert, et de remplir exactement son service. Nous tâcherons de faire en sorte que MM. Lavalley et Cotard soient contents de nous. Seulement, nous avons pour chef immédiat un être insupportable, ce Montrichard.... Ah ! vous ne saurez jamais le mal qu'il m'a fait depuis deux ans, toutes les mauvaises chicanes qu'il m'a cherchées.

tous les détours qu'il a pris pour me nuire dans l'esprit de ces messieurs. Quelle chance nous aurions, si notre sous-section devenait une section indépendante !

— D'autres m'ont déjà raconté que ce monsieur n'est pas d'un commerce fort agréable, lui répondis-je en riant.

— Ah ! quel mauvais fond il a, dit-il, c'est à ne pas y croire ! »

Ce bon père Rodolphe paraissait désolé ; mais s'étant remis, nous arrêtâmes d'aller le plus tôt possible jeter un coup d'œil sur notre futur campement.

Je passai la soirée avec quelques anciens camarades du Sérapéum, et le lendemain de bonne heure, mon chef de section et moi, nous étions sur le chemin de Kabret-el-Chouche.

La chaleur, en ce mois de mars, reprenait vigoureusement, la lumière reflétée par les bancs de sel était éblouissante, mais le galop de nos chevaux nous donnait de l'air.

Au bout d'une heure environ, nous arrivâ-

mes au Tombeau des Oiseaux, l'endroit le plus sec et le plus aride que j'aie vu de ma vie; pas un insecte ne bourdonnait aux environs, pas un lézard ne rampait sur le sable, tout était mort.

En haut de la butte nous trouvâmes quelques planches et voliges entassées pour la construction des premières baraques; je crois que depuis Sésostris, personne, sauf peut-être quelques bédouins égarés, n'avait allumé de feu sur ce plateau.

Nous découvrions au sud les montagnes rocheuses de l'Attaka, à l'ouest, un peu plus près, le Djebel Geneffé, d'où l'on avait tiré des blocs de pierre pour la construction des écluses du canal d'eau douce, puis, au fond de l'horizon, les grands lacs, dont les bancs de sel brillaient comme de la neige.

Du côté de la Syrie apparaissaient quelques touffes de tamaris; c'est ce qu'on a nommé la forêt d'El-Ambach.

Hélas! quelle forêt.... Cela ne ressemblait guère à nos Vosges; de deux en deux cents pas,

une touffe énorme couvrait d'un peu d'ombre la terre poudreuse, où se marquaient le pas d'une hyène, d'une gazelle, ou les pieds nus de quelque bédouin à la recherche de brindilles pour son fagot.

Et pas un oiseau, malgré les belles descriptions qu'on a faites là-dessus.

Nous regardions l'immensité du désert et nous n'entendions que le souffle de nos chevaux.

Tout à coup M. Rodolphe, étendant le bras, me dit :

« Dans cette direction, Goguel, à huit kilomètres, passe le canal d'eau douce. »

En effet, il me sembla voir quelque chose, une hutte de cantonnier, puis cinq ou six chameaux se dirigeant vers nous à travers la solitude.

Je le dis à M. Rodolphe, qui supposa que c'étaient nos porteurs de planches, arrivant du canal d'eau douce avec un second chargement.

Là-dessus, nous poussâmes un temps de galop dans les grands lacs; il m'indiqua le tracé du canal, estimant que nous aurions bien deux mil-

lions deux cent mille mètres cubes à déplacer, ce qui nous prendrait un certain temps.

J'étais de son avis, et notre inspection terminée, nous reprîmes le chemin de Chalouf.

Voilà, Jean-Baptiste, ma première visite à Kabret-el-Chouche, entre les grands et les petits lacs amers.

Deux jours après, j'allai m'établir sur la butte, avec un maître charpentier et quelques ouvriers de Chalouf; nous y construisîmes deux grandes baraques en planches, de vingt mètres de long sur huit mètres de large, parallèles l'une à l'autre et séparées par un espace de huit mètres. Cet intervalle formait une cour intérieure ouverte au nord, ce qui permettait à l'air d'y circuler. Ainsi nous eûmes autant de fraîcheur qu'il était possible d'en espérer sous ce ciel brûlant.

Derrière ces deux casernes, que nous avions couvertes avec des nattes en roseaux, j'établis les cuisines, et plus loin, au pied de la butte, longeant le canal, nos bureaux et les écuries.

L'eau recouvre maintenant tout cela, sauf

l'emplacement où s'élevaient les deux grandes baraques sur le plateau.

Pour ce qui regardait les travaux à faire dans les petits lacs mêmes, il était prévu que nous serions forcés d'y creuser un chenal, dont les déblais seraient jetés sur les côtés et formeraient berge, pour empêcher le battement des vagues de les rejeter dans le canal.

On voit encore maintenant au milieu du lac, à trois kilomètres de Kabret-el-Chouche, un îlot ovale d'environ quarante mètres de long; cet îlot, c'est moi qui l'ai fait; j'avais établi là mon poste de surveillance dans une hutte comme au Sérapéum; à mesure que les travaux avançaient, je déplaçais ma baraque, pour être toujours au milieu des ouvriers, de sorte qu'à la fin elle se trouva juste en face de Kabret-el-Chouche, où débouchait notre tranchée dans les petits lacs.

Mais nous avions encore quelques chemises à suer avant d'en être là, Jean-Baptiste.

Dès que la première baraque fut terminée, j'envoyai l'ordre à Charaf de venir avec ma

basse-cour, mes meubles, ma provision de conserves alimentaires, et tout ce qui m'appartenait.

Il arriva. Nous mîmes tout en ordre dans l'une des cases, la plus au nord.

J'avais deux chambres, une cuisine et une petite cour où je fis plus tard un jardin.

Huit jours après, M. Rodolphe vint à son tour, accompagné du personnel, qui se composait de deux conducteurs : le papa Moulin, un bon vieux marin, suivi de sa femme et de son fils, petit bonhomme de dix ans; puis le nommé Roux, grand et solide gaillard à ba be noire, ancien maréchal des logis d'artillerie, qui ne manquait pas de vigueur à l'occasion.

Sous mes ordres, j'eus comme surveillants un Italien, Agazi, qui m'avait suivi du Sérapéum, et un Hongrois nommé Sikoski.

C'était un homme instruit, connaissant plusieurs langues, entre autres l'arabe, le grec, le turc, l'anglais, l'allemand, etc., un vieux compagnon de Kossuth, blessé d'une balle au genou;

cela le faisait boiter un peu, mais ne lui ôtait rien de son activité ni de son énergie.

Que de fois il m'a parlé, les larmes aux yeux, de son ancienne position, de ses espérances de jeunesse et des malheurs de sa patrie!

Le pauvre Sikoski me faisait de la peine; je me représentais le malheur d'avoir tout perdu, jusqu'au foyer de sa maison, et d'errer à l'aventure dans le monde; mais depuis nous en avons vu bien d'autres!... C'est chose commune aujourd'hui de rencontrer des gens qui ne savent plus où reposer leur tête, par la faute d'un tas de gueux qui s'en moquent et qui réclament le droit de recommencer leurs exploits.

Mais cela n'entre pas dans l'histoire du canal.

Le personnel s'établit dans les baraques. M. Rodolphe et moi nous prenions nos repas ensemble.

Charaf avait apporté du Sérapéum soixante et dix pièces de volailles, nous en mangions une tous les jours; mes lapins ouvrirent la marche, attendu que la salade et les feuilles de choux

étaient rares dans nos environs; le grain se transporte et se conserve à volonté.

Les matériaux et les provisions continuaient de nous venir par le canal jusqu'au kilomètre 42, où nos chameaux allaient les prendre.

Dès la fin d'avril les travaux de nivellement étaient faits, les piquets plantés, avec leur cote de hauteur par rapport au niveau de la mer, et les tâches de dix mètres en dix mètres marquées du côté Asie et du côté Afrique. Les Arabes venaient déjà par petites bandes, et tous les jours de grand matin j'étais à cheval pour me rendre au chantier, à neuf kilomètres du campement.

Là, je m'abouchais avec ces gens, je leur fixais le prix de chaque tâche, en raison du nombre de mètres cubes à extraire, leur expliquant tout en détail et les encourageant à se décider.

Une fois la tâche entreprise, je leur faisais distribuer les pioches, les pelles et les brouettes nécessaires, avec deux panneaux mobiles, qui se posaient en bonnet de police, pour s'abriter à l'heure des repas et la nuit.

A cela se passaient mes journées, ainsi qu'à la surveillance des travaux.

Le soir, on mettait ordre à la comptabilité, on soldait le compte de ceux qui avaient fini leur tâche; et la nuit venue, après souper, on s'étendait en chemise dans la cour, sur des nattes, pour fumer sa cigarette, causer des travaux, de la France, et des nouvelles du jour dans l'isthme.

Je me souviens qu'un jour, dans ces premiers temps, comme nous finissions de déjeuner, M. Rodolphe et moi, et que je m'apprêtais à retourner au chantier, nous aperçûmes tout au loin, du seuil de notre baraque, une longue cavalcade qui venait à toute bride, soulevant des flots de poussière; on aurait dit un coup de vent tourbillonnant sur nos routes de France.

J'ai toujours eu de bons yeux et je criai :

« C'est M. de Lesseps avec sa société; c'est tout le grand monde d'Ismaïlia!... Vite, mettons un peu d'ordre chez nous.... Charaf, un coup de balai.... Allons, allons, qu'on

se remue.... Avant dix minutes, ils seront ici.... »

Et rentrant, je me dépêchai d'arranger la table, de passer la serviette dans mes verres et de remplir d'eau les gargoulettes. Après quoi, je m'élançai dehors; la cavalcade arrivait : M. de Lesseps en tête, sur son Simoun, le couffi noué sur le menton, il montait la butte au galop; puis deux ou trois autres, des personnages de distinction; puis M. Lavalley, M. Borel, M. Cotard, au milieu des dames en amazones; et bien loin derrière eux, le petit docteur Angélo trottant sur sa grande bique.

Quel mouvement à l'arrivée de tout cela dans la cour!... On riait, on se félicitait d'être arrivés si vite.

Moi, j'avais pris la bride de deux ou trois chevaux fringants, que je passais à Charaf.

« Eh bien, Goguel, me disait M. Cotard tout joyeux, vous voyez qu'on ne vous oublie pas; cela marche, à ce qu'il paraît? les piquets sont établis, les tâches distribuées et le travail commencé par les Arabes?

— Oui, monsieur Cotard. — Donnez-vous la peine d'entrer, mesdames. »

Elles entraient, relevant leurs longues robes sur le bras. C'étaient, Jean-Baptiste, des dames du plus grand monde, et belles.... je ne te dis que cela.

Il faut avoir vécu dans les sables du désert durant des mois, pour bien savoir ce que c'est qu'une femme jeune, belle, gracieuse, et quel tapage son apparition fait dans votre cœur.

Elles étaient entrées dans la chambre où nous mangions.

J'offrais ce que j'avais, je montrais mon vin, mon eau fraîche, mon vermouth et mon café froid, balbutiant :

« C'est tout ce que j'ai ! »

Et les messieurs acceptaient ; le papa de Lesseps, vif, fringant comme à vingt-cinq ans, faisait aux dames les honneurs du campement ; il les invitait à se rafraîchir ; malheureusement, je n'avais ni glaces ni sirops !

« Ah ! disait le Président en me regardant

de ses yeux vifs, puisque vous nous recevez ainsi, Goguel, je vous préviens que nous reviendrons. Et, reprit-il, je vous amènerai ma bru, qui désire voir Kabret-el-Chouche. »

Jamais il n'avait été plus gai, plus aimable; j'en étais aux anges.

M. Rodolphe, un peu timide de sa nature, se tenait au second plan. C'est moi qui recevais.

Quant à M. Lavalley, qui s'entendait à vivre au désert, il était entré dans une de mes cases, pour se passer un peu d'eau fraîche sur la figure; puis, rentrant dans la salle, il s'informait des travaux.

Ainsi se passa plus d'une heure.

On était sorti pour respirer sous les nattes de la cour. Au moment de partir, MM. Lavalley et Cotard, nous prenant à part, annoncèrent à M. Rodolphe que notre sous-section serait à l'avenir une section : la section des Petits-Lacs, et qu'il en dirigerait les travaux.

Tu ne saurais te figurer l'émotion de cet ex-

cellent homme ; il balbutiait des remerciements, promettant que tout irait bien.

Ils le savaient, car M. Rodolphe, depuis longtemps, avait fait ses preuves sur les chemins de fer français, avant de venir dans l'isthme.

Enfin, vers trois heures, tout ce beau monde, ayant vu ce qu'il voulait voir, se remit à cheval. Je me souviens avoir présenté l'étrier au plus joli brodequin de la cavalcade, avoir reçu des poignées de main affectueuses et avoir vu la brillante société s'éloigner comme elle était venue, au triple galop de ses chevaux enragés.

M. Rodolphe et moi nous regardions du haut de la butte ; quand le tourbillon de poussière eut disparu, tournant les yeux de mon côté et me tendant la main, le brave homme s'écria d'un accent de soulagement inexprimable :

« Me voilà donc débarrassé de mon cauchemar ! Il n'était pas trop tôt, mon cher Goguel... Maintenant, en route, et bon courage, nous sommes sauvés ! »

Il riait et j'étais presque aussi content que lui.

J'allais partir pour le chantier, Achmet me présentait la bride de Choubra et je mettais le pied à l'étrier, lorsque le petit docteur Angélo, resté au fond de la cour, vint me saluer agréablement.

« Ah! c'est vous? lui dis-je. Vous venez du Sérapéum?

— Oui, monsieur Goguel, et j'y retourne après ma tournée d'inspection.

— Eh bien, faites mes compliments à votre compatriote, M. Olympios; il remplit joliment ses promesses!.... Pas un mot de notre affaire depuis trois semaines!.... »

Il souriait et me répondit :

« Pour avoir des nouvelles certaines, monsieur Goguel, il faudrait pouvoir mettre des gens en campagne; les gens ne marchent pas sans qu'on leur graisse un peu les bottes, vous comprenez? Nous savons maintenant que les Pères de la Terre-Sainte ont emmené Georgette à Jaffa; mais pour aller plus loin, il faudrait un peu d'argent. »

Comme je ne répondais pas, il ajouta tranquillement :

« Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir des nouvelles tous les huit jours....

— Comment cela ?

— Sans doute ! N'avez-vous pas une lettre de crédit sur la maison Sinadino d'Alexandrie ? Quatre mots suffiraient: « *Bon pour cent livres sterling*, — GOGUEL. » Et tout de suite l'affaire serait lancée.

— Tiens.... tiens.... cette idée ne m'était pas encore venue.

— Et, fit-il, ce serait de l'argent bien employé d'après les instructions de M. Hardy; car, pour placer Georgette dans un établissement d'instruction, il faut d'abord la retrouver.

— C'est juste, lui dis-je, vous avez raison. »

Et, sans réfléchir, j'entrai dans ma baraque faire un bon de cinquante livres sterling, que je lui remis contre un reçu en règle au nom de Yâni Olympios.

Il paraissait content et promit de m'envoyer

bientôt de bonnes nouvelles, après quoi nous nous séparâmes, et je partis pour le chantier.

Je venais de faire la plus grande bêtise de ma vie.

XI

Nos travaux de Kabret-el-Chouche prenaient tous les jours un nouveau développement. Au plus fort des chaleurs de l'année, nous avions déjà plus de quinze cents ouvriers à la tâche, car les Arabes y prenaient goût ; sans leur malheureuse habitude d'interrompre le travail pour faire la fantasia (la fête), puis de reprendre la pioche et de travailler quelquefois dix-huit heures de suite pour rattraper le temps perdu, ce qui ne les avançait guère, sans cela ces gens auraient pu se ramasser du bien. Mais ils suivaient

leur nature; à chacun sa manière de voir; nous autres Européens nous n'aurions jamais supporté leur régime; il nous fallait le travail régulier, mesuré, la sieste à midi et la reprise jusqu'au soir.

Les dimanches nous allions en promenade voir les dunes, chercher des coquillages, des dents de squales et de crocodiles pétrifiés; ces choses en intéressaient plusieurs; ils parlaient du déluge, des siècles écoulés depuis la formation de l'isthme, comme on parlerait du carnaval ou des fêtes de Pâques de l'année dernière.

J'allais aussi visiter mes anciens camarades, tantôt à Chalouf, tantôt au Sérapéum; j'en retrouvais avec lesquels j'avais débuté cinq ans avant, aux chemins de fer d'Espagne, et je poussais même quelquefois jusqu'à Ismaïlia, pour serrer la main de notre compatriote M. Pierre, qui recevait tous les Vosgiens comme des amis et dont tous aussi ont gardé le meilleur souvenir.

Mais à quoi bon entrer dans ces détails? Tu connais mon caractère, tu sais que je n'aime

pas m'endormir dans un coin, lorsqu'il est possible de se donner de l'air.

Une mission que je remplissais quelquefois avec le père Rodolphe, parce qu'elle était délicate et que l'on pouvait faire de mauvaises rencontres, c'était d'aller prendre l'argent de la paye à Suez ; la somme montait souvent à cent mille francs, et comme les Grecs se doutaient du but de ces petits voyages, tu comprends qu'ils auraient mieux aimé ramasser nos sacs en route que de courir les campements, pour vendre des sardines ou du tabac. Aussi, nous nous faisions accompagner souvent par un cawas turc.

Ayant quarante kilomètres à parcourir, nous partions de bon matin, et nous arrivions à Suez pour déjeuner.

Ceux qui n'ont pas vu l'Orient ne peuvent se faire une idée d'un endroit semblable ; c'est un entassement de vieilles bâtisses dominées de loin en loin par le dôme d'une mosquée à côtes de melon et la flèche de quelque minaret ; un en-

chevêtrement de ruelles larges de deux mètres et demi au plus, sales, décrépites, les maisons percées de lucarnes grillées comme des prisons, les portes basses, cintrées, entrant sous terre par deux ou trois marches usées, et portant à leurs angles des sortes de guérites en encorbeillement, d'où les femmes des harems vous observent à travers leurs moucharabis déchiquetés en sculptures; enfin, de vrais labyrinthes, où règnent une chaleur, une poussière, une puanteur intolérables.

Au-dessus des ruelles, d'une terrasse à l'autre, pendent des nattes filandreuses, des paillassons de roseaux, sans doute pour empêcher la bonne odeur de s'évaporer.

Les rayons du soleil, blancs comme la lumière électrique, éclairent sous ces guenilles la foule qui s'agite, les turbans, les tarbouches qui passent, les files d'ânes qui trottinent comme des rats dans un égout, les grands chameaux pelés, chargés de ballots, allongeant le pas dans l'ombre; les vieilles femmes sèches, ridées, frôlant les murs,

e voile d'Islam tiré jusqu'aux yeux d'un air pudique; mais elles ont beau se cacher, cela ne vous empêche pas de reconnaître qu'elles sont plus laides que les sept péchés capitaux. Et dans le fond du cloaque, vous entendez braire, hennir, naziller, réciter des versets du Coran, qu'est-ce que je sais, moi? On ne s'entend plus soi-même.

Puis, de distance en distance, se présente un bazar, vieille halle affaissée, le toit en auvent sur des piliers vermoulus, pleine d'antiques friperies, de ferrailles rouillées, de pistolets détraqués, de pierreries fausses en étalage devant de sales niches, où les marchands pansus, leurs jambes cagneuses croisées comme nos tailleurs, rêvassent en fumant leur chibouck, en bâillant et psalmodiant : « Oh que je m'ennuie!.... » Un autre répond : « Et moi aussi!.... » Cela fait le tour de la vieille bâtisse et se prolonge en forme de chant.

Il y a de quoi dormir debout.

La boucherie et la fruiterie sont aussi là-des-

sous, au milieu d'un nuage de mouches qui vous poursuivent à deux cents pas.

Et pour compléter le tableau, Jean-Baptiste, des bandes de chiens roux, pelotonnés dans tous les recoins par bandes de dix, de quinze, de vingt, et chargés comme l'on dit du service de la voirie, en fouillant dans les tas d'ordures, — des sortes de chacals, — se rencontrent à chaque pas; ces animaux, dans leur opinion particulière, doivent se croire les maîtres de l'endroit, car ils ne se dérangent pas pour vous laisser passer, et tout le monde se détourne pour les laisser dormir.

Voilà le sujet des belles descriptions que nous font quelques touristes revenus de l'Orient!...

Quand au reste, la mer Rouge est très-verte; elle baigne le pied des montagnes de l'Attaka. La rade est grande, les messageries maritimes françaises, les transports britanniques, les bateaux de guerre égyptiens, y déroulent leurs pavillons; la jetée du canal maritime est superbe.

En ce temps, les marins arrivant avec des pacotilles de la Chine ou du Japon vendaient pour rien leurs porcelaines, leurs boîtes à thé, leurs peaux de tigre, leurs singes et leurs perroquets; mais il fallait aller les acheter à bord.

Quelques-uns vous offraient aussi de petites balles de vrai moka; s'il avait été possible de transporter ces objets à peu de frais en Europe, la spéculation n'aurait pas été mauvaise; mais le canal maritime a rendu depuis ces articles bon marché : l'occasion est passée.

En résumé, sauf deux nouvelles rues, où se trouvaient les établissements européens et le Grand Hôtel péninsulaire Oriental, la cour, pleine de fleurs comme une serre chaude, encombrée de gentlemen et de ladies arrivant des Indes, buvant à la glace et se faisant servir par des coolies vêtus de blanc, sauf cela, Suez, qui donne son nom au canal maritime, est une véritable bicoque, même depuis que le canal d'eau douce y conduit de l'eau potable.

Le canal de Suez devrait s'appeler simple-

ment Canal de Lesseps, puisque c'est lui qui l'a fait; s'il était roi ou empereur, on n'aurait pas attendu si longtemps.

Nous arrivions donc à Suez, monsieur Rodolphe et moi, entre onze heures et midi, et nous allions prévenir tout de suite le payeur de la Compagnie, M. Lesieur, de notre arrivée. Il demeurait dans une maison arabe, derrière l'hôtel d'Orient; c'était un homme très-agréable, aimant à s'informer des nouvelles; sur le vu de notre bon, il nous disait de repasser dans une ou deux heures et nous allions déjeuner à l'hôtel de Normandie, chez un nommé Alexandre, qui faisait très-bien la cuisine à la française. Les coquillages, le rôti et le bon vin ne manquaient pas; c'était le meilleur coin du port; les amis de Chalouf me l'avaient indiqué.

Le déjeuner fini, nous retournions compter notre argent, le ficeler dans les sacs et le mettre sur un chameau qui nous attendait à la porte. Après quoi nous partions, sans plus nous arrêter nulle part.

Le soir nous étions au campement.

Jamais nous n'avons fait en route de mauvaises rencontres; monsieur Rodolphe et moi nous étions prêts à les bien recevoir, les Grecs le savaient, ils nous laissaient le passage libre.

Les choses allaient ainsi de semaine en semaine, de mois en mois, sans incidents extraordinaires; le nombre des ouvriers augmentait, la tranchée large et profonde avançait lentement; M. Lavalley venait nous voir de temps en temps sur son Old-Roderer, et vérifier l'avancement des travaux.

M. de Lesseps, suivi toujours d'un nombreux cortége de personnages, de dames, et quelquefois de dignitaires, venait aussi; c'était alors grande fête, grande émotion, et, comme disait le père Rodolphe, « le *sursum corda* général ». On tirait les tables des baraques, on les rangeait dans la cour; mon cuisinier Charaf se dépêchait de tordre le cou à quelques volailles, de tuer un mouton; les dames s'émerveillaient de son adresse; elles voulaient tout savoir : nos distrac-

tions, notre manière d'être, notre existence avant d'en venir là.

M. de Lesseps, lui, s'informait de nos familles, de nos parents; je crois qu'il connaissait les oncles, les tantes, les cousins et les cousines de tout le personnel; il prenait intérêt à tout, aussi comme on l'aimait!

Après ces visites, le travail se poursuivait avec un nouvel enthousiasme, tellement, Jean-Baptiste, que j'ai vu quelquefois des enragés ne plus vouloir quitter le chantier, même à l'heure de midi, travailler au grand soleil et tomber en criant :

« Vive le canal!.... Vive la France!.... »

Quelques gouttes de sang leur sortaient de la bouche et du nez : c'était fini.

XII

J'aurais pu demander, en juin 1867, un congé de deux ou trois mois, comme plusieurs de mes camarades et bon nombre des employés de la Compagnie universelle, qui voulaient assister à la grande Exposition de Paris. Ils l'obtinrent presque tous et partirent, conservant leurs appointements jusqu'au retour. Mais l'intérêt du travail me retenait, j'avais fini par m'attacher à Kabret-el-Chouche; et tandis que les amis se promenaient en Europe, le père Rodolphe et moi, nous eûmes la magnifique idée de faire

venir l'eau douce à notre campement, en contournant les dunes.

Naturellement notre rigole devait en être allongée du double, mais la dépense aussi devait en être réduite des sept huitièmes.

Nous voilà donc partis un dimanche avec le niveau; nous relevons les plans du terrain et nous reconnaissons que l'opération est facile; cinq ou six mille francs de dépense allaient économiser 150 francs par jour à l'Entreprise pour le transport de l'eau douce à nos chantiers.

Nous faisons approuver notre projet et l'on se met tout de suite à l'œuvre. Tout marchait ensemble, les travaux du canal maritime et ceux de la rigole.

Nous avions établi notre prise d'eau au kilomètre 56, et, trois semaines après, l'eau douce arrivait à notre porte, les cinquante chameaux avec leurs outres et leurs tonnelets étaient supprimés; nous semions des radis, des pois et d'autres légumes dans nos jardinets, et, pour la première fois depuis la cinquième ou la sixième

dynastie des Pharaons, le Tombeau des Oiseaux revoyait de la verdure.

Quelques temps après, les camarades revinrent de France. Ils nous racontèrent les merveilles de l'Exposition, les bons dîners qu'ils avaient faits; mais nous avions bien employé notre temps, nous ne regrettions pas d'être restés.

A cette époque, Kabret-el-Chouche était le seul chantier qui pût vous donner encore l'idée complète des travaux primitifs du canal; tout le reste de l'isthme s'était à peu près civilisé, on y circulait comme de Paris à Pontoise : le costume des gens, les dromadaires et les ânes faisaient toute la différence; le Tombeau des Oiseaux seul, dans l'endroit le plus aride des lacs amers, n'avait pas changé.

A la fin de cette année, l'expédition anglaise en Abyssinie compléta la ressemblance de l'isthme avec les pays européens.

Les Anglais avaient établi leur camp de ravitaillement à Suez; un de leurs grands transports

remonta même le canal maritime jusqu'au lac Timsah, et des bateaux moindres, partant de là, transportèrent par le canal d'eau douce leur matériel de guerre, — canons, caissons, munitions, approvisionnements de toute sorte, — à la mer Rouge.

Vingt-deux mille mulets et douze mille chevaux achetés en Égypte, en Italie, en Turquie et sur tout le littoral de la Syrie, arrivèrent ainsi ; le chemin de fer d'Alexandrie à Suez était encombré, les trains succédaient aux trains sans interruption ; si la Compagnie n'avait pas établi le canal d'eau douce quelques années avant, les Anglais auraient été bien embarrassés.

Les troupes, les tentes, les ambulances, les magasins de vivres s'étendaient à perte de vue sur la plage ; des bateaux en rade ne faisaient qu'embarquer tout cela dans le plus grand ordre et partaient pour l'Abyssinie.

Une affiche posée à Suez dépeupla nos ateliers et nos chantiers pour quelque temps. Cette affiche promettait à tout homme qui consentirait

à faire partie de l'expédition comme conducteur de mulets, cinq francs par jour, un pantalon neuf, une bonne paire de souliers et la nourriture.

Les amateurs de changement quittèrent en foule la pioche pour le fouet. Ils voulaient voir du pays; ils en ont vu.

Au commencement de ce mouvement extraordinaire, vers la fin d'octobre, trois bédouins parurent un jour sur nos chantiers, m'amenant un mulet qu'ils proposèrent de me vendre; c'était un jumart, comme j'en avais vu quelques-uns en Espagne, les oreilles courtes et la queue de vache; ce ne sont pas les plus beaux mulets, mais ce sont les plus solides.

Je compris tout de suite que les bandits avaient profité de la bagarre pour le voler; je leur dis d'attendre dans ma baraque, et je donnai l'ordre à l'un de mes surveillants de courir au kilomètre 43, prévenir les cawas de service de venir tout de suite, que j'avais du gibier pour eux.

Mais les bédouins au bout d'une demi-heure,

se doutant de la chose, s'esquivèrent en m'abandonnant l'animal, que je fis conduire aux écuries. Ce même jour, j'écrivis au consulat anglais de vouloir bien faire prendre le mulet à Kabret-el-Couche, ajoutant de ne pas perdre de temps, que le fourrage dans l'isthme était très-rare, et qu'après un certain délai, je serais forcé de le vendre pour me couvrir de mes frais.

Ces messieurs trouvèrent bon de ne me répondre qu'au bout de cinquante-sept jours, et c'est le consul de France qui m'écrivit de me présenter à Suez avec l'animal.

Je partis donc le dimanche suivant, et je n'oubliai pas ma note, montant à près de trois cents francs, pour deux mois de nourriture et d'entretien.

Achmet m'accompagnait, il montait le jumart; moi je galopais en avant, le fusil en bandoulière, tâchant de faire lever quelques canards sur le bord du canal. Je ne vis absolument rien, mais je devais faire ce jour-là une singulière rencontre.

D'abord, en arrivant là-bas, nous trouvâmes Suez dans la consternation ; le bruit courait que les Anglais avaient été battus par Théodoros ; les bateaux de la rade tiraient le canon pour hâter l'embarquement des hommes en retard ; les Européens engagés ne voulaient plus partir : c'était un tohu-bohu terrible.

Arrivés devant l'hôtel du consulat, je remis la bride de mon cheval au saïs, en lui disant de m'attendre, et je gravis l'escalier, songeant avant tout à présenter ma note.

En haut, au premier, trouvant une porte entrouverte, je la poussai ; elle donnait dans une assez vaste salle, éclairée par deux fenêtres en plein cintre garnies de vitraux, et entourée de hautes armoires grillées, pleines de registres.

C'était la salle des archives, comme qui dirait la salle de la mairie, où se trouvaient les registres de l'état civil ; et quel ne fut pas mon étonnement de voir assis devant une longue table deux moines en robe de bure, le Père Domingo et un autre, long, maigre, le nez pointu, orné de

lunettes en verre bleu, que je voyais seulement de profil, mais qui me produisit l'effet d'une véritable fouine.

Tous les deux feuilletaient un tas de registres, me tournant le dos et me montrant leur tonsure.

Les coups de canon de la rade faisaient grelotter les vitres de seconde en seconde, la foule courait en tumulte dans la rue; mais rien ne dérangeait les moines, ils feuilletaient toujours.

Au bout de la table se trouvaient assis deux employés du consulat, et un troisième, perché sur une échelle roulante, compulsait les registres, la tête près du plafond.

Le bruit du dehors avait empêché ces gens de m'entendre venir, et je restai près d'une demi-minute sur le seuil à les regarder.

« Voici la lettre D, mon révérend Père, dit tout à coup l'employé du haut de son échelle; vous trouverez le nom de la personne au répertoire; vous disiez?

— Desrôses, Julien, dit Bernard Lafosse, »

répondit le père Domingo en se levant pour aller prendre le registre que l'autre lui tendait de son échelle.

Mais en même temps il m'aperçut et resta stupéfait; il se rassit en me regardant d'un œil louche.

Je m'approchai lentement et je lui posai la main sur l'épaule, en disant :

« C'est moi, mon révérend Père, je suis heureux de vous retrouver ici après ce que je viens d'entendre. »

Et lui, s'adressant en espagnol à l'autre moine, également étonné, lui dit avec volubilité :

« C'est l'individu que la petite réclame, l'ami de l'exécuteur testamentaire, un être dangereux. »

Puis, élevant la voix en français, il me demanda :

« Qui êtes-vous, monsieur? Je ne vous connais pas.

— Comment! vous ne me connaissez pas, saint homme? lui dis-je en espagnol. Ah! ah! mon

révérend Père, c'est ainsi que vous mentez! »

Alors lui, vexé de m'entendre parler sa langue, se redressa brusquement et, me regardant face à face, il bégaya en propres termes, les mâchoires serrées :

« Eh bien! oui, je te connais, et je me moque de toi. (Il se servit en espagnol d'un mot plus énergique.) Tu m'entends, fit-il, je me moque de tous ceux de ton espèce. »

Il avait la figure terriblement mauvaise, le bon Père Domingo, en me disant cela ; ce n'était plus le bon moine s'en allant les reins coubés comme un malade, prononçant des sentences d'un ton papelard et donnant sa bénédiction aux pauvres gens rangés sur deux lignes, qui le contemplaient avec attendrissement lorsqu'il allait dire sa messe à notre petite chapelle du Sérapéum. Non! il était droit ; ses joues musculeuses tremblaient de colère, et ses yeux, d'un brun roux, me lançaient un éclair de défi.

C'était une de ces têtes de paysan ou de soldat espagnol, rude et hardie, comme on en voit dans

les tableaux de leurs cathédrales, ce qu'ils appellent des têtes d'apôtres, mais qu'on serait fâché de rencontrer au coin d'un bois, sans être armé d'une bonne trique.

« Cela vous fâche, révérend Père, lui dis-je en souriant ; vous êtes terriblement vexé d'être pris la main dans le sac ; vous venez ici chercher les preuves de filiation, pour happer le magot de M. Van den Bergh, n'est-ce pas ? »

Alors, l'autre se levant, s'écria d'une voix aigre :

« Vous nous insultez, malheureux, vous insultez de pauvres moines sans défense, c'est abominable ! »

Il pensait soulever les employés contre moi, mais eux, sans doute, ne tenaient pas à la confrérie, et puis ils étaient curieux de savoir le reste : cette rencontre les intéressait, ils écoutaient, et, voyant cela, je dis en me tournant de leur côté :

« Tenez, messieurs, ces gens-là sont des voleurs d'enfants ; ils ne les volent pas pour faire leur salut, oh ! non !... Ils les volent pour avoir

l'héritage des parents; ils viennent ici chercher la preuve qu'il leur faut. »

J'allais leur raconter toute l'histoire, lorsque le Père Dominguo me dit en espagnol :

« Si tu n'étais pas un grand lâche, nous sortirions ensemble vider cette affaire. »

La colère, l'indignation, me saisirent bêtement, et je criai :

« Tu m'appelles lâche, vieux cafard !

— Oui, tu as peur.

— Peur !... Sortons !... »

Et nous sortîmes.

L'autre n'avait plus rien dit, il resta tout rêveur.

Pendant que nous descendions l'escalier, le Père, reprenant son ton papelard, se mit à bredouiller.

« Imbécile, c'est ton Olympios qui va happer la petite... elle qui t'aimait... qui ne voulait que toi !... C'est lui... ce Grec, qui l'aura par ta bêtise... C'est toi qui lui as tout dit... qui lui as donné de l'argent pour faire des recherches...

S'il la trouve, il l'emmènera en Grèce pour avoir son héritage. Il l'épousera !... Chez nous, elle est en sûreté... Ce n'est pas nous, pauvres moines mendiants, qui la dépouillerons; nous voulons la sauver, au contraire; sans nous, elle serait déjà entre les mains de ce Grec, qui se serait dépêché de la compromettre... Nous voulons la garder pour la rendre saine et sauve à son tuteur, M. Hardy, avec tous les papiers qui établissent ses droits... Et voilà... voilà comme nous sommes récompensés !... Ah ! faites... faites du bien !... »

Moi, je n'entendais pas de cette oreille, et pourtant ces choses me troublaient. L'idée me passait par la tête qu'il avait peut-être raison, que le Grec voulait peut-être faire le coup pour son propre compte, et que j'avais eu tort de tout lui confier.

En bas, dans le vestibule, le Père Domingo s'étant arrêté, demanda :

« Où allons-nous ?

— Vous m'avez défié, lui dis-je; vous êtes

un ancien soldat, vous devez savoir où nous allons.

— Ecoutez, dit-il, vous avez raison, j'ai servi dans le temps; vous m'avez insulté, je me suis souvenu que j'avais été soldat, et, que Dieu me le pardonne, un instant j'ai souhaité de voir votre sang; mais à cette heure je suis prêtre, je me repens et je vous demande pardon. »

J'étais tout bouleversé, d'abord à cause de ce qu'il m'avait dit d'Olympios, et puis de voir cet homme qui se soumettait et reconnaissait ses torts.

« Frappez-moi, dit-il, frappez!... Je ne répondrai pas; ce sera la punition de ma faute, de mon orgueil. »

Alors je lui dis :

« Vous m'avez appelé lâche, et...

— C'est moi qui suis un lâche, fit-il, de n'avoir pas observé le vœu d'humilité que j'avais fait... vous voyez... je m'humilie!... »

Après cela, Jean-Baptiste, je ne savais plus quoi répondre; et comme dans le même instant

le consul entrait, je me dis en moi-même : « Que le vieux gueux s'en aille au diable ! » Je lui tournai le dos; je me présentai au consul, qui vit le mulet à la porte en bon état et me dit de monter, ce que nous fîmes ensemble.

Nous entrâmes dans son cabinet, il examina la note et me dit que c'était très-bien, qu'il la ferait solder le plus tôt possible.

Il donna l'ordre à l'un de ses domestiques de descendre et de conduire le mulet aux écuries.

Cette affaire étant réglée de la sorte, l'idée des moines me revint. En passant je regardai dans la salle des archives, mais ils avaient disparu.

Je repris le chemin de Kabret-el-Chouche, et la pensée de la gueuserie d'Olympios ne me sortit pas de l'esprit. Je me reprochai cent fois d'avoir confié au Grec une affaire aussi grave, mais c'était fait, il n'y avait plus à en revenir, et je tâchai d'y songer le moins possible, pour ne pas me tourmenter inutilement.

Quant à l'expédition d'Abyssinie, elle suivit son cours naturel; l'annonce de la défaite des Anglais était une fausse nouvelle; sans doute ils eurent beaucoup de difficultés à surmonter sur le littoral, avant d'arriver aux montagnes, ils perdirent du monde. Nous en voyions de temps en temps des nôtres revenir épuisés, et qui ne se fécilitaient pas d'avoir quitté le chantier pour courir les aventures; mais l'expédition réussit mieux que la nôtre au Mexique, et, vers les mois de juillet et d'août, elle revint triomphante.

Les Anglais avaient vaincu le nègre Théodoros, qui, voyant ses soldats découragés par les nouvelles armes de précision des Européens, s'était fait sauter la cervelle.

L'empereur des noirs, dans cette circonstance, prouva qu'il avait plus de cœur et de dignité que beaucoup de rois blancs, en ne voulant pas survivre à sa défaite.

Seulement Théodoros avait un fils, jeune enfant de huit à dix ans, que les Anglais emme-

nèrent aux îles Britanniques. Ils ont eu soin depuis de lui donner une éducation anglaise; ils l'ont mis sous la direction d'un colonel anglais, qui n'aura pas manqué, j'en suis sûr, de lui donner les principes de la vieille Angleterre et les sentiments de dévouement à la mère-patrie anglaise. Plus tard, quand il sera suffisamment imbu de ses devoirs envers ses bienfaiteurs, ils le reconduiront peut-être là-bas et le feront nommer empereur d'Abyssinie.

Ainsi faisait le fameux Nabuchodonosor, emmenant les enfants des rois d'Israël à Babylone, pour les instruire dans sa loi; ainsi faisaient les Romains, emmenant les enfants des souverains vaincus, pour les élever dans les idées romaines et dominer plus tard sous leur nom les peuples insoumis; ainsi font et feront toujours les conquérants, spéculant sur l'attachement servile des multitudes ignorantes aux dynasties de toute sorte, anciennes ou nouvelles.

Mais tout cela ne regarde pas Kabret-el-Chouche, et j'en reviens au canal maritime.

XIII

A la suite de cette expédition d'Abyssinie, des quantités de chevaux, de baudets, de dromadaires, revinrent plus ou moins écloppés de la campagne ; les Anglais, pressés de retourner chez eux, s'en défaisaient à tout prix; des Italiens et des Arabes les achetaient, et, pour les utiliser, venaient offrir d'entreprendre des tâches.

Comme il s'agissait de pousser le travail par n'importe quel système, M. Cotard les accueillait très-bien ; il organisa même pour eux des tâches d'un nouveau genre ; des chemins furent

tracés le long de nos talus, aboutissant dans la tranchée; en bas, on chargeait les baudets de déblais dans des paniers et les chameaux dans des caisses en bois, qui s'ouvraient par le fond en frappant un déclic; ces animaux, par files de dix, quinze, vingt, après le chargement, montaient sous la conduite d'un bédouin. En haut, le conducteur renversait les paniers, ou frappait les déclics de sa trique, les caisses se vidaient et toute la bande redescendait pour recommencer le même manége.

Ce mouvement perpétuel sur toute la ligne réalisait un nombre de mètres cubes incroyable, à ce point que, vers la fin de 1868, notre tranchée dépassait la butte de Kabret-el-Chouche d'au moins trois kilomètres.

Alors nous résolûmes de transporter le campement à sept kilomètres plus loin, vers Chalouf, et, grâce aux bêtes de somme dont nous disposions, ce transport s'opéra dans un seul jour; nos baraques étaient construites pour se démonter; on n'avait qu'à déboulonner, à lever

les toitures, et le reste tombait comme un château de cartes.

On partit donc ensemble, et le soir, étant arrivés au nouveau campement, on remonta le tout dans les mêmes dispositions qu'à Kabret-el-Chouche. Rien ne paraissait changé, sauf qu'au lieu de se trouver sur un rocher, où nous venait le vent du large, nos baraques étaient dans un fond, où la chaleur et le défaut d'air nous accablaient.

Tu conçois, Jean-Baptiste, qu'au milieu de ces occupations incessantes, de ces déplacements, et des mille soins qu'il fallait donner aux chantiers, aux bureaux, le souvenir de Georgette ne me revenait plus que rarement. M. Olympios, depuis que j'avais eu la bêtise de lui signer un bon de cinquante livres sterling sur la maison Sinadino, ne donnait plus signe de vie; enfin tout allait à la grâce de Dieu, lorsque vers la fin de novembre l'apparition des moines dans notre nouveau campement me remit en éveil.

Ces gens rôdaient autour de nous, ils don-

naient des bénédictions à droite et à gauche, ils observaient ce que nous faisions, et Charaf me dit même un soir que l'un d'eux avait pénétré jusque dans ma baraque, marmottant et priant, ouvrant la porte du cabinet, de la cuisine, regardant ce qui s'y trouvait, et finissant par s'en aller sans explication aucune.

« Pourquoi n'as-tu pas jeté le mendiant à la porte? dis-je à mon cuisinier. De quel droit les gueux viennent-ils nous épier? qu'est-ce qu'ils nous veulent? »

Impossible de me rendre compte de cette inspection. Le soir même j'en parlai longuement au père Rodolphe, pendant le dîner; je lui racontai l'histoire de Georgette Lafosse, l'abandon de la pauvre enfant, tant qu'il n'existait pas d'héritage en perspective, et son enlèvement immédiat, à la nouvelle des dispositions testamentaires de M. Van den Bergh.

Il m'écoutait en souriant et finit par me répondre :

« Hé! de quoi vous étonnez-vous, mon cher

Goguel? Les moines font leur métier.... Quand on n'a rien, qu'on ne produit rien et qu'on ne gagne rien, il faut bien mendier ou voler pour vivre. On fait alors de la mendicité une vertu chrétienne, et quand la mendicité ne suffit pas, eh bien, on tâche de happer les héritages du prochain; c'est une nécessité de la situation. Moi, je méprise moins un voleur de grande route qu'un mendiant de profession; le voleur court des risques; il est plus dangereux pour la société, mais il est moins lâche que cette race de cagnards. Dépouiller les familles de leur patrimoine; voler le pain des vrais pauvres, des vieillards et des orphelins par des grimaces hypocrites; invoquer le nom sacré de Dieu pour entretenir sa paresse, son ivrognerie et tous ses vices, c'est réellement ignoble, et c'est ce que nous voyons ici sur la plus large échelle. Tous ces moines de Nazareth, de Bethléem, de Djebel-mar-Elias, et d'ailleurs, qui se disputent les aumônes venues de l'Europe et se déchirent impitoyablement entre eux, lorsqu'il s'agit de l'in-

térêt particulier de leur confrérie, mais qui s'entendent on ne peut mieux pour gruger et dépouiller le genre humain, tout cela, c'est l'opprobre de la nature, le dernier vestige de la dégradation d'un autre âge, qui, par bonheur, tend à disparaître tous les jours. Mais la corporation est encore puissante, elle s'appuie sur toutes les vieilles pécheresses et les vieux criminels, auxquels elle octroie la rémission de leurs méfaits, en leur promettant les joies du paradis, après celles de ce monde; elle s'appuie sur l'ignorance et la bêtise humaine.... donc elle est redoutable. A votre place, Goguel, je ne m'occuperais plus de cela, je laisserais courir les événements, car, par le mensonge et la calomnie, ces gens-là peuvent vous faire le plus grand tort. »

Cette façon de voir tenait au caractère prudent, circonspect, de M. Rodolphe; quant à moi, je me moquais de la calomnie et de tous les mauvais bruits qu'on pouvait semer sur mon compte.

Mais ce qui m'ennuya beaucoup, ce fut une lettre de Charlot, qui m'annonçait son prochain retour en Égypte. Il me racontait que tout avait assez bien marché, que les affaires de M. Van den Bergh, en Hollande et dans l'Amérique du Sud, étaient liquidées, et qu'il venait s'occuper activement de celle dont il m'avait confié le soin au sujet de Georgette, ne doutant pas que j'eusse rempli toutes ses prescriptions.

Cette lettre, qui devait me réjouir, me produisit un effet tout contraire. En songeant que je n'avais rien fait par moi-même pour retrouver la petite, et que depuis plusieurs mois je n'en avais que des nouvelles incertaines, le dimanche suivant, de bon matin, je partis à cheval, résolu de secouer solidement ce gueux d'Olympios, qui me mettait dans un pareil embarras, car toute la faute retombait sur lui ; puisqu'il avait accepté la commission et reçu de l'argent, c'est lui qui devait rendre des comptes, moi je m'en lavais les mains.

Voilà ce que je me répétai tout le long du

chemin, et, vers neuf heures, en arrivant au Sérapéum, je poussai droit à l'hôpital, où le Grec demeurait, sans m'arrêter nulle part ailleurs.

Il était chez lui, couché sur son lit, la figure longue et mélancolique.

« Eh bien, lui dis-je en entrant, après avoir attaché mon cheval à la porte, puisque vous ne m'envoyez pas de nouvelles, il faut que je vienne, moi, vous en demander. C'est abominable, ce que vous faites là, monsieur Yâni; quand on se repose sur vous, quand on vous avance de l'argent, quand on vous donne toute sa confiance, c'est indigne d'en abuser de cette façon! »

Il paraissait consterné.

« Vous ne répondez pas, lui dis-je.... Voyons, qu'est-ce qui se passe? Avez-vous fait des démarches sérieuses pour trouver cette pauvre enfant, comme vous me l'aviez promis? Qu'est-ce qu'elle est devenue? Savez-vous, monsieur Olympios, que mon ami Hardy m'annonce son prochain retour, qu'il croit tout en ordre? Qu'est-

ce que je lui dirai, moi ? car il faut pourtant bien que je dise quelque chose. »

Je me promenais de long en large, les bras croisés et la courbache à la main; l'indignation me possédait.

Le Grec alors s'assit sur son lit et me dit :

« Monsieur Goguel, si vous saviez tout le mal que je me suis donné et tout l'argent que j'ai dépensé pour retrouver Georgette, vous ne me feriez pas de reproches.... Est-ce ma faute, à moi, si tout a manqué à la dernière minute et si le malheur est arrivé ?

— Quoi ?.... quel malheur ? lui dis-je en m'arrêtant.

— Un grand malheur, monsieur Goguel : Georgette s'est sauvée du couvent de Djebel-el-Deïr avec un jeune Arabe.

— Sauvée avec un Arabe ! m'écriai-je furieux, Georgette ?

— Oui, » fit-il froidement, mais tout pâle de colère.

Je voyais qu'il serrait les dents, qu'il était encore plus furieux que moi; qu'il avait travaillé pour rattraper cette petite, et qu'un autre l'avait enlevée à sa place. Je compris du coup que les moines étaient venus rôder à Kabret-el-Chouche pour voir si ce n'était pas moi qui l'avais fait enlever, si elle n'était pas dans ma baraque; et malgré mon indignation contre l'Arabe, que je ne connaissais pas, malgré tout je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction de voir que ni le Grec ni les moines ne l'auraient.

« Ah! ah! elle est partie, lui dis-je, elle a filé.... elle a pris de l'air.... c'est assez naturel.... mais avec un jeune Arabe, cela me paraît louche, monsieur Olympios: ne serait-ce pas avec un autre.... avec un Grec, par exemple?

— Non, fit-il brusquement, c'est avec un jeune Arabe, je le sais, j'en suis sûr. »

Alors, voulant en savoir davantage, je m'assis pour l'écouter; et tout en s'indignant, en serrant les poings, il me raconta que les révé-

rends Pères avaient emmené Georgette au couvent de Djebel-el-Deïr, et que là, dans cette grande et vieille bâtisse, où l'on entre par une échelle, sans autre société que de vieux moines, au fond d'une cellule, elle s'ennuyait beaucoup; qu'il était arrivé à correspondre avec elle; qu'elle devait partir dans sa société, que c'était convenu; qu'il l'aurait conduite à Athènes, dans sa propre famille, jusqu'au retour de Hardy et jusqu'à la constatation de ses droits, et qu'alors il l'aurait rendue; mais que huit jours avant, au moment de réaliser leur projet, il avait appris qu'elle s'était enfuie avec un jeune Arabe, en plein désert, sur un âne; que cet Arabe s'était introduit dans le couvent, soi-disant pour se convertir au catholicisme; qu'on avait battu tout le pays pour les découvrir et qu'on supposait qu'ils s'étaient hasardés sur une barque, près d'Aïr-Hawarah, pour gagner Suez.

Il me dit ces choses en s'interrompant chaque instant.

« Ah! oui, je commence à comprendre, lu

dis-je ; mais les titres.... les titres qui prouvent sa filiation.... vous n'avez rien appris ?

— Hé ! mon Dieu, fit-il, à quoi bon courir les chercher au Caire, à Suez ?... Ils étaient ici.... au Sérapéum.... Je les ai découverts tout de suite au bureau des engagements : « M. Julien « Desrôses, dit Bernard Lafosse, peintre. » M. Lucazowich m'en a même délivré copie : le passe-port, l'acte de naissance, tout est là.

— Bon, me dis-je en moi-même, il était en règle, le Grec ! il avait pris toutes ses mesures, et c'est moi qui lui fournissais l'argent pour enlever l'héritière ! Quel chance que le hasard ait tout fait manquer ! »

Et là-dessus, n'ayant plus rien à lui demander, je lui tirai le chapeau sans autre cérémonie, en m'écriant que les moines allaient répondre de tout, que Hardy poursuivrait cette affaire.

Je sortis et je remontai à cheval fort triste ; l'idée d'aller voir mes amis Saleron, Durand et autres, ne me vint même pas, tant mon cœur

était serré de savoir Georgette errante dans le désert avec un Arabe ; je la considérais comme perdue, et je repris le chemin de Kabret-el-Chouche au galop, songeant à quels misérables hasards tiennent quelquefois lès destinées humaines. Encore quelques jours, et l'enfant de Bernard Lafosse, après avoir passé par les plus tristes épreuves, arrivait sans transition à la fortune ; et en croyant se sauver, la pauvre petite s'était perdue elle-même.

Ces idées et bien d'autres semblables m'assiégeaient l'esprit, lorsqu'au bout de trois heures, arrivant à l'entrée de notre cour, j'aperçus devant ma baraque M. Rodolphe, Charaf, Georgette et un jeune Arabe qui causaient entre eux ; l'Arabe tenait encore à la main la bride d'une bourrique tout efflanquée ; il était coiffé d'un tarbouche et portait une souquenille grise ; Georgette avait un vieux chapeau de jonc, en pointe ; ils causaient là tranquillement, s'informant sans doute de moi, comme des étrangers qui arrivent à l'instant.

J'avais fait halte, croyant rêver, et tout à coup je criai :

« Hé ! c'est toi !.... »

Alors Georgette, se retournant, me répondit par un cri étrange, et accourut les bras en l'air.

J'étais encore à cheval, je la levai des deux mains et je l'assis sur le devant de ma selle, pour l'embrasser ; elle ne disait rien et sanglotait.

Au bout d'une minute, elle se mit à balbutier.

« Oh ! Goguel.... Goguel.... que je suis contente de te revoir.... Que j'ai trouvé le temps long après toi.... Nous resterons ici maintenant.... nous ne nous quitterons plus !

— Non, lui dis-je, vraiment attendri, et sois tranquille, nous ne serons plus malheureux. »

J'allais lui parler des grands biens qui lui étaient promis, mais je retins ma langue ; et dans le même instant je sentis quelqu'un me prendre la main et la baiser à la manière des Arabes.

Je regardai.... c'était mon saïs, Kemsé-Abdel-Kérim, qui me demanda :

« Es-tu content, maître ?

- C'est lui qui m'a ramenée, » dit Georgette.

Alors, je lui répondis :

« Tu es un brave garçon, Kemsé, je te reprends à mon service ; et, n'en doute pas, ta belle action sera récompensée, j'en réponds ! — Oui, monsieur Rodolphe, repris-je tout ému, voyez ce jeune homme qui quitte tout pour me faire plaisir, pour me ramener celle que des gueux nous avaient enlevée.... Quel dévouement !.... Et qu'on vienne encore prétendre que les Arabes sont ingrats, égoïstes ! »

Ce trait de fidélité m'avait touché profondément ; mais ce qui me faisait encore plus de plaisir, c'était de revoir Georgette, brunie par le soleil du désert, et ayant conservé toute sa grâce enfantine et sa bonne santé.

Il va sans dire que tout ce jour et les suivants, à l'heure des repas, et le soir, quand je revenais du chantier, on ne faisait que parler des moines, du couvent d'El-Deïr, de la vie que l'on menait dans ce vieux nid à rats, des vingt-cinq chapelles

souterraines, où brûlent les flambeaux et les cierges sans interruption, des sermons sur le néant des richesses de ce monde qu'on adressait à Georgette, chose qu'elle ne pouvait comprendre, croyant ne rien avoir, mais que les révérends Pères comprenaient on ne peut mieux; puis l'arrivée d'Olympios en pèlerin, la manière dont le Grec avait pu l'entretenir, en glissant quelques talaris au frère Pacôme ; l'apparition de Kemsé, s'offrant de recevoir le baptême et de servir la communauté pour rien.... Qu'est-ce que je sais encore? c'était toute une histoire, qui nous faisait rire aux larmes, lorsque Georgette nous la débitait, en l'accompagnant de réflexions sur les Grecs et sur les moines.

Jamais je n'ai passé de jours plus joyeux.

J'avais écrit tous ces détails à Charlot et j'attendais son arrivée avec impatience, ne voulant rien dire à Georgette des brillantes espérances qu'elle était en droit de concevoir. Non, après tant de traverses il valait mieux attendre l'événe-

ment, pour éviter les désillusions en cas de nouveau malheur.

Il n'était donc jamais question de l'héritage entre nous. Georgette aidait Charaf à la cuisine, comme autrefois chez la mère Aubry ; Kemsé-Abdel-Kérim avait obtenu de M. Rodolphe une petite surveillance aux écuries du campement, et tout allait ainsi le mieux du monde, lorsque enfin Charlot arriva.

C'est en février qu'il parut aux petits lacs, comme un grand seigneur ou comme un patriarche, à ton choix, Jean-Baptiste, accompagné d'une dizaine de chameaux et de toute une cargaison de meubles, de caisses, de ballots qu'il emportait à Batavia.

Il arriva le matin, j'étais sur nos chantiers, et, seulement en rentrant le soir, je vis cette caravane à l'ombre de nos baraques, Arambourou-Omar et son nègre Caleb en train de déballer, et plus loin, dans la cour, mon vieux camarade qui se promenait gravement avec le père Rodolphe, Sikoski et l'ancien maréchal des logis Roux

Dès que Charlot m'aperçut, il vint à ma rencontre et nous nous embrassâmes.

« Je t'ai donné bien des tribulations, dit-il, mais tout est bien qui finit bien ; les titres que tu m'indiquais au Sérapéum sont en ma possession depuis longtemps, l'identité de Julien Desrôses et de Bernard Lafosse ne peut plus faire aucun doute, Georgette est prévenue de son prochain départ pour Bornéo et du sort splendide qu l'attend là-bas ; elle ne peut y croire, et, chose étrange, mon cher Goguel, elle s'en désole, elle pleure.

— Hé ! dit l'ancien maréchal des logis en riant, c'est comme à la veille d'un beau mariage, la fiancée pleure toujours, ça rentre en quelque sorte dans son rôle. »

J'étais un peu de l'avis de Roux, mais cela me parut singulier tout de même.

« Elle se méfie, lui dis-je ; après tous ces enlèvements, elle craint quelque nouvelle surprise ; je vais lui parler seul et lui faire entendre raison. »

J'entrai dans la cuisine, où Charaf était en train de préparer le dîner, et je vis Georgette assise sur un escabeau, près de l'âtre, la figure sur les genoux dans son tablier; elle pleurait tout bas, et je la regardai quelques instants, étonné d'une singularité pareille, puis je lui demandai :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Georgette ? Au lieu de chanter et de rire comme les autres jours, tu pleures.... Qu'est-ce que cela signifie?... »

Mais elle continuait de sangloter sans répondre, ce qui m'étonnait de plus en plus.

« Comment, lui dis-je, on t'apprend que tu es riche, que tu as des plantations, des jardins magnifiques, que tu vas rouler en voiture à quatre chevaux, avec un petit nègre derrière, pour t'abriter d'un parasol; que tu vas avoir des robes de soie, des diamants, tout ce qui fait la joie des personnes raisonnables.... et tu pleures.... ça te désole!... Est-ce que tu perds la tête?... Voyons... réponds-moi donc! »

Mais plus je lui parlais, plus elle fondait en larmes.

« Allons!... repris-je en ayant l'air de me fâcher, ça n'est pas naturel.... Est-ce que tu te méfies de mon ami Charlot, le plus honnête homme du monde? Est-ce que tu le prends pour un Père Domingo qui veut te tromper, te mettre dans une capucinière, par hasard?... Parle donc!

— Ah! Goguel, fit-elle à la fin, je ne veux pas m'en aller.... Je veux rester ici.... Je veux avoir une petite cantine comme la mère Aubry.... C'est tout ce que je souhaite, Goguel. Je ne veux rien.... Je ne veux pas être riche.... Je suis contente comme cela.... pourvu qu'on ne me force pas de partir. »

Sa désolation me chagrinait réellement.

« Mais tout cela, lui dis-je, ne peut pas aller.... Une cantine!... une cantine.... ça n'a pas le sens commun.... chacun doit tenir son rang.... et puisque maintenant tu fais partie du grand monde, il faut absolument suivre ses habitudes.

Il faut voyager, aller au bal, au théâtre, qu'est-ce que je sais, moi? Il faut jouir de la vie, de l'existence, quoi! »

Cette simplicité m'impatientait et je finis par m'écrier :

« Écoute, Georgette, je te croyais plus de bon sens.... Un joli steamer, qui s'appelle *la Favorite*, t'attend à Suez; il est à hélice, il est en acajou, poli, ciré, il est à toi, tu n'auras qu'à commander, à te faire servir, tu seras comme une petite reine, et tu veux rester ici à surveiller des marmites!

— Ah! s'il faut que je parte seule, cria-t-elle, j'en mourrai, Goguel.... Au moins si Kemsé venait avec nous!

— Kemsé-Abdel-Kérim? lui dis-je stupéfait, mon saïs?

— Oui....

— Tu l'aimes donc bien, ce garçon!

— Oui, fit-elle tout bas.... il m'a délivrée!... Et puis.... et puis, depuis longtemps, chez la mère Aubry, il m'aidait à la cuisine; il portait

l'eau pour moi, il remplissait toutes mes commissions....

— Ah ! le gueux, m'écriai-je, il profitait de mon absence.... Voyez-vous cette finesse !... Tiens !... tiens !... tiens !... Et moi qui te supposais un faible pour cette grande bête d'Olympios.... Eh bien !... j'aime encore mieux ça !... »

Et je sortis prévenir Charlot de ce qui se passait.

Sikoski, M. Rodolphe et Roux se trouvaient encore avec lui dans la cour ; je leur racontai ce que je venais d'entendre, et nous retournâmes ensemble dans la cuisine, où Georgette, tout en continuant à pleurer, répéta devant tous ce qu'elle m'avait dit.

Je donnai l'ordre aussitôt à Charaf d'aller chercher Kemsé-Abdel-Kérim. Il paraît que le brave garçon savait déjà ce qui se passait au campement, le changement de fortune de Georgette, car il arriva tout tremblant.

« Tu sais que Georgette est riche, lui dis-je, qu'elle est devenue une grande dame et qu'elle

va partir....J'ai voulu t'en prévenir par considération pour votre ancienne amitié, et pensant que tu ne serais pas fâché de lui souhaiter bon voyage. »

A peine eut-il entendu cela, qu'il s'écria d'une voix déchirante :

« Allah, aie pitié de moi !... Allah, fais-moi mourir ! »

Sa désolation était si grande, que moi-même, Jean-Baptiste, j'en fus navré. Nous nous regardions les uns les autres, tout saisis.

Mais alors Georgette, se levant comme une folle et se jetant dans ses bras, se mit à crier :

« Kemsé, n'aie pas peur.... jamais je ne te quitterai.... jamais.... jamais !... »

Ils se tinrent longtemps embrassés, et Charlot, élevant la voix à son tour, leur dit :

« Eh bien, vous ne vous quitterez pas.... Non.... ce serait trop barbare !... Kemsé nous accompagnera... Il sera mon ami.... et dans un an, Georgette, quand vous connaîtrez bien votre nouvelle position, si vous répétez les paroles que

je viens d'entendre, nous vous marierons ensemble. »

Et, tournant vers moi sa figure de brave homme :

« Est-ce que toutes les richesses de la terre valent une affection désintéressée? dit-il- Est-ce que l'amour véritable s'achète avec de l'argent?

— Non, lui dis-je, tu as raison! »

Après cela, Jean-Baptiste, tu penses bien que tout était pour le mieux.

Le soir de ce même jour, pendant que les autres dormaient déjà, me trouvant seul avec Charlot, je lui demandai s'il était bien sûr que Georgette fût la fille de M. Van den Bergh, car cette histoire me produisait l'effet d'un rêve.

Alors, tout en fumant son cigare, Charlot me raconta que vers 1851 M. Van den Bergh, se rendant en Hollande pour affaires de famille, avait lié connaissance au départ d'Alexandrie avec un certain Julien Desrôses, se disant peintre décorateur, lequel retournait à Marseille, accompagné d'une fort jolie femme, sa maîtresse.

« Van den Bergh poursuivit son voyage en société de cet heureux couple, me dit-il; la liaison devint intime et l'on se sépara les meilleurs amis du monde. Rien n'avait fait soupçonner les relations de Van den Bergh avec la jeune personne, et M. Desrôses, croyant remplir le devoir d'un homme de cœur, épousa sa maîtresse pour légitimer un enfant sur le point de naître. Malheureusement, un peu plus tard, madame Desrôses, venant à tomber gravement malade, et désireuse d'obtenir l'absolution de notre sainte Église, fit à son mari des aveux qui faillirent le rendre fou de désespoir.

— C'était un fameux gueux, ton Van den Bergh, m'écriai-je indigné.

Oui, dit Charlot, c'était un profond égoïste; il posait en principe que celui qui se prive d'un plaisir qu'il pourrait se procurer est un imbécile. Tu as vu toi-même où cette belle morale l'avait conduit. Enfin Van den Bergh, s'étant marié à Batavia, ne put avoir d'enfants; alors l'autre lui revint en mémoire. J'étais son principal commis,

j'avais un intérêt considérable dans ses entreprises, et je jouissais de toute sa confiance; il me donna l'ordre de retrouver coûte que coûte l'enfant qu'il avait abandonnée, et je partis immédiatement pour Marseille, où j'appris ce que je viens de te dire. Julien Desrôses avait disparu avec la petite fille. A force de recherches, je finis par découvrir qu'il était retourné en Égypte et qu'il travaillait au canal maritime. J'écrivis aussitôt à Van den Bergh, qui tout de suite accourut me rejoindre à Suez.

« Tu sais le reste aussi bien que moi : tu te rappelles ma première visite, les questions que je t'adressai touchant un nommé Julien Desrôses, et puis l'émotion extraordinaire de M. Van den Bergh à l'arrivée de Georgette dans ta baraque du Sérapéum; il paraît que cette chère enfant est le portrait vivant de sa mère! »

Voilà ce que me raconta mon ami Charlot.

Le lendemain, toute la caravane partit pour Suez. Les adieux furent tristes, Georgette resta

longtemps pendue à mon cou ; elle m'appelait « son bon Goguel » et pleurait à chaudes larmes ; Kemsé me baisait les mains. Charlot aurait bien voulu m'emmener avec eux, mais j'avais autre chose à faire que d'aller me promener à Java !

XIV

Les travaux de terrassement du canal maritime approchaient alors de leur terme, plusieurs chantiers n'avaient plus que les règlements des talus à faire, la masse de leurs ouvriers se portait chez nous. Notre tranchée des petits lacs touchait aussi à sa fin, lorsque le bruit se répandit qu'un grand banc de rocher venait de se découvrir dans la section de la plaine de Suez, que les dragues envoyées par M. Lavalley ne pouvaient y mordre, de sorte qu'il allait falloir exécuter

cette partie à bras, avec des plans inclinés, des brouettes, des wagons.

Ce banc de rocher, qui n'avait pas été signalé sur le profil géologique des sondages exécutés par les ingénieurs de la Compagnie, ne nous regardait pas aux petits lacs; n'ayant plus que vingt à trente mille mètres de terrassements à faire, nous pensions finir les premiers notre section, nous y mettions de l'amour-propre.

Mais voilà qu'un beau matin M. Cotard vient me prendre sur le chantier et me dit en me conduisant au bureau :

« Goguel, nous avons besoin de vous, il faut que vous nous rendiez encore de grands services; la section de la plaine de Suez est très en retard; nous dirigeons là tous nos agents énergiques, et je compte sur vous pour nous donner un coup de main. Nous allons partir ensemble; demain vous reviendrez prendre votre matériel et tout votre monde. Je ne doute pas que d'ici quelques jours votre nouveau chantier ne fonctionne vigoureusement. »

Je t'avoue, Jean-Baptiste, que si tout autre était venu me donner cet ordre, j'aurais jeté, comme on dit, le manche après la cognée, car j'en avais assez au bout de quatre ans, et l'idée de retourner en France et d'embrasser les vieux parents m'avait saisi comme tant d'autres ; mais de refuser à M. Cotard, un des hommes que j'aimais et que j'estimais le plus, à cause de sa droiture et de ses capacités hors ligne, ce n'était pas possible. Je donnai l'ordre aussitôt à mon saïs de seller mon cheval, et je partis sans faire aucune objection.

Deux heures après nous étions dans la plaine de Suez ; là les camarades Egermann, Boursière et M. Guillaumet, le chef de la section, nous reçurent avec empressement. On me conduisit sur le chantier que je devais diriger.

Jamais tu ne t'imagineras rien de comparable : trois mètres de vase, recouvrant sur plusieurs kilomètres le rocher qu'il s'agissait d'enlever ; cette vase était liquide, la mer ayant séjourné dessus pendant plus d'un an. Et pas même de

baraque pour se loger. Celle qu'on me promit ne put se faire que dix jours après, les charpentiers étant écrasés d'ouvrage.

En attendant, mon petit lit de fer, mes bagages et mes quelques ustensiles de cuisine, que j'avais fait venir des petits lacs, étaient gardés en plein air par Charaf et un autre Arabe. J'allais manger et dormir chez mon ami Boursière.

Enfin tous mes ouvriers arrivèrent. Il s'agissait avant tout d'ouvrir des rigoles d'assainissement, pour dessécher et raffermir cette boue; l'eau de nos rigoles se rendait dans des puisards plus profonds que le canal, d'où des pompes à vapeur la rejetaient plus loin, en la déversant dans des coulottes.

Ce fut un rude coup de collier à donner; mais enfin au bout de trois semaines, grâce à mes six cents baudets, à mes quatre-vingts chameaux et à mes douze cents hommes, grâce surtout au soleil ardent de l'Égypte, qui dardait ses rayons sur cette mare et produisait plus d'effet que toutes les pompes du monde, grâce à tout, le

rocher fut à nu et l'on put s'occuper de le faire sauter.

Pendant les repas on tirait les mines, et l'on trouvait ensuite des masses de déblais faciles à charger.

La section de Chalouf, sur le point de se terminer, nous envoyait aussi son matériel et ses travailleurs, qui nous furent d'un bon secours. Les bateaux dragueurs venaient à notre rencontre du golfe de Suez.

Je ne te parle pas des visites d'Anglais, de personnages, de dignitaires, que nous recevions presque tous les jours ; ces gens venaient contempler les derniers travaux du canal, et les Anglais reconnaissaient enfin que la chose n'était pas impossible.

Naturellement, toutes les cantines, toutes les boutiques et les tripots, qui ne faisaient plus leurs affaires sur les chantiers déjà terminés, venaient chez nous; en moins d'un mois, nous eûmes entre le canal maritime et le canal d'eau douce un campement surnommé le « Petit-Paris » qui

résumait en lui tout ce que je t'ai dépeint ailleurs. Ce campement, bientôt aussi grand que les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, portait des noms de rues fort drôles. Cafés-concerts, restaurants servis par de jeunes femmes, pâtisseries, charcuteries, cantines et roulettes tenues par des Grecs, rien n'y manquait, pas même de grands breacks attelés de quatre chevaux arabes, qui faisaient le service d'omnibus du Petit-Paris à Suez, sept kilomètres pour douze sous, aller et retour.

C'est en ce temps où les fatigues et les ennuis de la première installation commençaient à se dissiper, que nous apprîmes la fin de notre digne et bien aimé patron, M. Borel, associé de M. Lavalley, mort subitement à Paris.

Ce fut une grande perte pour nous employés de l'Entreprise, et tous la ressentirent, car M. Borel nous aimait, nous savions qu'il veillait à nos intérêts et qu'il ne nous aurait jamais abandonnés.

Une autre perte également douloureuse pour

la section de Suez fut celle de notre chef, M. Guillaumet, enlevé en trois jours par la fièvre pernicieuse.

Je me rappellerai toute ma vie le chagrin que nous causa cette mort, le service funèbre dans la petite chapelle de Chalouf et puis le transport des restes par le canal d'eau douce, à Ismaïlia. J'étais un des trois délégués, représentant la section, pour rendre les derniers devoirs à notre chef. Une chaleur accablante régnait, et dans la barque, n'ayant pas d'autre abri que la petite voile, dont l'ombre couvrait le cercueil, nous avions fini par nous asseoir sur le couvercle, et nous nous regardions en silence. Que de pensées vous traversent l'esprit dans des moments pareils, que de tristesses et de souvenirs !....

Enfin, il repose aussi là-bas, comme tant d'autres braves camarades, le bon Guillaumet; heureux ceux qui dorment, ils n'ont plus à supporter les misères de ce monde !....

Parlons d'autre chose.

Un des plus beaux coups d'œil qui se soient

vus en fait de travaux, c'est l'enlèvement du rocher de Suez : dix-huit mille hommes à l'ouvrage, les pompes à vapeur qui jouent sans relâche, les coups de mine qui partent par milliers tous les jours, et surtout la fièvre, cette fièvre sainte du travail, qui saisit les hommes lorsqu'ils approchent de la fin et qu'ils se disent :

« Encore un.... deux.... trois jours !... Encore un coup de collier.... un dernier effort.... et ce sera fini !... »

Un homme tombe, on l'emporte; un autre est malade, on a besoin de lui, on court le chercher.... Il arrive lentement.... il se dresse avec peine.... puis le feu sacré le saisit, il se met à l'œuvre, et ses souffrances sont oubliées.

Et les chevaux, les mulets, les dromadaires, tous ces êtres brutes, qui s'animent, qui subissent l'entraînement général et semblent comprendre la grandeur solennelle du moment.... Oui ! les animaux eux-mêmes semblent se transformer et vivre d'une vie supérieure à leur nature.... c'est inconcevable !...

Depuis trois mois, au milieu de l'horrible chaleur de ce climat tropical, toutes les forces de l'Entreprise se concentraient de plus en plus dans la plaine de Suez. On touchait à la fin.... on y était !

M. Cotard commandait et dirigeait tout depuis quelque temps, M. Lavalley se trouvant alors à Paris. Enfin, c'était fini !

A sept kilomètres de nous, vers la mer Rouge, toute la terre du canal étant enlevée, un barrage et un déversoir en bois solidement construits nous empêchaient seuls encore d'être engloutis au fond de la tranchée; et le 15 août on retirait à la hâte les madriers, les tuyaux des pompes, les rails des chemins de fer; on les rangeait sur le talus.

Entre le barrage et le déversoir, au bout de la section, non loin de la mer, du côté Afrique, une grande tente recevait alors les autorités égyptiennes, les consuls de toutes les nations, M. de Lesseps, M. Cotard, etc.; des discours, des félicitations s'échangaient sans doute entre ces

personnages, pendant que nous retirions le matériel du canal.

Et tout à coup, sur les six heures du soir, Ali-Pacha-Moubareck, ministre des travaux publics de l'Égypte, sortant de la tente suivi d'un long cortége, prend la pioche des mains d'un ouvrier et crève le barrage. L'eau entre en mugissant contre la grande charpente en bois dont on lève quelques vannes; alors elle se précipite dans cette immense cuvette de vingt-cinq kilomètres; et comme depuis un mois la Méditerranée entrait par le déversoir du Sérapéum, ce 15 août 1869 les deux mers furent mariées pour toujours.

La plus grande œuvre du siècle, et peut-être la plus durable, était accomplie.

Ai-je besoin de te peindre maintenant les fêtes, les réjouissances qui suivirent cette solennité? La paye générale du lendemain, où dix-huit mille ouvriers de toutes les nations, armés jusqu'aux dents et furieux, — Dieu sait pourquoi! — se pressaient autour de nos bureaux, croyant que nous allions lever le pied sans leur solder le

dernier compte; les coups de revolver qui partaient de tous les côtés sur nos baraques; l'arrivée des troupes et de l'artillerie égyptienne pour nous protéger; et puis, tous étant payés, le départ des immenses convois emportant cette foule vers Alexandrie; enfin, ces six derniers jours d'anxiété, où tous les employés de l'Entreprise risquèrent d'être massacrés cent fois?

Non, il vaut mieux passer de si tristes détails: les plus grandes choses ont leur vilain côté.

Après ce tumulte, au bout de quelques jours les campements étaient déserts, il ne restait plus qu'un petit nombre d'équipes en train de déménager à leur tour; les lacs se remplissaient lentement, les bancs de sels se fondaient, mon îlot de Kabret-el-Chouche se resserrait d'heure en heure, et bientôt les navires, toutes voiles déployées ou battant la vague de leurs hélices, allaient apparaître. Toutes les puissances étaient convoquées par M. de Lesseps à cette grande fête de la civilisation.

Pourtant une dernière surprise assez désagréa-

ble nous attendait encore; les souverains, répondant à l'appel du président, arrivaient, et l'Égypte se mettait en fête pour les recevoir, lorsqu'on apprit qu'une énorme lentille de roche vive venait de se découvrir au fond du canal, non loin du Sérapéum.

Figure-toi notre indignation.

On aurait dit que cette roche avait poussé là tout exprès, à la dernière minute, pour nous mettre en affront; tout ce qu'il restait de bras dans l'isthme courut s'acharner à ce dernier obstacle, que l'on fit sauter sous huit mètres d'eau, et le 19 octobre, jour fixé pour le passage de la flotte, il ne restait plus trace du rocher.

Ici, Jean-Baptiste, je m'arrête; les grandes cérémonies de l'inauguration n'entrent pas dans mon récit, d'ailleurs je ne les ai pas vues. Tandis que les impératrices, les princes, les hauts dignitaires, les artistes, les écrivains en renom, toutes ces mille célébrités conviées à la fête, se rendaient en Égypte, moi je retournais à l'Ermitage de Saint-Dié, j'allais revoir mes vieux pa-

rents et me reposer quelques jours à l'ombre de nos sapins; j'avais besoin de l'air des Vosges et des embrassades de la famille, car j'étais épuisé.

Toutes ces fêtes sont passées, les principaux acteurs ont disparu, mais le canal maritime reste pour témoigner du courage et du génie des enfants de la France à travers les siècles.

Je voudrais pouvoir te citer ici les noms de tous les braves camarades que j'ai rencontrés à l'isthme de Suez, non pas seulement ceux de nos chefs, tout le monde les connaît, mais ceux des simples conducteurs et chefs de chantiers qui se sont distingués; la liste en serait trop longue; et puis qu'importe le nom de gens qui n'ont fait pendant dix ans que remuer de la terre? S'ils avaient tiré des coups de fusil ou de canon, à la bonne heure! le moindre d'entre eux mériterait de figurer en lettres d'or sur les tables du temple de la Gloire. Laissons donc ces noms de côté; qu'on s'appelle Jean, Charles ou Nicolas, cela revient au même, pourvu qu'on fasse son devoir et qu'on se rende utile à ses semblables. Il serait

bon pourtant de se rappeler quelquefois que la France brille autant par ses œuvres en temps de paix que par ses exploits à la guerre; qu'elle a toujours marqué les premiers pas dans la voie de la civilisation, et qu'elle l'a souvent ouverte aux autres peuples!

Aujourd'hui des bateaux innombrables, sous tous les pavillons, passent à Kabret-el-Chouche, quelquefois d'immenses transports britanniques chargés de dix-huit cents à deux mille hommes pour les Indes. La mer intérieure des deux lacs leur chante son hymne éternel, les bouées que la Compagnie des forges et chantiers a établies sur le parcours du canal leur tracent le chemin, de petits phares éclairent la nuit le flot qui baigne au loin les sables du désert, et les passagers, qui de leur bord contemplent ce spectacle grandiose, ne savent souvent pas ce qu'il en a coûté de travail pour amener la mer jusque-là. Ils trouvent tout naturel d'avoir à travers le désert ce canal maritime, qui leur permet de s'endormir tranquillement sur leur couchette à Port-Saïd

et de s'éveiller à Suez, ce qui leur épargne trois mille lieues de chemin, trois mois de fatigue et de dangers.

Oui, il en existe de pareils, et beaucoup!

Ainsi va le monde; nous jouissons du travail de nos anciens, sans savoir ce que le moindre progrès leur a coûté!...

Et maintenant, Jean-Baptiste, mon histoire est finie; je n'ai plus qu'un mot à te dire, touchant Georgette Lafosse : la fortune ne l'a pas changée, elle a épousé Kemsé-Abdel-Kérim. Ils vivent heureux avec mon vieil ami Charlot, qui dirige leurs affaires, et m'écrivent souvent d'aller les rejoindre : ce sont deux bons cœurs!

FIN.

L'EXILÉ

L'EXILÉ

Après quatre ans d'exil, étant devenu vieux,
J'aurais voulu revoir un seul jour ma patrie.
J'étais à Wissemba, près de Sainte-Marie,
Faible, triste, malade, et chaque jour mes yeux
Se tournaient vers la terre où dorment les aïeux.

Ils sont là! — me disais-je assis à la fenêtre, —
Derrière les sapins, à l'angle du rocher;
Tu pourrais en deux pas retrouver ton clocher,
Et quelques vieux amis qui t'attendent peut-être
Pour te serrer la main avant de se coucher.

Et tout un long hiver se passa dans ce rêve !
Tous les jours oubliés se réveillaient en moi :
Le foyer, les enfants, cette nouvelle séve
Qui rajeunit le cœur quand notre temps s'achève,
Tout me disait : « Reviens !... reviens!... dépêche-toi !... »

Au retour du printemps, quand déjà dans la plaine
Reverdissent les champs, les vergers et les bois,
Quand du fond des hangars on tire les charrois,
Et qu'on suspend au clou le vieux sayon de laine,
Au temps où tout s'éveille et bourdonne à la fois....

Une nuit, arrivant de la plaine d'Alsace,
Le vieux juif Samuel et son frère Éliace
Frappèrent attardés au seuil de la maison.
Chaque année ils venaient, comme l'oiseau qui passe,
Visiter le pays dans la même saison.

Le village dormait. Moi seul dans ma chaumière
Je rêvais tristement, regardant tournoyer

Quelque reste de feu dans le sombre foyer.
Le sommeil descendait sur ma lourde paupière,
Et mon front lentement commençait à ployer,

Quand le bruit m'éveilla. J'allai voir à la porte.
« Nous arrivons de loin ! s'écria Samuel ;
— Voyez, père Laurent, quelle boue on apporte
En allant à Saint-Dié, par ce temps de dégel.
— Soyez les bienvenus ! » dis-je aux fils d'Israël.

C'étaient de bonnes gens, et j'aimais ces figures
Où l'âge et la fatigue avaient gravé les plis
Des bons, des mauvais jours, des devoirs accomplis
A travers le mépris et souvent les injures
De peuples ignorants, par leurs chefs avilis.

Ils avaient déposé le fardeau du voyage ;
Devant le feu dormaient leurs pieds appesantis.
La brindille du hêtre, une feuille, un branchage,
Se rallumant parfois, éclairait le visage
Des vieux juifs fatigués près de l'âtre blottis.

« Les temps sont durs ! leur dis-je. Autrefois, sur ma table
Les voyageurs trouvaient un bon verre de vin ;
Je pouvais leur offrir et le sel et le pain.
J'avais quelque bétail au fond de mon étable,
De l'herbe dans mon pré, des fruits dans mon jardin,

Et ma vieille Lisbeth, toujours vaillante et forte,
Qui, dans tous nos malheurs, avait suivi mes pas ;
Elle veillait à tout, préparait mes repas,
Faucillait le matin, le soir fermait ma porte.
Aujourd'hui je suis seul, la pauvre femme est morte,

Et j'attends, à mon tour, l'heure du grand sommeil.
Dieu veuille que pour nous il n'ait point de réveil !
Que nous ne voyions point la misère nous suivre
Au delà du tombeau, dans un monde pareil !
— C'est vrai ! dit Samuel, on est bien las de vivre....

Après ce qu'on a vu, si l'on pouvait dormir
Et perdre du passé le triste souvenir,
Loin des gens, loin des cris et du bruit de la foule,

A l'ombre des sapins, près d'une eau qui s'écoule,
Ce serait pour nous tous le meilleur avenir !

Que faisons-nous ici, nous, pauvres vers de terre ?
Les peuples ne sont bons qu'à payer les impôts,
A donner à des rois leurs enfants pour la guerre....
Une fois étendu dans un coin solitaire
On jouirait au moins d'un instant de repos ! »

Comme il parlait, j'allais, je venais en silence,
Songeant qu'ils avaient vu le beau pays Messin,
Où ma mère, en chantant m'a bercé sur son sein,
Où mes fils sont tombés en défendant la France !...
De les interroger je conçus le dessein.

« Le printemps reparaît dans la haute montagne,
Leur dis-je en soupirant ; l'alouette a chanté,
Cette année au Donon le dégel s'est hâté.
Vous avez dû revoir.... là-bas.... en Allemagne,
La Moselle et la Sarre inonder la campagne ;
Le départ des corbeaux annonce un bel été....

On prépare la grange, on vide l'écurie ;
Après les jours brumeux, la maison s'approprie.
Les enfants vont dehors respirer le grand air ;
Ils chantent au soleil ; c'est la fin de l'hiver !...
Ont-ils un souvenir de la vieille patrie,
Et notre vieux drapeau leur est-il toujours cher ?

Et savent-ils que nous, enfants de la Lorraine,
Leurs aînés, nous allons où le vent nous entraîne,
Chassés de notre ciel par nos durs ennemis,
Sans foyers, sans espoir, dévoués à la haine,
Et reprochant à Dieu tout ce qu'il a permis ?

Oui ! je voudrais savoir, avant ma dernière heure,
Si le règne du crime, à jamais établi,
Nous condamne à la honte, à l'exil, à l'oubli,
Ou si dans nos maisons quelque vertu demeure,
Qui puisse ranimer, avant que je ne meure,
Le sentiment du droit, dans les cœurs affaibli ! »

Je me tus, et longtemps, à la pâle lumière

Du sapin, tremblotant dans le sombre réduit,
Nous restâmes pensifs, en écoutant le bruit
De la bise du soir pleurant sur la chaumière,
Et le grillon chanter son refrain dans la nuit.

« Là-bas, père Laurent, dit enfin Éliace,
Le merle siffle encore à l'ombre des grands bois,
Et les échos joyeux répondent à sa voix.
Tout pousse comme avant dans la plaine d'Alsace
Mais on ne chante plus chez nous comme autrefoi

Nos fermes, nos hameaux, nos villes, nos fabriques,
Que le rude vainqueur tient sous un joug d'airain,
Qu'on y parle allemand ou bien patois lorrain,
Qu'on y soit protestants, ou juifs, ou catholiques,
Des bords de la Moselle à la rive du Rhin,

Tout est resté Français de cœur et d'espérance !
Croyez-moi bien, Laurent, à part quelques bandits
Dont les noms parmi nous seront toujours maudits.

Tout se redresserait à l'appel de la France.
Mais quand entendrons-nous le cri de délivrance ?...

Quand, du fond des vallons remontant jusqu'à nous,
Le tonnerre lointain dira-t-il : « Levez-vous !...
« La France arrive !... Allons, courez à sa rencontre....
« Voici vos exilés.... Debout !... Levez-vous tous....
« Que tout cœur patriote à cet instant se montre.... »

Oui, quand ?... En attendant, l'ennemi sous sa main
Nous courbe jusqu'à terre et quelquefois nous brise,
Et sa plus grande force est ce qui vous divise !
Vos luttes de partis font rire le Germain ;
Il compte en profiter pour prendre le chemin

De la Champagne, ou bien de la riche Bourgogne,
Et vous les arracher peut-être en quelques jours !
A quoi vous serviront alors tous les discours
De votre ordre moral et sa triste besogne ?....
La France ne sera qu'une grande Pologne.

Ah! que vous seriez forts, si vous étiez unis
Dans l'amour de la France et de la République;
Si vous ne pensiez tous qu'à la chose publique,
A vos frères captifs, à vos drapeaux ternis!...
Les rêves du Teuton seraient bientôt finis.

Mais, avant la patrie, on met ses priviléges,
Son roi, son prétendant, ou son ambition....
On pousse le pays à la division,
Quand les gens de Bismarck, embusqués dans leurs piéges
Le fusil à la main, guettent l'occasion! »

Ainsi parla le juif. Et puis dans le silence
Nous retombâmes tous, rêvant à nos malheurs,
A l'Alsace-Lorraine.... à notre décadence....
A la grandeur passée!... et criant dans nos cœurs :
« Français, unissons-nous! Français, sauvons la France! »

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
rue de Fleurus, 9





PQ
2238
S6
18--

Erckmann, Emile
Souvenirs d'un ancien chef de chantier à l'isthme de Suez

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

